



HAL
open science

Au sujet de "Tel Quel" (table ronde)

Mitsou Ronat, Jean-Paul Cassagnac, Philippe Mano, Christian Prigent,
Jean-Luc Steinmetz

► To cite this version:

Mitsou Ronat, Jean-Paul Cassagnac, Philippe Mano, Christian Prigent, Jean-Luc Steinmetz. Au sujet de "Tel Quel" (table ronde). *Action poétique*, 1969, Situation de "Tel Quel" et problèmes de l'avant-garde, 41-42, pp.119-136. halshs-04005664

HAL Id: halshs-04005664

<https://shs.hal.science/halshs-04005664>

Submitted on 27 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

action poétique

ghiannis ritsos

maurice regnaut

bernard vargaftig

henri deluy

tibulle, properce :

deux poèmes d'amour

et de paix

adaptés par pierre macris

41-42

Situation de "Tel Quel" et problèmes de l'avant-garde (I)

avec : philippe boyer, jean-paul cassagnac, henri deluy,
alain lance, pierre lusson, philippe mano, dimitri mir-
kine, christian prigent, mitsou ronat, paul-louis rossi,
jacques roubaud, élisabeth roudinesco, j.-l. steinmetz.

action poétique

FONDATEUR : GERALD NEVEU

Rédacteur en chef : Henri Deluy.

Rédaction :

Andrée Barret, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Pierre Lartigue, Maurice Regnaut, Paul-Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Franck Venaille.

Administration et secrétariat de rédaction :

(toute correspondance)

Ed. P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur.

Service de presse :

Henri Deluy, 19, rue Emile-Dubois, Paris (14^e).

Publicité :

Ermès publicité, 29, rue Cornelle — 91 - Montgeron.

DIFFUSION :

PARIS : François Maspero diffusion, 1, place Paul-Painlevé (5^e), MED. 41-16.

REGION LYONNAISE : Rhône-Diffusion, 48, rue Molière, Lyon-6^e, Tél. 24.82.65

PROVINCE : Editions P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur. (Toute commande ferme ou dépôt est adressée dans les 48 h).

BELGIQUE : Librairie « La Jeune Parque », 55-57, rue des Eperonniers, Bruxelles 1, Tél. 12.23.05.

SUISSE : La Cité, 10, Métropole - Lausanne - Tél. (021) 22.0095 (94).

ALGERIE : S.N.E.D., 49 bis, rue Larbi-ben-M'hidi, Alger.

AUTRES PAYS : Département Etranger Hachette, 79, bd. Saint-Germain, Paris (6^e).

ABONNEMENT

(voir notre bulletin d'abonnement ou de réabonnement dans les premières pages de couleur de chacun de nos numéros).

Gérant : Henri Deluy.

Imp. P. J. Oswald - Honfleur

Dépôt légal : 3^e tr. 1969

| | |
|---|-----|
| Maurice Regnaut | 2 |
| Bernard Vargaftig : Cinq poèmes | 8 |
| Henri Deluy : Deux fragments d'un autre texte et un poème | 11 |
| Pierre Macris : Deux poèmes d'amour et de paix, d'après Tibulle et Properce (bilingue) | 20 |
| Situation de " Tel Quel " et problèmes de | |
| <u>l'avant-garde (I)</u> | |
| Tiers litige, par Henri Deluy | 28 |
| La machine textuelle, par Philippe Boyer | 37 |
| Pour Denis Roche, par Christian Prigent | 47 |
| Sur la " sémiologie des paragrammes " de Julia Kristeva, par Jacques Roubaud et Pierre Lusson | 56 |
| Chronique à suivre (2), par Paul-Louis Rossi | 62 |
| L'inscription de Freud dans l'histoire, par Elisabeth Roudinesco | 68 |
| Six questions à Stephan Hermlin, par Alain Lance | 113 |
| <u>Documents</u> | |
| 1. Au sujet de " Tel Quel ", table ronde | 119 |
| 2. Lettre à Henri Deluy, par Dimitri Mirkine | 136 |
| 3. Les amusettes de théoriciens de " Tel Quel ", par Ia Elsberg, docteur ès lettres | 138 |
| <u>Chroniques</u> | |
| Poétique : le cercle Polivanov, par Henri Deluy | 144 |
| Sur la réduction, par Elisabeth Roudinesco | 150 |
| " L'apprenti foudroyé " de Franck Venaille, par Claude Delmas | 153 |
| NOTES ET INFORMATIONS | 156 |
| Ghiannis Ritsos : Deux poèmes | 163 |

JE suis né sur le crâne à rien du bord de la terrasse au flanc de la montagne où ma mère s'était retirée elle et ses cris ma tête vite elle n'en pouvait plus mais plus mais pluie et vent ce que la vie est fraîche au matin imaginez mon père imaginez-le dans tous ses étages dire qu'à la fin de la guerre il est arrivé Porte d'Italie décrépît délabré une ruine écoutez-moi car l'eau est loin car c'est en vain ô beaux pylônes de haute mélancolie en vain que vous pleurez votre Bretagne souterraine il a erré erré en ré de bar en bar de borque en borque où est-elle où est-elle en vain que passe et repasse au couchant votre infinicoloromance et le patron lui barrissait ta Rébecca elle a explé au crématoire ta Rébecca en vain que dans vos nuits de grands juke-box éteints se jettent au fond des gouffres il est allé au bout du monde il a fermé toutes ses fenêtres le Veuf des Brumes soixante-dix-neuf étages sans lumière sans chansoir sans plainte il n'y aura plus jamais d'abonné il a il s'est il est vous direz-vous trinité par un ciel mais l'âme en Jodrell mais l'œil ultragard mais auriez-vous peur de votre épouvante ici la Terre et si dans Saint-Pierre on sonnait l'hiver moins comblen à la Tour moins encore à la Cathédrale et si l'horizon d'un seul coup cédait si l'antenne amis

d'Espoir-Dernière aussi haut qu'elle pouvait sous les gouttes d'air l'antenne intertélait noir est le nord glanoir de trains gelés le silence un par un pulvérise les bourgs les étangs explosent le château amis puis tout s'est tu le froid vague après vague a piqué sur la Ville et la misère éclate un plaid chaud s'il vous plomb s'il vous plaine une ombre à rôtir vous plie un litre d'herbe une bismotte un sauve-qui-peut mon fou ma foule et par moins même et tous témoins le ciel s'est écroulé les bords là-bas ruissellent tout gît sous gel seule un pied sur sa rive au milieu des prés bleus où ça et là se dresse une maison sans murs la Somme étend ses bras les mots tournent entre ses paupières où donc es-tu maman grand-rue et grand-mémé courette où duc a dette eudoc édec les nerfs créquaient puis les tanks blancs de l'Armée Eternelle ont déferlé vous ririez du hurloup du clamélèze et du crissel vous ririez du Z qui zaguait dans l'univers glaciaire si tout recommençait tout depuis l'antésuls-je il a fallu se refaire à la masse à l'épieu à la flèche à la balle à l'ogive au QG redetoutvenir maître ô croyez-en sa surparole au survivant de Fort-Folie au purvibrant d'Effroi-les-Bauques au désespatrié clopin-clopotant l'immensité jonchée de rêves et Rage-aux-Sables la spumeuse et Sainte-Obscène prisonnière de la mer ma guerre je l'ai menée ici la Terre ici j'attends la météo annonce un flic vivadlos la caverne est loin où les vaincus laissaient rouler leurs rocs loin le tremblebègue en son coin d'enfance allumant un ventre et loin

comprenez-moi je me voyais partout j'ai nostalgique j'ai
ful sous les barbelés pas un tue-toi ne manque aux
statistiques de minuit car l'eau est vaine et vain
maudire et l'oubli père et fils tient table rase au
Nacht und Nebel Bar mais jamais je n'en ai tant
contré non jamais tant qui sous leur please aient
tant souffert tant crient tant martelé la Rank tant
vécu sur le vide écoutez quand le Glauque est entré
couvert de coquillages c'est lui a dit un gin c'est
l'envieux le jaleux le vanipreux vise-le broquer ses
crabes c'est faux a fait une bière un poète ça s'arrête
ça se demande ses paplers ça s'entreprennd sur son
nom et pardon ça ne croit ni Fritz ni Franz ni même
Loulou ça ne serait sûr d'exister qu'à la une de
Paradis-Soir quelle fiche a ricané un scotch être né
au fond des Sarcasmes d'un bulldozer et d'une méga-
némone il est entré traînant ses algues téléphonons
supplait-il téléphonons pourquoi tant boire ai-je dit
c'est ma Fatt Lé balbutiait-il c'est ma Fatt Lé qui ne
finira qu'en 66 pourquoi pleurer ai-je dit il a ravalé
son écume elle refuse d'ici là d'être ma femme
murmurait-il elle refuse même de m'entendre il s'est
expliqué hélas c'était simple il comptait les années
à partir du jour de sa naissance et concluait télépho-
nons mais appelle-la toi-même ai-je dit regarde a-t-il
gémé au bout de ses bras pendaient deux pleuvres il
les a posées sur le zinc rien ne tourne au téléphone
soupirait-il rien ne tourne il enfonçait un tentacule
agitait tordait le cadran restait immobile tire ai-je
crié le tentacule s'est tendu est tombé ma Fatt Lé

ma Fatt Lé sanglotait le Glauque à genoux donne-moi son numéro ai-je dit ça sonnait au loin je lui ai passé l'appareil mon amour s'est-il exclamé mon amour un fracraquement a répondu le Glauque s'est dressé Père a-t-il fait c'est Toi j'ai couru j'ai cru tout Place de la Concorde ayez pitié vous tous qui m'é pitié de ceux qui nomment ô si vous saviez leur doulaube à peine entrouvrent-ils que ciel vous les verriez face au bleu à bord noir regardant l'auto resplendor ceux qui se réquifalment ayez-les en pi et même en ami la météo annonce un grand bouquet mais avant que la Terre ait de nuit sa détresse allez je n'irai plus sur la Colline du Crépuscule un chien géant devant la nécropole un chien veille allez voir car loin car haut sous les plafonds éteints dès que déclignote un hélicoptère il se dresse et d'une patte allez savoir vous qu'il n'aurait compris jamais avant la graine et la trentaine il toutes les blondes les brunes les routes il les nuit après nuit sur elles il les et les ses 185 CV au vent de reles reptillignes en reles cufurieuses il les a contropnues hourraban pour qui trouve antique ou toc son numéro mais quand nul parmi vous n'aurait roulis lan lure avant que d'être chien quand nul à nul carrefour pris l'aventure ici j'attends gloriez de moins belle ô vous qui m'écoutez car condamné entre vingtaine et vingt-sizaine il l'a bel été par accoutumance et quel assez souhaiterait ô 20 si verte à quel ennemort ô 6 perd-jeunesse aussi misérable il s'engloutait dans les forêts Sœur Sollune hurlait-il en clairière et Sœur Sollune au beau milieu

posait un verre il ne buvait pas plus la force ô le retour quand l'heure est l'heure et l'eau debout vous qui n'écoutez âme il ne serait entre vous qu'un passé sous silence amants qui pour vivre éternisez si par un soir de grande écoute où la N s'allon jusqu'à l'horizon pour s'y enfon sous la toison luxombre il n'avait fait tour-demi vers la Ville à qui mes secrets lyricrânait-il mais où sonner quand minuit donne il prenait au Dôme une soupe aux étoiles il traversait les quartiers sans orange et pour le reste au fond d'une rue entièrement dépravée appelez CRI 53-54 vous qui tendez la sourde il sortait à l'aube et ballait voir comme sacrue à dia à hue adieu et s'en allait dans le pâli-pâlin sous le regard des néons migrants vingt-sept idem vingt-huit si marre il en ira jusqu'à pleurer sur ce toussat qui monte au pas ce matin-là vers le cimetière il faisait beau mes frères un devais-tu si bleu que les cyprès filaient le cimetière a cri stop c'était le jour de sa trentaine il voit le champ des morts carcanssavrac ferrouilléraille ô ce buisson n'est pas à battre ô ne descendrez pas ces vignes n'allez pour rien à cet étang où lui s'enjonce où lui s'embulle a-t-il cru boire un dernier rêve et l'eau se tait mais écoutez tout à tous est donné magma miraculeuse et l'eau crève il s'évase il écar qui est là quelle donzelle vire vole vite survolte alors raffe alors rille il la hèle elle lui rit c'est fête à peine dit dans un cœur parell toi ma graine toi ma galne toi ma reine viens je t'enveine viens je t'enlaine viens je t'emmène à la salle K à la Scala à l'Alaska à tant et tout bonheur

est bon il l'a aimée ô B A Monde il la gardait des
vingt-quatre heures d'aurore au printemps grand
saignant criera-t-elle et l'usine il l'aime et l'été les
fleurs couleur dire ô tout trop blanc tribieu trouge
ange elle en flamme hurlera la cataratarnade et la
coudre sur toi vil trépan il l'aime et quoi contre il
s'est retiré sans faute à l'automne et le vent séchait
ses feuilles mortes elle n'aura pas merci claque du
boc craque du frac croque et rends il l'aime et va-
t-elle à l'est à l'ouest au nord ô neige il se ruera
non non ne t'enfouis pas ne me glaisse pas reste ô
grainon son sillon se referme il l'aimait car ce chien
sur le Crépuscule assis les pattes droites devant les
morts en nombre transfini ce chien géant qui veille
ô vous sans mieux ni pire et qu'il pourra comprendre
allez bientôt va luire au bout du soir la minuterie
allez mais allez loir car lui est d'elle et loin si triste
au fond de ses yeux tourne un vieux 33 tours les
violettes lui gonflent la gueule orphelins par la Terre
annoncez-lui que le monde agonise il vous en saura
gré tout est divin vous dira-t-il et les os sont d'extase

Longtemps je croyais rassembler
Vitesse équerre
Venue
Et mouvement

Dresser leurs angles
Leurs rainures
M'enfoncer
Dans leurs images

Gestes obliques
Tantôt parole
Dévalant
Quels autres morts

Avec leur eau
Leurs gués de bêtes
Mes peurs soumises
A ton silence

Quelle parole engouffrée
L'âpre langue la hargne langue

On me retourne
On marche on boise on échange

La peur pour un mouchoir
Un carré d'herbe avec sa chèvre

On me comble de temps et de fentes on me taille
Dans les fourches

Rayé
Criblé de ressemblances

Avoir peur
Se divisait...
Dans les creux...
Et les caresses

Aveux tout ronds
Comme autrefois
Ceintres et taches
Qu'on aligne

Alourdis comme
Ces vieux habits
Qui semblaient pendre
Sur les morts

Nous voler
Nos habitudes
Père et mère
Qu'on se donnait

Sourd j'écoute en moi cette parole des autres Mis le
signal blanc sur un tranchant d'éclat L'entame de
la nuit miettes sur miettes accumule de petits
riens des bruits premiers forment cet alpage où
je broute

Emmenez-moi dans vos rêves Je veux de ce matelas
d'armes blanches comme des images au verseau
toujours bonnes à vous couper Avec cette trempe
spéciale qui souffle les gibiers Les beaux nuages
roses et gris vous écouteront Sûrs qu'ils sont des
limites de vos informations

Vous aussi vous aurez du drap blanc

Et vos yeux marcheront dans la toute lumière Ne
cesseront d'aspirer les bouts de trains dans le
ressac sans fond de cette buée Fournit au repos
sa forme brève et le cruchon dans les rouages
de la machine crache ses poumons dans le seul
tube où ça roule

Près d'un ravin ce silence est le mien Coule dans le
ciment des grues pour la conversation

Belle Une lueur prise dans un sac traîne dans la
poussière les ombres portées par des nuées de
pigeons

Tu rêves engoulevent Patte d'oiseau à sec parmi les
plumes du bassin

Sous le bleu du ciel les beaux nuages roses sont gris
Les goélands en masse couchent les portes Frappent
de leurs becs les rues balayées de cendres Pro-
pres lorsque passera la nuit dans les bouquets

d'arbres où longent les araignées quelques regards
et les veilleuses

Nous écoutons Ah si nous écoutions Les nids de
pluie sont vides dans les corps

Petits tabliers des cimetières à nos hanches Un nuage
de fortune chargé de houx abreuve le béton
par saccades

A découvert les orages coupés chargés de soif Sous
le plateau d'une table au niveau des genoux
Gestes prévus dès la fonte des neiges Supportent
mal l'éclairage Plus un reste noir de poule Confi-
dent décousu pour un plus grand massacre Au
fond de l'assiette une trace de pas bêche le chant
du coq Déniche Pénètre l'aire où tourbillonnaient
les cartes perforées avec l'agrafe noire des intes-
tins le toucher de l'analyse puis la porte a rabattu
le mur entre nos doigts et la peau Une aile tourne
au sang dans le vinaigre pour que d'autres au
réveil respirent sous l'eau

D'autres oiseaux Encore heureux Sans peine difforme
et les veines coupées sur les nerfs qui roucoulent
Louanges du nard Encens Cinnamome et myrrhe
L'encaustique épingle un joli cœur de lys couché
sous la rose de ce bouquet un jour pour oublier
l'amour manqué Qui n'a pas dit son nom Qui n'a
pas donné le nom Le sien porté par un nouveau
thorax Evacué par l'invasion

Courir Frémir Partir Dormir Qui perd son sang ou
non dans cet étroit calcul Plus haut dans ce qui
monte de la nuit Je reconnais quelque part ailleurs
le râle sous les battements d'une lèvre de poupée
Mais surtout entre les bras d'une petite fille qui
pourrait bien être celle que j'ai vue plonger dans
le bénitier un soir de grève ou de manifestations
C'est clair ou non Puisqu'aussi bien le cercueil
ausculte son couvercle Finit d'encercler la mai-
son où se tient la réunion de cellule Achève
quelques termites isolés dans leurs extrêmes et

tente devant l'autel entre les piliers de l'isoloir
Parmi les cercles battus et sur le sol frappé de
mille talons de porter un dernier coup aux batte-
ries mises en place pour la fête

Bande de cuir ou d'étoffe sur la bouche pour extirper
les suffocations d'une serpillière Entre les têtes
et le plafond Le seuil est libre de toutes car-
gaisons par où pénètrent les fleurs de pois dans
leur absence d'épines Tout ce qu'il ne faut pas
pour éviter le sang à la vue des tourelles et
tournent dans le bruit satisfaisant des moteurs
tout près de la blessure morale des barrières
dans le choc des premiers battements sous une
peau tendue de tambours emplis nos oreilles le
jet des bras les plis de la bouche les baguettes

Des crabes capitonnés de médailles poussent au golfe
d'autres fleuves et quelques couvercles de boîtes
en carton Jamais vue la goutte d'eau déborde
chaque matin vers des paniers où la verdure la
plus noire s'autorise de sa couleur pour glisser
vers le haut d'un cimetière pareil à lui-même
derrière d'antiques drapeaux mêlés à des restes
d'épluchures et de dentelles

Afin qu'au débouché du pont le déboire ait un reflet
dans l'œil

Puis l'occasion remonte le cours tient la tête à de
hautes coordonnées longuement pétries dans la
croûte des ailes que les oiseaux tournent en
boules avant de filer droit derrière l'œil qu'ils
projetent eux-mêmes comme un fil avant de
retourner le fond des nids blanchis La chaux
traverse alors le deuil où commencent les plumes

Etriquée la cérémonie glisse sur la peau acquise aux
démangeaisons les plus pernicieuses

L'écume s'allonge vers l'écuelle

(« La guerre interdit les mots croisés. Tous les jeux
de ce genre qui pourraient être langage chiffré. »).

Sourd l'autre n'a pas ce rôle à bord des lourdes silhouettes

Emmenez-moi dans vos rêves où les jardins portent leurs balançoires à l'envers avec la chaîne au gilet et ce col d'une chemise qui bâille Puis dénudé se voir seul dans l'aubier lié au dialogue par cette pointe du poignard étanche et blindé que traversent les colonnes de fuyards avec l'odeur de la sciure ancienne gardée par les vieilles armoires un brin d'herbe couleur de terre détachée fixe dans la rumeur une parole facile celle qu'on donne avant de savoir écriture l'encre sortie de la mer avec le réflexe la défense des pulpes

Vous aussi encore faut-il que vous utilisiez ce don de la nature au mieux de vos intérêts beaucoup plus fragile de bien parler et longtemps que de se taire

Et vos yeux avec cette vibration du sol remontent le fleuve sur une photo de groupe alloués comme au miroir le manque et la fête sous une même faux dans le vol bas de l'aigle l'aire partout l'étau rassemble les réunions de famille Un jeune homme timide vous sera présenté Vous sourirez d'abord de sa gaucherie Vous vous apercevrez rapidement que cette fragilité cache un très grand amour

Près d'un ravin l'oreille au sol martèle la crinière des chevaux dans les bruits d'eau moins frivoles et n'oubliez pas que vous avez fait autrefois une expérience malheureuse

Belle une mauvaise langue allonge une vapeur d'eau sur le fer rouge dans l'équilibre d'un éclat et pour goûter à l'invitation qui sera faite par des messieurs élégants possédant de splendides autos

et l'idéologie de la classe dominante Soyez tranquille dans la joie et l'honnêteté tout cela est confidentiel

Tu rêves ? Rêveur vous resterez trop convaincu du résumé de l'effort pour cette petite heure de grève et moi comme une bonne nouvelle le matin dans la cour de l'usine et bien bordé de casseroles où je mijote dans la peau

Sous le bleu passé il est possible que vous alliez en Amérique avec un guérillero que vous rencontrerez d'une façon banale pour la promenade et la lutte des classes il occupe ce banc de square en souvenir d'une auto brûlée il vous causera des ennuis mais pas de torts sérieux si vous savez conserver vos distances comme autrefois en sortant de l'école les zèbres qui passaient dans la rue n'étaient pas pour nous Pas d'amble et de guillemets Et les brouettes non plus pour les détritrus transportés d'une tribune à l'autre dans l'enjambement des ponts

Les goélands friands de poudre blanche passent sous le gel à peine à l'aube parmi les jus de citron et les rondelles qui nous importent N'importe quoi que nous lâchons dans l'ombre avec ce manche comme la proie délicate et gluante dans ce fleuve d'un mètre entre la mère et l'eau

Nous écoutons lâcher les pierres façonner les ardoises par quelques anguilles sous roche avec les mots qui rient et ce

Petits tabliers à la taille douce sur le cristal et sur le verre Les personnes qui l'entourent sont nerveuses elles vont éprouver pour vous cette vague anxiété le pressentiment sa photo son âge son nom sont connus de tous les services rendus font en secret le bonheur où se décalque l'exemple d'écriture le modèle avec la ronde qui l'emporte et la cursive à tous les vents

A découvert tous les rivages se reconnaissent à leurs

algues hachis de crème et de volaille qui broie les graines pour les débarrasser de leurs fleurs ce qui reste sous le caillé dans la boutique où ça fermente

D'autres oiseaux fréquentent la dictée de votre imagination pensez un peu vous allez rencontrer un homme svelte et blond qui charmera vous donnera de beaux enfants et ne demandera rien en échange Traversez cette mauvaise période à guets sans égoïsme ni le grand soir des beaux quartiers où l'ordre du jour se retranche derrière de petits billets froissés pour intelligence avec l'ennemi derrière les barricades la botanique des mains le sel sur un genou et le poivre afin de ne survivre en aucun cas de ne plier jamais d'autres cartons qu'au lancer de la poudre et tout le bois que nous portons autant pour les crosses et les bâtons

Courir à l'heure du ratissage Saluer les guirlandes l'irresponsabilité et je porte les pancartes je distribue je colle je vote Saluer les deux drapeaux Accrocher les volutes à ces repaires de partisans Ne voulant rien savoir de ces immeubles encore neufs où se pressent les lauriers les fuites d'escargots dans le roulement des farines la cendre blanche et le fourvoiement des enfants avec leurs tabliers de fonte sous le morceau de pain du goûter et le bras qui descend dans le coutil sur la planche à repasser les couteaux Là le soleil ne descend ni le sang des lièvres Où le fusil ni l'opération survie où le combat jamais aux pieds levés où la rampe perce dans les foyers de combustion avec ce poinçon à la fumée qui montre si la lettre est bien gravée

Bande de velours Corolles irrégulières de l'éclipse un corps tout plein de taches et léger assorti d'estomacs où la gloire fait le crédit que nous voulons à cette chaleur des chaînes montées à la tête d'avoir goûté la laine en pelotes comme cette

corruption très vulgaire qui n'a ici aucun sens
interdit essaime les mouches où nourrices essan-
gent leurs drapeaux

Des crabes aux mains savonneuses fournissent sous
le courant le corps en morceaux de délits pour la
suite et le partage se fait sur cette ligne où se
brisent les miettes où se joue la surface où s'em-
baument un à un les cuivres de l'orchestre dans
la fraîcheur des logements le pointillé sous la
nervure des robinets

Afin qu'au débouché la balistique déchire les haillons
pendant l'entr'acte se débouchent les flacons de
tisanes redoutables pour la pierre nue des meules
et les masses de verdure que le délire des uns
coince en ce tournant où les autres peu à peu
perdent leurs pas dans la sirène des fourgons et
la cassure passe entre les lignes en recreux de
la revendication la plus urgente très précisément
sur un panneau électoral une grande photo

Puis l'occasion de nouvelles cartouches

Etriquée la cérémonie recommence il n'y a pas
d'autre solution

L'écume unie perce sous la lame

(« La guerre menée interdit les mots croisés. Tous
les jeux de ce genre qui pourraient être langage
chiffré. »).

motif

1

Courir méchamment

A quel moment crois-tu que je sois en toi le plus
méchamment

Avant les derniers étages Dépenaillant ta mécanique

Ta mazurka
Ton grain de sel sur la portée d'une musique
Après le bouillon n'importe quoi
Repoussant la ration de légumes crachée sous les
tables à voix basses
Où se tiennent les discours
Poussant la gaze étroite et longue dans le méandre
à gravat
Tenant au chaud l'ultime le polypier n'importe quoi

Avec la mèche épaisse et ce penchant de la tête à
faire le bien
Quand les réserves sont en baisse
Et qu'il faut faire le plein de mitigé à même la graisse
De phrases aussi où la pensée de Lénine débite sa
tranche de pain
Tient la lampe
Et que le coq lui-même n'échappe pas à la mort

2

Miscibles et mitées
Sous le coup d'hirondelles au loin qui suivent à
l'arme blanche
Ce que vous dites n'importe quoi
Les gommages forment leurs saletés

3

Courir
Courir sur un cheval dont la cime est ouverte
Flambe cet épis dans la blancheur du ressac
Sous un soleil de plomb
L'épaule s'arrondit une lézarde au poing
Défoncée

Dans un bruissement d'huîtres
De conques déversées

Tu marches sur un sol dont tu es la crinière
Dans le silex en nage détaché de ton corps
Attaché au désir dans un roc sous la pierre
La houle amasse le bandeau sur la blessure
Trop clairs et tout en mains s'abritent les barreaux

4

Personne n'est tout à fait éveillé au bord de ce chemin
Les enfants se taisent dans les encombrements de
camions
Les fusils au fond de leurs niches
Font le siège d'une sentinelle roulée dans une miche
de pain
Points mis de sang caillé sur des gorges nouées
Dans le plâtre et sous l'oreille au sol
Dans la descente où passe un filet de voix
N'importe quoi
Les grues effondrées posent leurs agrafes noires
Sur une pépite au dos nu dans le hachis disloqué
des lambris
Dans la corolle par laquelle fuient les valeurs

5

Collée au sol dans mon oreille la Révolution compte
les semelles
J'entends mon pas.

quis fuit...

Quis fuit, horrendos primus qui protulit enses ?
Quam ferus et vere ferreus ille fuit !
Tum cædes hominum generi, tum prælia nata
et brevior diræ mortis aperta via est.
An nihil ille miser meruit, nos ad mala nostra
vertimus, in sævas quod dedit ille feras ?
Divitis hoc vitium est auri, nec bella fuerunt,
faginus astabat cum scyphus ante dapes ;
non arces, non vallus erat, somnosque petebat
securus varias dux gregis inter oves.
Tunc mihi vita foret, Valgi, nec tristia nossem
arma nec audissem corde micante tubam.
Nunc ad bella trahor, et jam quis forsitan hostis
hæsuræ in nostro tela gerit latere.
Sed patrii servate Lares : aluistis et idem,
cursarem vestros cum tener ante pedes.
Neu pudeat prisco vos esse e stipite factos :
sic veteris sedes incoluistis avi.
Tunc melius tenuere fidem, cum paupere cultu
stabat in exigua ligneus æde deus ;
hic placatus erat, seu quis libaverat uva,
seu dederat sanctæ spicea sarta comæ ;
atque aliquis voti compos liba ipse ferebat
postque comes purum filia parva favum.
At nobis ærata, Lares, depellite tela, (...)
hostiaque e plena rustica porcus hara ;
hanc pura cum veste sequar myrtoque canistra
vincta geram, myrto vinctus et ipse caput.
Sic placeam vobis : alius sit fortis in armis,
sternat et adversos Marte favente duces,
ut mihi potanti possit sua dicere facta
miles et in mensa pingere castra mero.

Quis furor est atram bellis arcessere Mortem ?
 Imminet et tacito clam venit illa pede.
 Non seges est infra, non vinea culta, sed audax
 Cerberus et Stygiæ navita turpis aquæ ;
 illic perscissisque genis ustoque capillo
 errat ad obscuros pallida turba lacus.
 Quin potius laudandus hic est quem prole parata
 occupat in parva pigra senecta casa !
 Ipse suas sectatur oves, at filius agnos,
 et calidam fesso comparat uxor aquam.
 Sic ego sim, liceatque caput candescere canis
 temporis et prisca facta referre senem.
 Interea Pax arva colat : Pax candida primum
 duxit araturos sub juga curva boves ;
 Pax aluit vites et sucos condidit uvæ,
 funderet ut nato testa paterna merum ;
 Pace bidens vomerque nitent, at tristia duri
 militis in tenebris occupat arma situs. (...)

rusticus e lucoque vehit, male sobrius ipse,
 uxorem plaustro progeniemque domum.
 Sed Veneris tunc bella calent, scissosque capillos
 femina perfractas conqueriturque fores ;
 flet teneras subtusa genas : sed victor et ipse
 flet sibi dementes tam valuisse manus ;
 at lascivus Amor rixæ mala verba ministrat,
 inter et iratum lentus utrumque sedet.
 A lapis est ferrumque, suam quicumque puellam
 verberat : e cælo deripit ille deos.
 Sit satis e membris tenuem perscindere vestem,
 sit satis ornatus dissoluisse comæ,
 sit lacrimas movisse satis : quater ille beatus
 quo tenera irato flere puella potest ;
 sed manibus qui sævus erit, scutumque sudemque
 is gerat et miti sit procul a Venere.
 At nobis, Pax alma, veni spicamque teneto,
 præfluat et pomis candidus ante sinus.

Tibulle (50-19 ? avant J.-C.) - Élégie X, Livre I

O mon bonheur ! O nuit éblouissante ! O toi
 Cher lit tout heureux de mes voluptés !
 Que de propos tenus tout auprès de la lampe,
 Et, la lumière éteinte, quels ébats !
 Parfois elle luttait contre moi, les seins nus ;
 Sa tunique parfois voulait attendre.
 Mes yeux clos de sommeil, un baiser les ouvrit :
 « Nonchalant ! Est-ce ainsi que tu reposes ?... »
 Comme diverse fut l'étreinte de nos bras !
 Que mes baisers s'attardaient sur tes lèvres !
 Pourtant, faire l'amour dans l'ombre est sacrilège :
 Sache bien qu'en amour, les yeux sont tout.
 C'est pour Hélène nue que Pâris se consume,
 Telle surgie du lit de Ménélas ;
 C'est nu qu'Endymion, dit-on, captive Diane,
 Et nue qu'à lui se donne la déesse.
 Au lit, veux-tu rester avec un vêtement :
 Je le déchire, et tu ressens mes mains ;
 Qu'alors plus puissamment la colère m'emporte,
 Et tu pourras montrer tes bras meurtris.
 Ta poitrine n'a rien qui te doive arrêter :
 Aux femmes déjà mères, la pudeur !
 Et le temps du destin, comblons d'amour nos yeux,
 Car la nuit sera longue et sans retour.
 Le veux-tu : nous pourrions enchaîner notre union ;
 Le temps jamais ne dénouerait nos liens !
 Apprends de quel amour sont unies les colombes,
 Le couple n'a soin que d'être parfait.
 L'amour n'a pas de fin ; qui le nie fait erreur :
 Un véritable amour est sans limite.
 Et le fruit trompera les soins du paysan,
 Le soleil lancera de noirs coursiers,
 Et des fleuves les eaux reflueront vers les sources,
 Et le poisson verra l'abîme sec
 Avant que mes émois connaissent d'autres sphères :
 Je suis à elle, à la vie, à la mort.
 Qu'auprès d'elle me soient données des nuits
semblables,

o me felicem...

*O me felicem! o nox mihi candida! et o tu
lectule deliciis facte beate meis!
Quam multa apposita narramus verba lucerna
quantaque sublato lumine rixa fuit!
Nam modo nudatis mecum est luctata papillis,
interdum tunica duxit operta moram.
Illa meos somno lassos patefecit ocellos
ore suo et dixit « Sicine, lente, jaces? »
Quam vario amplexu mutamus bracchia! quantum
oscula sunt labris nostra morata tuis!
Non juvat in cæco Venerem corrumpere motu:
si nescis, oculi sunt in amore duces.
Ipse Paris nuda fertur periisse Lacæna,
cum Menelæo surgeret e thalamo;
nudus et Endymion Phæbi cepisse sororem
dicitur et nudæ concubuisse deæ.
Quod si pertendens animo vestita cubaris,
scissa veste meas experiere manus;
quin etiam, si me ulterius provexerit ira,
ostendes matri bracchia læsa tuæ.
Necdum inclinatæ prohibent te ludere mammæ:
viderit hæc, si quam jam peperisse pudet.
Dum nos fata sinunt, oculos satiemus amore:
nox tibi longa venit, nec reditura dies.
Atque utinam hærentis sic nos vincire catena
velles ut numquam solveret ulla dies!
Exemplo vinctæ tibi sint in amore columbæ,
masculus et totum femina conjugium.
Errat, qui finem vesani quærit amoris:
verus amor nullum novit habere modum.
Terra prius falso partu deludet arantis
et citius nigros Sol agitabit equos
fluminaque ad caput incipient revocare liquores
aridus et sicco gurgite piscis erit
quam possim nostros alio transferre dolores:
hujus ero vivus, mortuus hujus ero.
Quod mihi si secum talis concedere noctes*

Et vivre un an sera vivre longtemps.
Que ces nuits soient en nombre et je suis immortel,
Car une seule nuit peut faire un dieu.
Si les hommes voulaient d'une telle existence,
Et reposer sous l'empire du vin,
L'épée n'existerait, ni le vaisseau de guerre,
Les flots d'Actium ne brasseraient nos os,
Et Rome tant de fois assiégée de triomphes
Dénouerait sans peine ses cheveux.
L'avenir toutefois saura le reconnaître :
Nos libations n'ont outragé les dieux.
Jouissons de la vie tant que brille le jour !
Même tous, nos baisers sont peu de chose.
Des guirlandes fanées sont tombées ces pétales
Qui, de-ci, de-là, flottent sur nos coupes ;
Ainsi de nous amants, et de nos grands espoirs :
Demain pourrait bien clore nos destins.

— Propertius : traduction d'après le texte établi par
D. Paganelli, « Les Belles Lettres », Paris 1964.

*illa velit, vitæ longus et annus erit.
Si dabit hæc multas, flam immortalis in illis :
nocte una quivis vel deus esse potest.
Qualem si cuncti cuperent decurrere vitam
et pressi multo membra jacere mero,
non ferrum crudele neque esset bellica navis,
nec nostra Actiacum verteret ossa mare
nec totiens propriis circum oppugnata triumphis
lassa foret crinis solvere Roma suos.
Hæc certe merito poterunt laudare minores :
læserunt nullos pocula nostra deos.
Tu modo, dum lucet, fructum ne desere vitæ !
omnia si dederis oscula, pauca dabis.
Ac veluti folia arentis liquere corollas,
quæ passim calathis strata natate vides,
sic nobis, qui nunc magnum speramus amantes,
forsitan includet crastina fata dies.*

Propertius (47 ? - 15 ? avant J.-C.) *Élégie XV, Livre II*

Abonnez-vous !

(bulletin d'abonnement en fin de numéro)

Situation de "Tel Quel" et problèmes de l'avant-garde (I)

tiers litige



henri deluy

Nous partirons d'une petite histoire : fausse, bien entendu, afin de démolir dès l'abord nos *bonnes raisons*.

— « Je ne sais pas pourquoi il est dit dans la Genèse que Babel signifie confusion... Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion... » à ce départ tout en toc, il est de Voltaire, nous ajouterons ce mauvais commentaire, ce babil qui parle et allez donc vous y retrouver, parce qu'il roule assez bien dans la mémoire de « l'épistémologie spontanée » dont est bâti cet horizon familier qu'on nous propose : après Babel, Babel ensablée, tout le monde parle sans s'entendre, enfin l'écriture vint, puis le « texte » et sa « fonction de transformation sociale » et Babel remontée part à la conquête de la lune.

Comme chacun sait, la parodie démasque ses auteurs. Nous estimons donc en avoir assez écrit. Bonnes raisons : bruits de fond pour lapsus, acte manqué (réussi par l'inconscient, évidemment), « la sortie mène toujours à l'entrée ». Ne pas prendre au sérieux nos bonnes raisons, voir ailleurs, en les écoutant.

Notre titre : " Situation de « Tel Quel » et problèmes de l'avant-garde (I) ". Trois points :

1) *Situation de " Tel Quel "* : La revue, le groupe qui l'anime, la collection qui porte son nom, forment un ensemble, il vient de produire sa théorie, qu'on

Situation de "Tel Quel" et problèmes de l'avant-garde (I)

tiers litige



henri deluy

Nous partirons d'une petite histoire : fausse, bien entendu, afin de démolir dès l'abord nos *bonnes raisons*.

— « Je ne sais pas pourquoi il est dit dans la Genèse que Babel signifie confusion... Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion... » à ce départ tout en toc, il est de Voltaire, nous ajouterons ce mauvais commentaire, ce babil qui parle et allez donc vous y retrouver, parce qu'il roule assez bien dans la mémoire de « l'épistémologie spontanée » dont est bâti cet horizon familier qu'on nous propose : après Babel, Babel ensablée, tout le monde parle sans s'entendre, enfin l'écriture vint, puis le « texte » et sa « fonction de transformation sociale » et Babel remontée part à la conquête de la lune.

Comme chacun sait, la parodie démasque ses auteurs. Nous estimons donc en avoir assez écrit. Bonnes raisons : bruits de fond pour lapsus, acte manqué (réussi par l'inconscient, évidemment), « la sortie mène toujours à l'entrée ». Ne pas prendre au sérieux nos bonnes raisons, voir ailleurs, en les écoutant.

Notre titre : " Situation de « Tel Quel » et problèmes de l'avant-garde (I) ". Trois points :

1) *Situation de " Tel Quel "* : La revue, le groupe qui l'anime, la collection qui porte son nom, forment un ensemble, il vient de produire sa théorie, qu'on

ne peut ignorer. Les positions prises, les textes dévoilés, les recherches poursuivies, les collaborations suscitées et obtenues, ont, d'une certaine manière (qui reste à préciser et pourquoi), conditionné notre propre réflexion. Nous leur devons beaucoup. Par exemple : la possibilité que nous avons aujourd'hui de lire quelques-uns des textes des formalistes russes, ceux de Jacques Derrida, de Gérard Genette. Par exemple, la découverte du « Compact » de Maurice Roche.

Ils ont réactivé toute une problématique : « poétique » et langage, littérature et critique, texte et motivation, autonomie relative et rapports entre le texte littéraire et l'histoire, entre le texte littéraire et le discours de l'inconscient, etc... La question se pose aujourd'hui, au travers des activités multiples des membres du groupe et de leurs affiliés, d'une relation nouvelle avec l'organisation politique de la classe ouvrière et d'un approfondissement de la réflexion théorique en littérature par une lecture critique des travaux de quelques-uns des chercheurs actuellement les plus en pointe (Althusser, Lacan...). Dans le souci, constamment ravivé par la demande, de théoriser leur démarche, ils ont tenté de dégager certains concepts et d'en former un système qui se présenterait comme une théorie scientifiquement élaborée. Ils ont donné à lire des textes qui se sont imposés, que l'on ne peut, quel que soit le partage des opinions, écarter d'un revers de main (Sollers, Roche, Pleynet, Ricardou, Thibaudeau, Baudry, etc...).

Sur ce terrain, toutes proportions gardées, nous devons, un jour ou l'autre, nous rencontrer pour le dialogue auquel peu à peu nous avons été préparés par l'évolution des contextes, l'histoire et notre histoire. Le dialogue, entre autres résultats, renvoie chacun à ses propres questions. Il se trouve, de plus, que nous sommes en désaccord, sur nombre de points, avec la démarche, les méthodes d'investigation, les attitudes du groupe « Tel Quel ». Cette « situation » que nous allons essayer de tracer dans les lignes qui nous paraissent les plus pertinentes sera donc à

la fois une tentative pour comprendre, « surmonter les distances et faire de ces distances des éléments de la compréhension », une interprétation, car on ne peut en ce domaine penser la neutralité, et surtout une tentative pour définir nos propres conceptions, nous situer et poursuivre. Un recours direct aux textes et droit de suite.

Les textes présentés seront différents, voire contradictoires, toujours discutables. Nous commençons une enquête et c'est dans l'esprit d'une enquête, part faite à la véhémence qui pourra parfois nous entraîner, que nous entendons travailler : sans précipitation, ni rage, sans être toujours sûrs de ce que nous avancerons mais sans nous laisser intimider par les affirmations ou les sous-entendus qui tendent à déconsidérer un tel ou un tel parce qu'il publie là ou ailleurs, que tel ou tel organe de presse lui consacre un article ou non, qu'il fréquente tel autre ou qu'il entre dans une pièce au moment où tel autre en sort.

2) *Problèmes de l'avant-garde* : Cette deuxième partie de notre titre fait corps avec la première. Notre enquête sur « Tel Quel », nous la considérons comme un point de départ, un moment de notre tentative d'analyse, la détermination d'un lieu et d'une visée. Le terme d'avant-garde recouvre, mieux que tout autre, ce lieu. Nous pouvons considérer provisoirement, au titre d'hypothèse de travail, l'avant-garde comme une notion plus fertile que « l'écriture textuelle » et la théorie de son histoire « l'histoire monumentale ». Un inventaire plus poussé du découvert nous montrera peut-être les corrélations ou les oppositions ou bien encore le caractère non exclusif de l'une et de l'autre.

Le terme d'avant-garde nous paraît présenter les possibilités suivantes, avec les problèmes qui en découlent :

a) Il a à la fois un caractère historique, politique et esthétique (conception de la pratique artistique,

pour nous littéraire et poétique) — voir à ce sujet l'article de Miklos Szabolcsi dans le numéro 142, décembre 1968, de « La Pensée ».

b) Il est lié à des périodes relativement précises de l'histoire des littératures nationales et à l'évolution sur le plan international de la conception des rapports au langage et au monde. Il permet de concevoir ce changement des rapports non point au niveau d'une « coupure », prise en charge par quelques individualités, mais au niveau d'ensemble d'écrivains, groupes ou mouvements, qui se rattachent à une histoire et à des traditions, seraient-elles celles de la révolte, puis du passage de la révolte à la révolution.

c) Son système de références est suffisamment large pour n'exclure aucune des composantes de la recherche en des domaines où les diverses séries se recourent sans se recouvrir ni s'exclure — pratique de l'écriture (étude des formes littéraires, types et formes de poésie, et des codes qui les situent), après-coups idéologiques, discours de l'inconscient, diverses approches scientifiques ou en passe de l'être dans l'étude des faits littéraires et la constitution du texte lui-même.

d) Politiquement, il se rattache à la montée des forces révolutionnaires dans le monde, à l'impact du marxisme-léninisme dans le mouvement ouvrier international.

Cette volonté de participation au mouvement révolutionnaire n'est certes pas le fait de toutes les tendances de l'avant-garde mais elle marque, comme chacun sait et il n'était peut-être pas nécessaire de souligner cette évidence, les groupes les plus « productifs » de l'histoire de la littérature et de la poésie modernes : l'aile activiste des expressionnistes allemands, le Sturm, le « surréalisme au service de la révolution », Nowa Sztuka en Pologne, le Dav en Slovaquie, le groupe de Red à Prague, une partie des formalistes russes et le Lef en U.R.S.S., etc... (Voir Miklos Szabolcsi, o.c.). Karel Teige, théoricien du

surréalisme révolutionnaire et du poétisme en Tchécoslovaquie, résume ainsi : « Dans les convictions révolutionnaires les plus larges, dans la conscience sociale, dans le consentement aux lois, la collaboration volontaire à la transformation de la société, dans la négation des formes socio-culturelles enlisées dans leurs propres cadavres et dans l'ébauche de nouveaux itinéraires, nous reconnaissons l'indice fondamental et le critère même de ce qu'on nomme l'avant-garde et le moderne... ».

e) Sa conception de la pratique artistique est multiple, non exclusive. Elle se rattache, dans chaque cas, aux conditions nationales et à l'état du rapport des forces. Elle met l'accent sur le formalisme, avec des variantes que l'histoire tragique de ce terme ne lui permet plus d'exprimer sans ambiguïté, sur la production des textes et sur la créativité du langage.

En bref, l'histoire de l'avant-garde, depuis la fin du XIX^e siècle, et nous n'hésiterons pas à remonter plus loin pour retrouver les racines historiques de la liaison entre l'avant-garde littéraire, l'avant-garde politique et l'avant-garde scientifique, cette histoire est celle des questions qui nous occupent aujourd'hui. D'une formulation nouvelle, plus précise, plus rigoureuse et tenant compte des expériences faites ou en cours, dépend notre capacité de poser les problèmes. Nous les aborderons avec prudence, car chaque pas sur ce terrain miné par les échecs et les contre-coups de l'histoire, appelle le danger, mais en disant ce que nous pensons, sans attendre. Une élaboration théorique globale passe par cet examen des données, de l'état du problème, de la mise en lumière du domaine et de l'objet.

3) L'ensemble de textes qui suit est un premier état de notre démarche. Elle vacille encore entre un certain nombre d'affirmations appuyées par des démonstrations et des points d'interrogations en chaîne. Nous poursuivrons notre enquête, avec la collaboration souhaitée de nos amis, de nos lecteurs, sur plu-

sieurs numéros. Nous avons l'intention d'examiner ce qu'il en est des interprétations qui nous sont proposées, d'une façon quelque peu impérative, par exemple par « Tel Quel », et du rapport aux objets de ces interprétations : le formalisme russe coïncide-t-il avec l'image donnée par le recueil du Seuil, qu'en est-il de l'appropriation des concepts élaborés par Derrida, Lacan, Althusser, etc..., et de la méthode d'appropriation, où en sommes-nous avec le réalisme socialiste, avec le surréalisme, assistons-nous à une résurgence du jdanovisme, en quoi la littérature participe-t-elle ou non au combat révolutionnaire, en quoi consistent les réponses avancées, jusqu'où vont les infiltrations idéologiques, qui parle au nom de quoi dans quel but, etc...

Préalables

La situation de « Tel Quel » ne fera pas l'objet d'une étude particulière, telle qu'on pourrait la concevoir, à caractère sociologique (dans le sens marxiste). Elle se dégagera des études en préparation. Où son rapport au champ idéologique général, aux problèmes sociaux et à la structure sociale qui le soutiennent et s'y réfléchissent devrait apparaître. Nous laisserons de côté l'histoire de « Tel Quel », avec ses différentes phases. Ce que « Tel Quel » fut nous importe moins que ce qu'il est devenu. C'est dire que les bruits qui courent sur les origines de la revue, sur le climat idéologique de ses débuts, nous intéressent peu.

— Nous partons de nous. En fonction des catégories de notre propre expérience et nous savons qu'il est difficile d'établir un rapport correct entre les conceptions que nous fournissent nos propres expériences, notre formation, notre histoire personnelle et celles que nous nous efforcerons de saisir dans leurs changements. Pour ce qui nous concerne, nous avons conscience d'ouvrir un nouveau chapitre avec la publication de ce numéro. Nous avons refusé de céder, ces dernières années, aux deux tentations principales qui nous guettaient : 1° tentation : repousser toutes nos positions antérieures et adhérer au nou-

veau credo structuralistico-formaliste puis textuel, avec redistribution des lignes de partage.

2° tentation : Forme 1 : s'engoncer dans le « vécu » (et ce ne pouvait être que celui de l'échec) avec valorisation croissante de l'impuissance, du désespoir, du mutisme. Corollaire : le culte des marginaux engagés, des militants traumatisés, des activistes perclus de rhumatismes staliniens.

Forme 2 : refuser globalement de réévaluer les conceptions jusqu'alors dominantes, pour nous, et ceci en accusant, sur le mode décontracté, les porte-parole de la problématique nouvelle de « charlatans » (ce qui peut être le cas pour certains d'entre eux) et leurs lecteurs de « gogos » (ce qui n'est pas toujours impossible). Corollaire : la surenchère du discours en prise directe sur l'immédiat quotidien (nous connaissons des poètes importants à nos yeux qui ne conçoivent pas autrement l'écriture), le pain noir, le gros rouge, les odeurs de la terre, le muscle — de préférence développé —, le sexe — de préférence soir et matin, plus les occasions.

— Nous n'adhérons pas, nous ne refusons pas tout, nous allons essayer d'y voir clair, ni intolérance ni passivité complice. Nous ne resterons pas sans réactions devant les activités de recyclages idéologiques, de maquillage intellectuel, de compilations à bâtons rompus dont certains font leur pain blanc.

— Nous n'ignorons pas le peu de chance que nous avons d'être compris suivant nos désirs. Nous n'ignorons pas à quel point ce numéro va satisfaire des gens auxquels nous n'avons aucune envie de faire plaisir : il y a longtemps que nous ne nous fondons plus sur les réactions des autres pour décider de la nécessité, de la justesse de nos propres actes. « Tel Quel » est attaqué par la droite classique (Le Figaro Littéraire) et par le libéralisme non moins classique (La Quinzaine Littéraire — voir l'article de Bernard Pingaud, symptomatique de l'impossibilité dans laquelle se trouve la bourgeoisie libérale de concevoir le rapport avant-garde littéraire-organisation politique

révolutionnaire autrement que sur le mode du juge, du bafoué, de l'angoissé ou, et nous ne nous en félicitons pas, du pendu). Il est également exact que les contacts établis entre « Tel Quel » et la « Nouvelle Critique » ont donné le signal à des attaques plus violentes encore, tant il est vrai que la bourgeoisie cultive les intellectuels de gauche et parfois même ceux qui sont membres du Parti Communiste mais qu'elle ne va pas jusqu'à tolérer ceux qui interviennent dans les organes du Parti sans au moins en critiquer la ligne politique et les options fondamentales (Exemple, qui ne manque pas de charme pour qui se souvient : l'article d'Annie Kriegel sur Althusser dans le n° 71 de la « Quinzaine », avec une perle qui mérite un coup de chapeau, le passage sur la plus-value et le profit qui « ne sauraient se muer en concepts philosophiques... ce sont des catégories économiques dont la validité et le statut doivent être confirmés ou infirmés par des manipulations de caractère strictement expérimental »). Cette décision de contact et d'échange ne nous gêne pas, au contraire nous l'apprécions comme un signe nouveau, positif, mais il ne nous bloque pas. Le dialogue implique que les partenaires disent tous ce qu'ils pensent et c'est même par là qu'il fomenté la haine chez ceux qui confondent discussion avec des alliés potentiels et révisionnisme abject (Les « enragés de Montgeron » : « A la puante séduction du « dialogue » on reconnaît l'ultime déguisement de la répression-récupération ». Voir aussi les numéros du « Bulletin de la Jeune Peinture » où « Tel Quel » est accusé de se faire le transport des « idées réformistes concernant l'art et la culture »).

— Par ailleurs, nous n'entendons pas nous livrer aux menus plaisirs de la petite guerre. Nous n'avons pas vocation pour décerner des blâmes. Nul ne peut prétendre au monopole ni à légiférer au nom du formalisme russe ou du marxisme-léninisme. Nous n'avons pas non plus le goût de lever chaque jour quelque gibier « réformiste » ou « subjectiviste ».

Nous ne nous retiendrons pas de confronter, en tenant compte de ce qui est, sans céder aux impératifs catégoriques que le trotskysme a légués : pour ou contre la révolution. Car si « sur le front de la littérature », comme on disait à une époque, le combat se poursuit, on ne peut le comparer à celui qui se mène ailleurs, en philosophie par exemple, entre le matérialisme et l'idéalisme. Le « complexe de réduction » joue ici et pour peu que, furtivement, on congédie l'analyse, nous retrouverions cette fameuse « main » de la bourgeoisie que « Tel Quel » voit se balader partout et toujours (on se souvient du rire de Maïakovski devant les attitudes du groupe ultra-proletkult « Octobre ») : qui peut avoir intérêt à isoler les écrivains qui se sont mis sur les positions de la classe ouvrière de ceux qui hésitent encore et posent des questions ? Nous porterons donc le débat là où il nous paraît devoir être porté. Par exemple, et pour conclure, quelques points de désaccords :

— Nous prétendons, et nous démontrerons, qu'il y a, dans certaines analyses de « Tel Quel », double détérioration des termes utilisés, dans leur contenu, les concepts, et dans leur histoire en tant que concepts. Sans doute le champ des connexions n'est-il pas extérieur à celui de la recherche, le ressort analogique est depuis l'antiquité un instrument fertile de déchiffrement et de découverte, mais c'est aussi en partie contre lui que s'est formée la réflexion scientifique. On ne peut passer, dans l'élaboration théorique, d'un concept pris dans un champ particulier à un autre pris dans un autre champ de la science comme on passe d'une image à une autre dans l'association d'idées ou le rêve. L'agilité mentale ne saurait tenir lieu de rigueur. Ni l'investissement émotif. Nous disons qu'il y a détraquement de la théorie dans des phrases comme celles-ci : « ...La période capitaliste repose *avant tout* (c'est nous qui soulignons) sur la mise en avant d'un primat de la parole sur l'écriture... l'écriture dont le destin idéologique est corollaire de celui du matérialisme... le mode de

lecture bourgeoise (celle du « sens », lecture théologique, mystifiante, ne tenant aucun compte de la transformation de la force de travail en travail, de l'aspect superficiel de la « valeur »). ... L'écriture est donc une traduction de la science, une science de la traduction... » (Réponses à la « Nouvelle Critique »). Nous n'aimons pas les citations tronquées, nous tenterons de prouver par l'analyse des concepts utilisés que si le système a toutes les apparences de la cohésion, la théorie d'ensemble est, à bien des égards, un château de cartes.

— La critique de la « représentation », considérée comme une notion bourgeoise, ne règle pas pour autant le problème que pose à une telle conception de la littérature l'existence, la présence relativement massive à certaines périodes de l'histoire, d'une poésie de combat, d'intervention que l'on peut difficilement, sans contorsions, mettre au compte de la bourgeoisie.

Tiers litige : ni la querelle des littérateurs des « belles-lettres (seraient-ils " engagés "), ni les accusations simplificatrices de ceux qui se croient au « service du peuple ».

la machine textuelle

philippe boyer

« ...Je devais cependant inventer un dispositif déformant, constamment actif, pliant et dépliant les racines des moindres signes, les précipitant dans leur défaillance chaque fois à retrouver, à forcer, et cet appareil était moi, c'est lui qui vient d'écrire cette phrase, c'est lui qui continue le parcours... J'étais donc chargé de me déplacer dans ma propre forme en sachant qu'elle finirait par me manquer et me désertier... » (*Nombres*)

Dans le numéro 34 la revue *Tel Quel* annonce en ces termes son propos : « Il est décidé immédiatement de constituer un GROUPE D'ETUDES THEORIQUES qui fonctionnera une fois par semaine (exposés, discussions). Première séance : le mercredi 16 octobre, à 21 heures, au 44, rue de Rennes, Paris-VI » A quoi il aurait fallu peut-être ajouter que le groupe en question était *déjà* constitué, et qu'en son fonctionnement il entendait aussi bien produire que se produire, ce qui eût évité certains malentendus. Venus pour notre part à ce que nous attendions être une séance de travail, nous n'avons pas manqué d'être au moins surpris de nous voir conviés à entendre *lecture* d'un *texte* — dont à tout prendre on aurait plus utilement fait lecture soi-même. Ce n'est donc pas le texte qui est ici en question, et d'autant moins qu'on ne saurait sous-estimer l'importance du travail théorique entrepris par *Tel Quel* depuis quelques années. Mais plutôt faudrait-il tenter de saisir ici le texte en son *dehors*, c'est-à-dire dans les *formes* par lesquelles il se donne à lire et à entendre comme produit d'un certain appareil de production — ou comme marchandise.

Si *Tel Quel* affirme son intention de ne pas se faire entendre là où l'on attend qu' « il » parle, le moment est peut-être venu de l'écouter là où « il » ne parle pas — ou du moins, là où « il » n'attend pas qu'on l'écoute. A prendre le texte comme produit, ce à quoi nous avons été assez clairement invités, c'est évidence de dire que les formes définissant son mode de production et de distribution constituent en elles-mêmes un certain langage, donc produisent un certain sens dont rien à priori ne permet d'assurer qu'il ne vienne pas sournoisement mettre en défaut le texte même. Le « fétichisme de la marchandise », n'est-ce pas justement l'indication d'un déplacement qui ferait porter le sens exclusivement sur le produit comme marchandise, en faisant bon marché, si l'on peut dire, de la grammaire économique et sociale,

elle-même signifiante, dans laquelle il vient s'inscrire, pour en user ou pour la changer. C'est donc en ce *dehors* du texte comme produit que l'on tentera ici une lecture critique — sommaire et nécessairement provisoire — et plus précisément selon trois termes qui ne peuvent manquer de s'articuler et d'interférer entre eux : un certain espace, une certaine parole, une certaine économie.

L'espace en effet ce soir-là n'est pas indifférent, en ce qu'il s'articule déjà de deux manières complémentaires : espace de production défini par « le tout à la fois d'un groupe, d'une revue et d'une collection » dans l'enclos d'un appareil, ou *machine textuelle* ; et espace de distribution donné comme forme d'une certaine économie des échanges de sens, celui de la salle elle-même.

Dans la salle d'abord, rien qui nous prenne au dépourvu, sinon la fidélité même avec laquelle se trouve ici reconstitué un espace assez familier : qu'il s'agisse aussi bien du théâtre bourgeois, de l'amphithéâtre universitaire, ou encore de ce théâtre sacré où le prêtre investi des pouvoirs que l'on sait, réincarne en son cérémonial rigoureux le fantasma métaphysique par excellence ; théâtres qui s'accommodent au moins de cette règle commune, qu'on est instamment prié de part et d'autre de ne pas passer la rampe. D'un côté la scène, de l'autre le public ; d'un côté le savoir, de l'autre l'ignorance ; d'un côté le texte connu par cœur, récité, immuable, de l'autre le silence (respectueux ? complice ? résigné ?) — et le droit d'applaudir. Après quoi, l'étudiant peut retourner à ses livres, le bourgeois du boulevard à son sommeil, le fidèle à ses prières. Et dans la salle ce soir-là, le discours « révolutionnaire », comme texte (théorique) et parole (pratique) continue d'être un privilège qui se partage mal.

Participant d'une même ordonnance, l'appareil *Tel*

Quel définit sur la scène un espace également rigoureux. *Machine textuelle*, donc assez clairement placée dans l'espace technique et technocratique d'un certain mode de production : espace où précisément l'on confond assez volontiers science, comme langage, et technique, comme outil de manipulation. Constituer cet enclos de la machine, c'est aussi bien sûr une manière de *parler*. C'est dire par exemple que l'on n'aura avec la machine que les rapports réglés par la rigueur d'un code, singulière réduction faite des risques et des enjeux. C'est au point que l'on voudra bien n'interroger la machine (fût-elle textuelle) que d'y tremper la carte perforée d'une question écrite dont la réponse sera produite dans les délais les plus brefs selon la nécessité logique des programmes de traitement qui ont été comme on sait préalablement enregistrés.

Ce double espace est en même temps le lieu d'un jeu où toutes les cartes sont distribuées du même côté, quand de part et d'autre, mais avec une peu négligeable différence, la parole est dérobée : réduite sur la scène à la simple sonorisation d'un texte pris dans l'enclos de sa forme-produit ; et dans la salle, purement et simplement interdite (« écrivez-nous, on vous répondra »).

Mais d'abord il faut dire de quelle parole ici nous voulons justement parler — et à laquelle nous ne sommes en aucun cas disposés à renoncer ; dire en quoi elle résiste aux condamnations légitimement portées sur ce qui n'en saurait être que la caricature ; ou dire d'abord qu'elle n'est pas cette caricature, la parole hypertrophiée du logocentrisme métaphysique. Mais une fois faite cette distinction, il vient à l'esprit que peut-être cette parole métaphysique posée dans son plein fantasmatique, se trouve à certains égards transcrite dans le *texte* même (considéré ici dans l'enclos du produit et non comme producteur de sens, ce qu'il est aussi bien sûr), c'est-à-dire objet

textuel, inaliénable, à prendre tel quel, ou à laisser. Car dans cette infaillibilité dont il s'estampille, l'objet textuel se donne alors plus à consommer qu'à lire — objet déjà fétiche par les déplacements qu'il met en jeu, et comme tel, surdéterminé. Il est mis à *la place* de la parole absente, de la voix comme mise en jeu du corps dans le langage, et dont il vient, dans le leurre, combler la béance ; fétiche parce que justement surdéterminé de tout ce qui s'y vient projeter des sens rejetés dans les ténèbres de son dehors. Le discours de la surdétermination, écrit J.A. Miller « nous mène au point de reconnaître comme spontanée l'orientation du sujet vers le leurre. »

Mais du coup, cette surdétermination renforce l'interdit porté sur l'autre parole, celle que précisément la béance ou le manque inaugure : parole qui serait prise comme l'enjeu du sujet dans son corps, celle qui, par imprévisibles détours, opère le dévoilement de l'écriture des signifiants ; celle qui fait apparaître l'écriture inaugurale de la *différance*, quand on sait qu'elle ne s'articule que du changement d'orthographe derridien — ouvrant dans le passage de l'empreinte au procès (du « e » au « a ») à la question du désir.

Parole, il importe enfin de le souligner, que n'ont jamais effacé les textes de Bataille ou d'Artaud, mais dont, au contraire, ils constituent l'enjeu radical.

La parole ainsi dérobée dans l'enclos d'un texte sans faille (chacun sait qu'une machine, ça ne parle guère), n'est pas pour autant parole tue — mais plutôt, comme si elle avait été l'objet d'une légitime défense de l'inconscient freudien (ce qui laisse ouverte la question de ce « il » qui passe pour n'être le pronom d'aucun nom) parole déplacée dans le symptôme, et en lui, prisonnière.

Où le symptôme se donne-t-il à lire ? C'est ce qui reste à préciser. On pourrait le voir déjà dans l'écart

institué par l'économie interne de la *machine textuelle* : écart entre un texte-produit qui ne se donne à lire ou à entendre que comme objet inaliénable, désincarné de l'enjeu de la parole qu'il interdit, et les textes périphériques qui en constituent comme l'architecture référente (Breton, Bataille, Artaud...) ouvrant au contraire, au moins pour bon nombre d'entre eux, au risque inconditionné de la parole prise dans un corps ; écart d'ailleurs aussitôt masqué, aussi bien par la rigueur de la théorie prise dans le carcan de « la grande méthode », rigueur pseudo-scientifique où le symptôme encore montre le bout de l'oreille, que par la manière dont la pratique est enclose dans le seul espace du texte, celui-ci devenant alors l'unique garant, la seule caution pour que la pratique soit néanmoins susceptible de s'articuler dans le champ socio-économique de la circulation des sens et des valeurs. Les enjeux restent donc ici purement théoriques, fût-ce dans la pratique du texte, et échappent du même coup à l'interrogation du discours critique.

L'écart entre le texte-produit et les textes référents (prenant alors aussi fonction d'alibi) est bien donné à voir comme symptôme assez clair ce soir-là, dans la citation de Bataille inscrite au tableau noir : « Une logique existe pour la poésie. En riant l'humanité se sépare de son passé. Toute « communication » participe du suicide et du crime. » Le référent (culturel) renvoie à une violence (interdite en sa parole). A prendre l'épigraphe au mot, ne dénonce-t-il pas justement le symptôme ? Outre en effet que l'on a fort peu ri, la communication donnée ici comme un simple interdit n'a sans doute pas grand chose à voir avec celle dont parle Bataille, qui « n'a lieu qu'entre deux êtres mis en jeu. » Mais par contre on lui trouverait peut-être quelque rapport avec cette sorte de « communication » dont notre société fait son ordinaire, et dont une des fonctions essentielles est d'abord de faire le tri entre les torchons et les serviettes (ou encore : ceux qui ont droit à la parole et ceux qui ont le droit de se taire).

Si l'on veut bien admettre que le *texte*, comme produit, puisse avoir, entre autres, une fonction fétiche, en ce qu'il vient combler la béance (le néant dont parle Bataille) où la parole, à la lettre, *prend corps*, alors il marque aussi le lieu où vient s'articuler la névrose, dans la faute de grammaire que signale le symptôme. A cet égard le signifiant a peut-être aussi son mot à dire. Quand par exemple on peut *lire* l'interdit de la parole au rétablissement de la *différence* derridienne (comme procès du désir) dans l'orthographe moins menaçante d'une différence cicatrisée dans la seule empreinte d'un désir renoncé. Artaud dans son cri, Bataille dans son rire ont souverainement rouvert ces cicatrices.

Mais après tout un « e » vaut bien un « a » quand précisément la névrose en vient occulter la différence. Dire alors que « le texte s(a)it la névrose », c'est peut-être, au revers du jeu de mot, laisser le mot se prendre au jeu du signifiant ; et dire, en remettant le « e » à sa place, que le texte c'(e)st la névrose, au moment où justement, pour y être pris, il la s(a)it le moins. « Le symptôme, écrit J. Lacan, se résoud tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée ». Le texte, comme produit *clos par nécessité*, est ainsi livré à sa toute-puissance de fétiche dans l'espace pathologique où il va tracer sa trajectoire économique.

Espace *coupé* d'un certain théâtre, parole prisonnière d'un certain texte (en ce sens où il y aurait des textes où *ça parle*, et d'autres où *ça ne parle pas*) c'est déjà laisser entendre le mode d'une certaine économie interne de l'appareil.

Par un détour dont nous admettons bien volontiers l'impertinence, l'on pourrait donner à la *machine textuelle* (considérée comme enclos producteur, dont la fonction est alors tout à la fois de produire et de maintenir la force contraignante de l'enclos, en son

dehors comme en son dedans, comme seule garante du bon fonctionnement de l'appareil) un autre nom ; ou du moins relever que c'est bien ainsi qu'elle désigne, non sans insistance, un de ses rouages : le *groupe*. Et cet impertinent détour nous conduirait à dire (discrètement) que c'est aussi là un mot de mode, dont on peut se demander s'il ne devient pas une sorte de fantasme où viendraient s'agglutiner les éléments épars d'une idéologie en mal d'avenir. Ce qu'écrit J.-B. Pontalis de certains groupes expérimentaux (la machine à l'extrême ne produisant plus qu'elle-même) retiendra peut-être ici l'attention : «... Le moment vient où l'affirmation la plus discrète de soi est ressentie par autrui comme arbitraire et dangereuse. A ce moment-là le *groupe* est né, mais dans l'échec de la coopération et de toute forme d'organisation, il vit, si l'on veut, mais au sens où l'entendait Bichat, comme ensemble de forces qui résistent à la mort. Comme l'hiver, il rentre dans son être. Groupe *restreint*, dit-on ; ce nom en effet est bien le sien. » Ceci faisant assurément la part belle à la simple boutade — puisqu'en fin de compte, n'est-ce pas au produit qu'on doit juger la machine ?

Ou bien en sa périphérie, dans l'espace, la parole, l'économie qu'il génère — sans oublier pourtant qu'il ne s'agit pas de n'importe quel produit, mais bien d'un texte en l'occurrence assez précis, qui pour parler chinois n'en parle pas moins clair, l'occident n'ayant pas inventé d'hier la récupération nostalgique d'un langage sans grammaire dans le carcan logique d'une grammaire sans langage.

Mais revenons à de plus sérieux propos, pour essayer d'évoquer au moins les éléments de ce que serait ici une économie des discours. *Tel Quel* se propose de construire « une théorie tirée de la pratique textuelle ». Si d'abord l'on entend par pratique textuelle (même si l'on peut en imaginer d'autres) une expérience de l'écriture comme mode de pro-

duction de la fiction, il faut aussitôt porter l'attention sur le mode de production de la théorie même ; surtout lorsque cette théorie s'affiche comme *logique*, c'est-à-dire jusqu'à preuve du contraire : un ensemble de lois permettant d'articuler un discours et ayant, dans l'enclos de ces lois, force contraignante de vérité. Ce qui conduirait à s'interroger sur la possibilité même d'une logique de la fiction. La fiction n'est-elle pas en effet d'abord une expérience du faux (au niveau du récit, fût-il effacé), ne renvoyant au vrai qu'à l'écart près d'une différence de discours, la fiction devant se prêter alors à l'épreuve critique d'un discours différent qui serait celui de la science, ou de la logique. Autrement dit, ce n'est pas la fiction (comme pratique textuelle) qui produit la logique (comme théorie) — mais plutôt la théorie, comme discours préexistant, qui peut *lire* le texte comme produit d'une pratique extérieure à ce discours.

En quoi l'on pourrait dire que l'écriture est comme le lieu d'une barre (saussurienne ?) entre un discours de la fiction comme pratique, et un discours de la science comme théorie : le premier prêchant le faux pour (ne pas) savoir le vrai, le second montrant le vrai par réduction du faux, à condition de bien voir que ce vrai n'a de vérité que dans le système de lois qui l'énonce. Ces discours bien évidemment ne sont pas réductibles l'un à l'autre. Et c'est bien le danger que l'on entrevoit dans le programme du groupe *Tel Quel*, quand il se propose de faire porter la construction théorique « sur l'intégration critique des pratiques les plus élaborées (philosophie, linguistique, sémiologie, psychanalyse, « littérature », histoire des sciences) ».

Une telle intégration n'est-elle pas illusoire dans son principe ? A négliger ce contrôle minimal de distinguer les lois propres à chacun des discours, ne risque-t-on pas d'effectuer, d'un discours à l'autre, des *sauts*, qui pour n'être pas donnés à lire comme tels, n'en prennent pas moins sens ? Mais alors un autre sens, dans une autre lecture. Et puisqu'il est

question d' « intégration critique », dans le champ d'un travail qui commence par (s') interdire sa propre critique, comment n'y pas voir un retour, fût-ce en sourdine, à quelque idéologie recluse — dans la clôture d'un lieu qui pour changer de nom n'en reste pas moins garant de la *seule* vérité ?

Ainsi rien qui ne soit ici véritablement mis en question, sans qu'aussitôt la question s'occulte dans la clôture d'une réponse. Economie pour le moins fermée, qui dans l'enclos de ses frontières ne peut désormais survivre que d'une rigueur qui pour s'attacher au carcan d'un appareil *logique*, n'en est pas moins *déjà* déplacée, quand elle vient s'appliquer à une pratique dont au moins l'apparence est plus répressive que critique. Et l'on sait combien ce genre de rigueur ne se renforce qu'à la mesure de sa fragilité. Ici le discours logique déplace le *jeu* de l'écriture, au point que l'exigence d'une *autre loi* (celle qui s'impose dans l'économie interne de l'appareil) en vient annuler les enjeux. La théorie (ou le théorème) contrôle assez bien la pratique pour la réduire au seul exercice d'un pouvoir — qui dans la collusion des discours et dans la confusion de leurs lois propres, ne s'exerce, *en fait*, que sur l'Appareil lui-même.

Il semble bien qu'un cercle se referme là où le discours de la *littérature*, ou encore la pratique de l'écriture, se donne à la fois pour producteur et objet du discours de la science, ou encore de la théorie (logique). Pour pallier cette difficulté, à la crête de partage, il fallait nécessairement recourir à quelque opérateur illusoire :

— que ce soit par exemple (simple hypothèse) une idéologie portant masque de science. Mais alors pernicieusement vient à l'esprit la remarque de L. Althusser : « C'est en effet le propre de toute conception *idéologique*, surtout si elle se soumet une conception scientifique en la détournant de son sens, d'être gouvernée par des « intérêts » extérieurs à la seule nécessité de la connaissance. »

— ou que ce soit encore ce jeu subtil qui ferait de chacun des discours (science et littérature) le système défensif de l'autre : jeu qui viendrait alors mettre en scène un troisième discours, celui de la stratégie.

Dans un tel champ de contrainte, on conçoit qu'il ne soit pas facile d'entreprendre une lecture sérieuse du texte général élaboré par le groupe *Tel Quel* ces dernières années. Du moins est-il assez clair qu'une telle lecture (qui reste à faire) devra commencer par constituer son propre code. A défaut de quoi, il faut encore se contenter du seul code aujourd'hui existant, celui que donne la machine elle-même. Ce qui veut dire que jusqu'à présent, l'Appareil textuel n'a fait que produire un texte dont il se réserve la lecture. Une telle « intégration critique » n'est peut-être pas si nouvelle qu'on veut bien le dire.

pour denis roche

christian prigent

L'œuvre de Denis Roche, articulée désormais sur trois recueils, fait dès à présent question. Question d'autant plus pressante que l'écriture proprement poétique se double, avec « Eros énergumène », d'une réflexion théorique développée sous forme de préface. Autour d'elle se crée tout un champ de prises de position polémiques souvent nettes (trop nettes) et hâtives qui n'ont peut-être pour effet que de masquer sous l'hyperbole ou la défiguration malveillante une tentative qu'aucun poète ne

Les citations de D. Roche sont extraites des textes suivants :

- « Leçon sur la vacance poétique » (Préface à « Eros énergumène »)
- « Eros énergumène » (Seuil).
- « Entretien avec D. Roche » (In Promesse n° 22).
- « La poésie est inadmissible » (In *Tel Quel* - Théorie d'ensemble).

peut désormais prendre à la légère : « Eros énergumène » nécessite sans doute une réévaluation de tout ce qui peut s'écrire en poésie aujourd'hui, nécessite de jouer, au moins temporairement, le jeu Rochien d'une écriture « absolument moderne », quitte à en discerner la systématisation et à prendre ensuite quelques distances.

I. LE THEATRE DE L'ECRITURE :

Il faut avec ce livre pénétrer dans le théâtre : « L'écriture poétique, affirme Denis Roche, est un spectacle où l'on voudrait faire tout entrer. » Donc : tous les accessoires. Masques, miroirs. L'arsenal de Protée. L'illusionnisme dans ses meubles. Portraits, paroles, écholalies. Phonèmes dans l'engrenage. Les livres et ce qu'ils disent (ce qu'ils ne disent pas). Cordes et poulies. Et le pal à tortures où O est nue. Un regard erre dans ce théâtre. Désir avec, et le martel des mots appris. Ecoeürante, la marée de la parole des autres. L'érotisme (sadisme et masochisme souvent, désir toujours et violence — p. 36-37 —) démolit la continuité du regard dans ce décor (ce texte) en trompe-l'œil : le monde, les livres, la « poésie », parler. En même temps, pantin par terre, et dérisoire, la « cohérence » du texte qui lit ce texte pour se faire lire. Une écriture « égarée »... qui sait où elle va. Une démonstration absurde, féroce et narquoise. La pratique amusée d'un cérémonial rien moins que poétique, au vieux sens du terme, puisque, on nous l'affirme, « la poésie est inadmissible ». Projet de Roche dans ce « théâtre des agissements d'Eros » (p. 40) : détruire, démystifier, démythifier, effacer.

II. CONVENTION / CODE :

C'est bien « d'en découdre avec tout » qu'il est question ici ; et l'on prend soin de nous en avertir dès la couverture du livre : « volonté d'élimination (qui) porte sur ces formes du discours narratif que l'on nomme encore, sans doute par des impotences de lecture, « poésie ». Introduction à un système plus vaste d' « autodestruction », « Eros » sera la mise à bas, la défiguration de ce type « d'exposition écrit » qu'est le récit abusivement nommé « poésie » et dont on montre qu'il n'est qu'une convention (« de genre ») à l'intérieur d'une autre

convention (« de communication »); récit hypothéqué par ailleurs par toutes sortes de « portées humanistes et moralisantes ». C'est cette triple convention, pourrait-on dire, qui parle à la place du poète, faisant de la poésie une « provocation calculée » qui participe finalement de la coercition et de l'aliénation ambiantes.

Qu'en est-il au juste de cette « convention » ? Roche se montre, en fait, assez discret à ce propos pourtant essentiel. La condamnation formulée à l'égard de la poésie semble escamoter comme par hypothèse certaines différences historiques remarquables, dans la conception de la fiction poétique, pour ne chercher que la trame sous-jacente et organiquement identique des textes dits « de poésie » (en particulier les textes « modernes ») et viser une pratique conventionnelle appuyée sur un double jeu : Voltaire disant : « La poésie, c'est l'éloquence harmonieuse » ou encore : « Une idée poétique c'est, comme le sait votre Altesse Royale, une image brillante substituée à l'image naturelle de la chose dont on veut parler », c'est la définition de la poésie telle que la donne Littré ; mais c'est peut-être aussi, encore, *ibi et nunc*, la poésie toujours située dans le domaine de la « représentation » « originale » et « harmonieuse » (« exotique », parfois même !) d'un « sens » préalablement défini, expression démiurgique d'un sujet radieux et autonome (1). Langage donc conventionnellement situé, par une sorte de pacte tacite définissant un certain type d'exposé littéraire, dans le manège idéaliste de l'expression ostranénique, dont parle Chklovski, métaphorique et — pourquoi pas — sur-humaine ou sur-réelle (2). C'est le premier aspect de Roche. Le « genre » une fois défini, le pacte conventionnel se double d'une évidence qui installe le texte sur la scène de l'échange communicatif. Ainsi réductible à une représentation, il se trouve piégé par cette réductibilité même qui le ramène sans cesse, dans la lecture traditionnelle, au cercle étriqué du jeu linguis-

(1) « Ces contorsions relatives : le flux-reflux des mondanités, le soliloque-de-l'homme-réfléchi, la méthaphysique-du-chant-de-dignité-conquise », écrit Roche... Mais ces catégories polémiques et étroites ne suffisent guère à donner la mesure et la définition de la production poétique moderne...

(2) Voir à ce propos l'analyse du rôle du préfixe SUR, faite par Bataille (In *Tel Quel* n° 34).

tique et idéologique bourgeois. Il n'est que de constater, pour s'en rendre compte, le rôle conservateur de la lecture universitaire des textes poétiques, ou le refus de lire de ceux qui, par incapacité de retrouver un centre signifié, s'estiment rejetés hors des clauses du pacte.

L'analyse semble pertinente, intervenant contre l'idéalisme métaphorique et tout pseudo-réalisme. Elle semble faire bon marché, pourtant, rejetant pratiquement toute la poésie « moderne » dans l'enfer de l'esthétisme, de la leçon formulée depuis long, par exemple par Roussel, hyper-codant des procédés et produisant un texte qui « fait » un sens plutôt qu'il ne « l'exprime » ; par Tzara, même, distinguant avec beaucoup de conscience une poésie-activité-de-l'esprit et une poésie-moyen-d'expression. Elle semble surtout unifier abusivement des pratiques forts diverses, ignorer quelque peu la richesse encore productive des codes par eux-mêmes — manifeste dans le travail rhétorique et le fonctionnement des textes de Ponge ou dans les poèmes de Roubaud — et ne pas bien prendre la mesure du texte d' « Eros énerguemène » soi-même, où, en bonne dialectique, le décodage — richement motivé — du code est encore un code conventionnel et où le livre ne se produit qu'en codant systématiquement la résistance au code (de genre et de communication) réglant une sorte de code de la production non-référentielle, non-représentative d'un sens linéaire et unique, et gros, à son tour, d'une immense « poésie » future (3).

III. « PARLER CONTRE LES PAROLES »

Mais il s'agit ici d'une démarche exemplaire et systématique, visant à ruiner une certaine forme passéiste de poèmes autant qu'une idéologie dite « symbolarde », régnant aujourd'hui encore en poésie (comme si, précisément, Lautréamont, Mallarmé, Ponge n'avaient pas écrit), « et qu'il semble urgent de détériorer dans l'image très précise que le public français en a ». C'est dans cette optique qu'il faudra, selon le mot de Ponge, « par-

(3) Autre lacune : pourquoi, après avoir violemment moqué les aberrations de la critique traditionnelle enlisée dans des critères toujours extérieurs au poétique, revenir, pour définir une nouvelle approche des textes, à des formules aussi vagues et sentimentales que « unité d'énergie dans le poétique », « faits à dominantes pulsionnelles » ?...

ler contre les paroles », tordre le cou à l'éloquence affective, morale ou idéologique qui accable le poème, résister, en le défigurant, au langage qui, fort de sa cohérence historique et des codes qui favorisent son irruption, nous entraîne irrésistiblement dans les voies de garage de la « littérature intégrée ».

Pour celui qui prend ainsi « les mots avec ses doigts » (p. 149) (Ponge dirait : « avec des pincettes » !) il y a, conclut non sans ironie Denis Roche, « matière à convulsions » : « Cet orage devient charrette de mots ». Cette convulsion sera celle d'Eros (ou non), dont la force d'« égarement passionnel » a justement la puissance de défiguration requise.

L'ensemble de l'ouvrage se présente donc comme l'impitoyable démonstration du vide des conventions (des « tics »), tentative éperdue de résistance au factice, marche de Sisyphe sur la pente d'un texte dont de grands pans s'effondrent, dont d'autres se vident de leur réalité au fur et à mesure de la lecture, quête, dans la vie foisonnante des mots, de la réalité sentie « comme un manque ». « Idée effrayante », dit Roche... Certes, mais combien rassurante, en définitive, cette vérité sans partage d'un poète qui, peut-être le premier en poésie depuis Lautréamont et Roussel, refuse totalement d'être dupe de ce qu'il met en œuvre.

IV. UNE POÉTIQUE DE LA RESISTANCE :

On nous invite ainsi (p. 16) à « prendre certains poèmes comme plat de résistance ». Il me semble qu'il faut jouer le jeu, « absolument et dans tous les sens », jouer la littéralité de l'expression : des poèmes, des lieux où l'on résiste.

Résistance partout au développement de la « phrase », de l'« image », du processus d'association dirigé par les structures de la langue et les règles de la poétique. Une analyse formelle des textes de Roche ferait ici certainement apparaître que sa langue, au contraire de la langue « normale », est sans cesse constituée d'enchaînements dont la probabilité va décroissant. Résistance à l'installation sournoise des rythmes et des mètres de la poétique traditionnelle qui tentent toujours de plier le discours à leurs formes préexistantes. Résistance aussi aux rencontres sémantiques « normales », c'est-à-dire nor-

malisantes, dans les normes utiles à l'échange. Poèmes de résistance, poèmes défigurants/défigurés. Ainsi :

- p. 128 : Le titre. Titre du texte ou titre du temps d'écriture du texte ?
- p. 119 : La rime, dans une curieuse disposition en sonnet. Vide formel et mirlitonade. On n'indique même pas le dernier tercet qui, c'est trop clair, va de soi (dans ce code)
- p. 150 : L'image de type surréaliste ; le décalage typographique et le point d'exclamation, outre qu'ils semblent moquer la célèbre définition de Breton, introduisent la dérision que double l'ironie sur le sens :
« L'ortie ————— du lyrisme »
- p. 36 : L'image, encore, cette chair louche de la poésie. Luxuriante, elle s'introduit cette fois dans un texte qui, bientôt grotesque et « mauvais goût », l'écrase.
- p. 150 : La rythmique mise en fable ; « belle » forme où le poète,
« baisant l'étrangère aux seins
les suit dans la lunette de (son) fusil » !!
- p. 149 : l'iambe mourant du décalage entre le compte « poétique » des pieds et la réalité sémantique et phonique du vers.
- p. 153 : Un viol ignoble de la poésie et le « voyeurisme » du poète.
- passim : l'effacement des phonèmes expectés par la lecture respectueuse ; effondrement du texte et réapparition soudaine de ces phonèmes dans un autre terme (imprévu) :
« Il faut que j'appuie le talc sur ses
en effet le coup sur moi l'atteste enfin »
- passim : l'importance typographique donnée aux initiales (et à certains endroits aux finales) qui crée chez le lecteur le désir de l'acrostiche qu'il cherche — et qui n'est pas —.

Tous ces exemples ne sont évidemment que les détails formels les plus grossiers de cette toile de Pénélope qu'est le texte de Roche où réalité, fiction, mémoire, imagination, passé, présent, citations, apartés, multiplicité concurrente des sens « possibles », se mêlent sans cesse pour

constituer un livre qui se défait à mesure qu'il se fait (et parce qu'il se fait).

V. UNE ATTITUDE « POLITIQUE » ?

Voici donc entrevues quelques mailles de cette toile de Roche qui résiste à la lecture en cédant sans cesse pour aussitôt se reformer et puis encore se déchirer. Poèmes qui résistent. Mais surtout poète qui résiste au poème en décodant sans cesse le code que celui-ci porte avec lui. Poète agressif, poète qui, dans tous les sens de la formule, « ne laisse rien au hasard », surtout pas à ce hasard littéraire qui a nom écriture automatique et que d'aucuns critiques fatigués crurent bon de voir dans les poèmes de Roche. Bien au contraire, c'est dans cette pratique résolument volontaire que le poème « subjectif », pour paraphraser ici une célèbre formule de Marx, devient « objectif », s'affirmant tel par rapport à la résistance que lui offre le poète. L'affirmation simultanée du poétique comme « psychomécanique de tout ce qui signifie en même temps », et de l'inexistence/inadmissibilité de la poésie moderne telle qu'elle est vue par Roche, s'inscrit dans la tension née de cette résistance, se mesure à la force de ses vibrations verbales. Un énoncé est produit, kaléidoscopique, en mutation perpétuelle, mais capable, de par son importance méthodologique, de produire à son tour des énoncés infinis et transformateurs de la pensée poétique dans son ensemble. Le démontage de la formulation poétique débouche ainsi sur une mise en action du langage « résistant », le rend exemplairement agissant et, — ceci est sans doute le point le plus important — irrécupérable par la lecture traditionnelle, celle-là même, à l'affût du sens et de l'esthétisme, bourgeoise et marchande, qui a pu récupérer et désamorcer quasiment sans douleur, Rimbaud, Breton, Péret.

La clef (s'il en est une qui vaille la peine d'être si sommairement définie) et l'intérêt proprement « politique » de la méthode de Roche, semblent bien en définitive tenir dans cette attitude de résistance et d'objectivation du langage poétique. Tout se passe en effet comme si, dans ce jeu effervescent de la dérision et cette multiplication à l'infini des sens possibles, l'on tenait, en dernière analyse, de résister à l'avènement de ce sens restrictif dont se saisit toute lecture naïve. On refuse de

donner prise à une lecture autre que « de fonctionnement », qui permettrait à la société une « explication » du (des) sens et la récupération du « texte » comme valeur d'échange, au simple titre de bel objet culturel, dans un système de communication/consommation d'une parole circonscrite et désamorcée.

VI. EROS ENERGUMENE :

Et l'on voit bien ici, plus clairement encore, l'importance pour ainsi dire « méthodologique » du recours à l'érotisme qualificatif du livre tant dans son titre que dans la trame profonde de ses textes. Roche transfère en effet ici à la pratique scripturale l'activité érotique en tant qu'elle est manifestation transgressive de l'ordre sexuel. L'érotisme se nourrit de son désir et meurt avec la satisfaction du désir. On peut même dire qu'il n'y a érotisme que pour autant que le jeu sexuel retarde la possibilité d'une jouissance expectée, connue, possédée. L'érotisme meurt de n'être pas transgressif, meurt d'entrer dans la convention sexuelle, meurt de vivre l'étreinte jusqu'à la procréation sociale. Sous-tendu, soutenu, poursuivi et disloqué par l'énerverement érotique (défiguré par l'énergumène) le texte de Roche, en transgressant la convention représentative et communicative, diffère sans cesse la jouissance, la lecture, le sens, refuse de produire le beau texte attendu.

Plus encore : il y a dans l'érotisme, comme le montre Bataille, un projet essentiel d'abolir la discontinuité (entre les êtres, entre l'homme et son désir) ; la discontinuité des textes, aussi bien. La « petite mort », point limite où l'activité érotique se décuple et s'abolit à son apogée, transgresse et annule le rapport « normal » vie/mort. L'écriture de Roche, infinie, sans limite décelable, transgresse ainsi le rapport texte/non-texte et son foisonnement fait inévitablement penser à l'immensité du roman sadien. Le texte d'« Eros énergumène » se poursuit dans le silence que sa limite instaurerait, se produit, vit, dans la mort que chaque final de poème devrait définir, ne s'arrête pas avec la dernière page du livre qui programme d'ailleurs une écriture comme « quotidienne » (« poème du 29 Avril 62 »). Il y a bien là cette « pratique permanente et discontinue » dont parle Ph. Sollers, cette continuité à relancer sous la discontinuité du sens,

« qui peut éviter la fixation herméneutique ou religieuse toujours en quête d'un point dérobé à travers les signes et les lignes, de même que le thématisme, écume impressionniste et miroitement de la causerie littéraire voire poétique, assimilable finalement à une sorte d'ouvroir verbal » (4). L'érotisme, dans ce livre, n'est nullement un thème privilégié de l'écriture ou la fixation d'une obsession subjective, mais bien l'ordinateur qui règle le fonctionnement affolant et minutieusement chaotique des textes.

VII CONCLUSION OU INTRODUCTION ? :

Même compte tenu des réserves que peut soulever l'attitude réductrice de Roche face à tout un secteur de l'activité poétique moderne, il n'est sans doute guère besoin d'insister sur l'importance théorique de son livre. L'extrême surveillance critique de la poésie par elle-même, désormais nécessitée par une écriture moderne, se devait d'aboutir à une expérience radicalement destructrice, portant sur le sens même du « climat » poétique, sur son rôle social, sur sa manière consciente ou non de véhiculer une idéologie latente, sur sa réduction finale au « geste » figuratif d'un « tracé disparu ». La grande liberté prise par Roche vis-à-vis du langage (déjà dans « Les idées centésimales de Miss Elanize ») le prédisposait à assurer cette tâche. Et sa démarche, dans cette optique, semble plus convaincante qu'aucune autre.

Il apparaît simplement, quant à songer à une poésie future (et c'est Denis Roche lui-même qui établit cette distinction) que deux volontés président à cette écriture moderne : celle du « formaliste » et celle du « poseur de mines ». Celui-ci serait Roche ; celui-là plutôt un poète comme Jacques Roubaud, dont il reste à dire, après beaucoup de bavardages, comment « Epsilon » participe de ces problèmes de transformation des structures, qui sont à l'ordre du jour.

En d'autres termes : le décodage auquel se livre Denis Roche (et dont nous avons dit qu'il constituait encore un code) entraînera-t-il l'illisibilité progressive de la

(4) Ph. Sollers : « Survols/Rapports (blocs)/Conflits, In Tel Quel n° 36.

poésie (5) — c'est cette inquiétude qui naît aussi à la lecture d' « Eros » — ; ou bien assisterons-nous à l'avènement d'un hypercodage dont Roubaud nous laisse entrevoir les prémisses tant dans la texture profonde de « E » que dans cet insidieux et exemplaire démontage qu'est son travail sur le Shinkokinshû ?...

sur la "sémiologie
des paragrammes" de j. kristeva

jacques roubaud
pierre lusson

0. Introduction.

0.1 L'article de Julia Kristeva, « pour une sémiologie des paragrammes », parue dans le n° 29 de *Tel Quel* (Printemps 1967, p. 53-75) et repris depuis, sans modifications, dans « *Théorie d'ensemble* » (Seuil 1968), occupe une place centrale dans la construction théorique du groupe et, comme tel, mérite semble-t-il, une étude particulière.

0.2 Cette étude se fera en quatre temps :

- (1) examen du formalisme mathématique et logico-mathématique employé ;
- (2) rôle de ce formalisme ;
- (3) élucidation de la notion de *paragramme* et des concepts relatifs au *paragrammatisme* ;
- (4) examens des applications, illustration et développements ultérieurs de la théorie.

0.3 Comme nos conclusions sont, sur chacun de ces points, plutôt négatives, nous envisageons de les soumettre séparément et successivement aux lecteurs d'Action Poétique, afin de permettre, entre deux

(5) Ce qui semble bien être le moindre des soucis de Roche l

tranches, les réévaluations que ne manqueront pas de susciter, par leur interventions pertinentes, partisans et adversaires de la sémiologie des paragrammes.

0.4 Présentation : nous procéderons, dans chaque cas, de la manière suivante : brève introduction, passages significatifs du texte étudié, commentaire de ces passages, conclusion provisoire.

1. REMARQUES SUR L'EMPLOI DU FORMALISME MATHÉMATIQUE

1.1 La référence constante et massive aux mathématiques, au vocabulaire, aux notions, au formalisme de la logique, de la théorie des ensembles (et, dans une moindre mesure, de l'algèbre) rend la lecture du texte difficile pour le non-initié, tout en contribuant fortement au prestige de la théorie (ceci n'est pas une critique ; une constatation, tout au plus).

1.2 Premier passage de référence.

Notre premier texte, particulièrement important, est ce que K (Kristeva) désigne (p. 61) comme « le fameux métathéorème de l'existence ». Nous reproduisons en entier ce passage, mais ne commentons, dans cette partie, que l'aspect formel, mathématique.

Texte A

« Si la fonction générale du texte comme infinité ε est $\varphi(x_1, \dots, x_n)$, l'ensemble se présente sous la forme de plusieurs sous-ensembles qui ont la même puissance (sont équivalents à $\varphi(x_1 \dots x_n)$:

$$\begin{aligned} \langle a_1 a_2 \rangle \varepsilon A & \equiv \cdot \quad \langle b_1 b_2 \rangle \varepsilon B \\ \langle b_1 b_2 \rangle \varepsilon B & \equiv \cdot \quad \langle c_1 c_2 \rangle \varepsilon C \\ \langle a b c \rangle \varepsilon E & \equiv \cdot \quad \langle c_1 c_2 \rangle \varepsilon C^1 \end{aligned}$$

1. $\langle x_1 x_2 \rangle$ signifie « ensemble ordonné » $\varepsilon =$ « élément de » ; $\cdot \equiv \cdot$ signifie « équipotent ».

il est possible de trouver, pour l'infini $\varphi(x_1 \dots x_n)$ une classe E tel que quels que soient les ensembles $x_1 \dots x_n$, $\langle x_1 \dots x_n \rangle \in E \equiv \varphi(x_1 \dots x_n)$. Cette classe qui n'est pas la seule possible, mais qui dans sa nature fondamentale est identique aux autres classes possibles, est la phrase (le passage) écrite par Lautréamont.

Nous formulons ainsi le fameux métathéorème de l'existence dont la valeur pour le langage poétique est spécifique donc différente de celle qu'elle a pour les mathématiques ».

1.3 Commentaire du texte A.

(i) « Si la fonction générale du texte ... est $\varphi(x_1 \dots x_n) \dots$ » φ apparaît comme fonction de n variables, $x_1 \dots x_n$. Ces variables sont des ensembles, d'ailleurs quelconques (« quels que soient les ensembles $x_1 \dots x_n$ »). Une quelconque autre indication sur la nature de ces ensembles ne nous est nulle part donnée ni mathématiquement ni même métaphoriquement. En outre (plus bas dans la page 61), le recours à l'entier n semble légèrement superflu, d'après la formule « $\langle x_1 \ x_2 \rangle \in E \equiv \varphi(x_1 \dots x_n)$ » qui semble indiquer que φ ne dépend que des deux variables x_1 et x_2 . Comme fonction (au sens mathématique du terme), la « fonction générale du texte » φ a donc un domaine de définition non précisé, un ensemble de valeurs dont on ignore tout, ce qui est certainement gênant pour quiconque veut (comme il est exigé p. 61) la « réaliser ».

(ii) « ... la fonction générale du texte comme infinité $\in \dots$ » les difficultés, ici, s'amoncellent : qu'est-ce qui est infinité ? Le texte ? La fonction φ ? Que signifie l'emploi du symbole \in ? ce symbole \in est-il ici le même que celui qui apparaît à plusieurs reprises plus loin dans le même passage et qui est alors interprété (en note) comme étant le signe d'appartenance de la théorie des ensembles dans son acception usuelle ? (« $\in =$ "élément de" ») si oui la phrase examinée est absurde. Sinon, une légère confusion est introduite par l'emploi

(répété d'ailleurs au début de la page suivante) à si peu de lignes d'intervalle, dans ce qui est censé être l'énoncé d'un théorème important, du même symbole pour désigner des objets tout à fait différents.

(3) « L'ensemble se présente... » quel ensemble ? quels sont ses éléments ?

(4) « ... sous la forme de plusieurs sous-ensembles... » qu'est-ce qu'un ensemble « sous la forme de plusieurs sous-ensembles » ? une réunion ? une partition ? une intersection ?

(5) « Plusieurs sous-ensembles qui ont la même puissance (sont équivalents à $\varphi(x_1 \dots x_n)$ ».

Le terme « puissance » est présenté comme synonyme d'« équivalent à » or dans les formules du texte qui suivent, le symbole \equiv est interprété comme signifiant « équipotent » ce qui, d'habitude, en théorie des ensembles, veut dire aussi « a même puissance que » si on accepte cette interprétation (usuelle, nous le répétons), alors une formule comme

« $\langle a_1, a_2 \rangle \varepsilon A \equiv \langle b_1, b_2 \rangle \varepsilon B$.

n'a aucun sens. En revanche, si on considère \equiv comme devant représenter « équivalent à » (au sens logique), elle sera correctement formée. Malheureusement dans ce cas, c'est le membre de phrase (5) qui cesse de vouloir dire quoi que ce soit.

(6) « Il est possible de trouver... ».

C'est certainement une attention aimable à l'égard de la fonction φ de lui fournir une classe E aux propriétés indiquées. Il est cependant impossible de reconnaître, dans ce « théorème » (ou « métathéorème ») où sont les hypothèses et quelle est la conclusion.

1.4 Texte B (p. 62).

« Le théorème de l'existence dans le langage poétique renvoie à l'axiome du choix stipulant qu'il existe une correspondance univoque, représentée par une classe,

qui associe à chacun des ensembles non vides de la théorie (du système) un de ses éléments.

Autrement dit, on peut choisir simultanément un élément dans chacun des ensembles non vides dont on s'occupe. Ainsi énoncé le théorème est applicable dans notre univers E. »

Commentaire du texte B.

(i) L'énoncé de l'axiome du choix qui est donné ici est, selon toutes les apparences, correct bien que la formulation, si l'on s'en tient à ce qui est écrit, soit très insuffisante puisque la formule qui y figure (et que nous n'avons pas reproduite ici) est illisible, aucun des symboles employés n'étant défini. Si, comme il est probable, il s'agit d'un « collage » de texte mathématique pris ailleurs, peut-être aurait-il été utile de mettre des guillemets, et de donner une référence. Si l'énoncé est original, alors il est inutilisable, puisque employant des signes à sens non précisé.

(ii) « Ainsi énoncé, le théorème... ».

Autrement dit, l'axiome du choix est un théorème. Cela laisse rêveur.

(iii) « ... dans notre univers E ». Est-ce le même E que dans le texte A ?

1.5 Texte C (p. 64).

« La loi des ensembles vides gère l'enchaînement des phrases, des paragraphes et des thèmes dans les *chants*. Chaque phrase est attachée à la précédente comme un élément qui ne lui appartient pas... Il en résulte une chaîne d'ensembles vides qui se retourne sur elle-même, rappelant un anneau abélien ».

(i) « ... Des ensembles vides.. »

Ce pluriel est curieux dans l'état actuel de la théorie des ensembles, et jusqu'à preuve du contraire, il y a *un* ensemble vide.

(ii) « Une chaîne d'ensembles vides.. »

Il n'y a pas plusieurs ensembles vides ; une chaîne encore moins ; une chaîne qui se retourne, rappelant un anneau (pourquoi abélien ?), fait image, mais c'est tout. Un anneau, au sens mathématique du terme n'a absolument rien à faire là.

1.6 Conclusions provisoires.

Les trois passages cités et commentés ici (textes A, B, C) peuvent être considérés comme représentatifs de trois modes d'utilisation du formalisme mathématique, dans l'article de J. K.

(1) Dans le premier (texte A), le texte se veut formalisé rigoureusement, mais n'a pratiquement *aucun sens constituable*. Les notions et symboles mathématiques semble avoir été traités par quelques générations de copistes perversis.

(2) Dans le second (texte B), le texte est sans doute un collage d'un énoncé ou fragment d'énoncé transcrit sans trop de perturbations mais qui est inutilisable en l'absence de son contexte (pour un autre exemple très significatif cf. p. 64 lignes 21-23).

(3) Dans le troisième mode enfin (texte C), le vocabulaire de l'algèbre (ou de toute autre branche) est utilisé pour ses vertus picturales (image de l'ensemble vide comme maillon d'une chaîne, d'une chaîne comme anneau..) mais malheureusement sans aucun rapport discernable avec l'usage « formel » qui en est fait.

1.7 Transition.

Ces conclusions (provisoires) posées, comme base de discussion (à confirmer ou infirmer par les remarques éclairantes de lecteurs d'Action Poétique) il reste à se demander quel profit, en définitive, J. K. espère tirer du recours à la mathématisation (plus généralement à la formalisation) ; c'est cet aspect que nous examinerons dans la deuxième partie.

(à suivre).

« Aussi le monde matériel — soit le royaume du hasard — est-il donné au poète comme simple fondement — item, comme suite et conséquence — des causes morales ; item, personne ne lui dénierait le droit de recourir au hasard, pour peu qu'il augmente la complexité psychologique, bien loin de la résoudre ; item, lorsque le jaune d'œuf et toute la *materia medica* et peccans du hasard qui finit par avoir raison de tous les obstacles, étaient contenus déjà dans l'exposition, bien qu'on ait pu s'en apercevoir alors, etc. »

Jean-Paul

le réalisme

Il reste à nous confronter à cette notion de REALISME qui était au centre du débat, en tenant compte cette fois (par esprit de contradiction) de l'opposition forcenée — idéologique — que cette notion a rencontrée. Ce qui devrait logiquement nous conduire à la défendre (et peut-être nous aura-t-on reproché jadis de céder inconditionnellement à la pression idéologique ambiante) selon la loi qui voulait que la critique ou l'approbation de l'adversaire nous donne — à l'inverse — automatiquement raison ou tort. Mais nous savons aujourd'hui que l'ordre idéologique ne règle pas un problème, que les questions ne sont tranchées en définitive que par la Connaissance, ici donc que l'Ordre Réaliste ne peut être mesuré qu'à la Théorie...

Nous pourrions nous interroger d'abord sur les raisons de l'adoption du Mode Réaliste privilégié par

la Critique Marxiste. Ces raisons s'inscrivent (se lisent) à la fois dans la *reconnaissance* et dans la *tentative de dépassement* de l'Esthétique de Hegel. Reconnaissance, c'est-à-dire fidélité ou plutôt *représentation* de l'enchaînement des catégories hégéliennes :

Art Symbolique (ou oriental) recherche de l'idéal

Art Classique (adéquation de la forme et du concept) atteinte de l'idéal

Art Romantique (ou chrétien) dépassement de l'idéal

auxquelles on tenterait d'ajouter un

Art Réaliste (ou socialiste) expulsion de l'idéal

Confirmation donc, de la filiation de Hegel au marxisme, puis dépassement en ce sens que la Critique Marxiste opère au niveau de l'Esthétique le *renversement* par rapport à Hegel en opposant au

| | | |
|---|----|--|
| Surréalisme | le | Réalisme |
| (comme prolongation de l'Esthétique Romantique) | | (comme rupture avec l'Esthétique Romantique) |

C'est-à-dire que l'Art Réaliste procède à l'expulsion du pathos et à la prise en charge de la prose du monde en s'installant dans le domaine du « particulier » présenté par Hegel comme devant être écarté « du terrain idéal de l'Art » :

« L'homme a des besoins et des désirs dont la nature ne peut lui offrir une satisfaction immédiate. Il est alors obligé de chercher à les satisfaire par sa propre activité, de s'emparer des choses naturelles, de les dresser à son usage, de les façonner, d'écartier les obstacles par son ingéniosité accrue, *bref de transformer ce qui lui est extérieur en moyen lui permettant d'atteindre ses buts...* » (9)

(9) Hegel : « Esthétique, Le Beau Artistique ou l'Idéal ».

Non pas dans la situation où la contradiction entre l'objectivité extérieure et la subjectivité interne se trouve résolue :

« la situation idéale, sous ce rapport, serait celle de la rencontre d'une nature amicale et d'une ingéniosité spirituelle, *celle où, au lieu de luttés et de dépendance, il y aurait harmonie pré-existante...* » (10)

(et l'on reconnaît facilement dans ces phrases les arcanes de la pensée surréaliste d'André Breton). Mais au contraire dans un état de rupture entre le monde objectif et le monde subjectif, nous voulons dire que cette *prise en charge de la prose* se situe comme passage de l'Art dans le monde du ROMAN :

« C'est ici que le caractère essentiel du roman, c'est-à-dire sa discontinuité et son hétérogénéité, atteignent à leur paroxysme ; entre le domaine de l'âme et celui de l'action, entre la psychologie et le comportement, il n'est plus de point commun. » (11)

Sans interroger nous-même le sens général de la filiation de l'Hégélianisme au Marxisme, il apparaît dès maintenant que cette reconnaissance du principe de réalité, placé à son tour dans l'enchaînement des catégories hégéliennes — dans ce domaine de l'Esthétique — ne suffit pas à consommer la rupture avec l'idéalisme hégélien. Pourtant il a sans doute existé dans la pensée critique inspirée du marxisme *une certaine croyance*. *La croyance* qu'une certaine forme de bon sens (l'épaisseur du bon sens) suffirait à conjurer cet idéalisme. Mais de même qu'on a pu dire de Lukacs qu'il risquait « de faire revenir le marxisme vers l'idéalisme absolu de Hegel dont il s'est précisément dégagé... » il est probable qu'une certaine

(10) id. (c'est nous qui soulignons).

(11) Lukacs : « La Théorie du Roman », éd. Gonthier.

forme de réalisme est tout simplement retournée (en essayant de lui donner un contenu nouveau) à l'univers mentaliste, émotionnel, ontologique de l'Art Représentatif (je veux dire celui qui couvre l'espace du Romantisme au Réalisme) en fait — parce que tout art imitatif conduit à une régression — s'est trouvée (dans le roman par exemple) en retrait par rapport à l'œuvre romanesque réaliste (Flaubert, Balzac, Zola). Pour le vérifier il n'est que de remarquer combien cette notion *de pathos* subsiste dans toute la tradition post-réaliste, dans l'œuvre des romanciers qui se réclament justement de ce « réalisme social », comme elle éclaire (pour prendre une œuvre prestigieuse) d'une singulière lumière l'idéalisme et la misogynie de Gorki (le poids de la morale chrétienne). Combien elle surgit — cette notion de pathos — dans l'œuvre de ces romanciers, non par accident (ou comme dérision) mais comme la clef de voûte — l'arc suprême — souvent, de l'édifice romanesque.

Certes il n'est pas question ici de pratiquer une critique globale de cette théorie du réel. Et même si nous le voulions, nous n'aurions pas la possibilité (la capacité) de le faire. Simplement il nous appartient de montrer (de mettre à jour) quelques-uns des éléments de la problématique du réalisme sans nous prononcer vraiment sur les options qui peuvent en découler... Ce qui nous apparaît d'abord si nous examinons cette notion du Réalisme, c'est son ambiguïté soulignée par Jakobson dans une argumentation que nous nous permettons de résumer ainsi : (12)

A/ tendance : œuvre que l'auteur propose comme vraisemblable

B/ jugée vraisemblable par l'auditeur (le contemplateur)

C/ Ecole Artistique du XIX^e siècle

A1/ tendance à déformer les canons artistiques

(12) « Du Réalisme Artistique », Tel Quel n° 24.

en cours interprétée comme un rapprochement vers la réalité

A2/ tendance à conserver les canons artistiques en cours interprétée comme une fidélité à la réalité

B1/ tendance à apprécier les déformations comme un rapprochement vers la réalité

B2/ tendance à percevoir les déformations des habitudes artistiques comme altération de la réalité

à quoi il faut ajouter les multiples transformations (sous-catégories) de C (prolongation ou déformation de l'esthétique réaliste du XIX^e siècle)

C1/ néo-réalisme, nouveau réalisme, réalisme fantastique, réalisme central, etc...

de la difficulté par là même, à passer de la reconnaissance de l'accent réaliste — l'émergence du réel dans l'œuvre — à la définition d'une Esthétique Réaliste...

Pourtant, malgré l'avis de Jakobson, nous prendrons le risque d'avancer une thèse d'unification de la notion de réalisme. En définissant par exemple le Réalisme comme une croyance dans le réel, croyance que la référence au réel tranche en définitive de la portée d'une œuvre (d'une production). Ce qui signifie que l'Art aurait *une fonction réalisante*, non point comme *redoublement du réel*, car dans ce cas le mot *redoublement* vient s'interposer entre l'Art et la réalité comme une médiation possible, mais comme une tendance profonde à s'anéantir dans le réel, à effacer donc jusqu'à cet espace du redoublement, cette étendue de la différence, pour se fondre dans une unité réalisante (et rassurante) comme la vérité même décalquée (comme une empreinte) d'une autre vérité investie dans le réel.

Ce à quoi il faut bien opposer l'hypothèse d'une conception de l'Art (en incluant l'idée que cette déno-

mination puisse être mise en cause) comme activité *dé-réalisante*, son but étant d'échapper au réel — à l'emprise de l'habitude — pour pouvoir enfin SE VOIR, « qu'est-ce donc sinon un univers de symboles intégrés en une structure spécifique... » (13) qu'est-ce donc sinon l'interrogation du réel — et non sa fixation — une « partie d'échecs au processus inéluctable qui fait de chacun de nos gestes un acte écrit, la fiction même (et la réalité) de notre existence... » (14) qu'est-ce donc sinon l'univers de la FICTION, et même, lorsqu'il s'agit du Réalisme dans sa phase classique — comme mouvement esthétique du XIX^e siècle (15) — sinon une médiation particulière — une méditation — le pan de porte, la poignée et les murs entre gris et ocre des « cribleuses de blés », la baraque et les rats « du chemin de fer de Kalda », le masque de la Reine dans « le cercle de craie... » J'aimerais donner les raisons de cette *répétition*. Elle n'est pas en trop. Je voudrais montrer comment l'homme de la parole, l'homme du réel, l'homme démuné de son passé et de ses croyances, *l'homme en proie à la réalité*, comment il conserve une dernière croyance, celle que le discours de la réalité n'est pas un discours (ceci n'est pas mon discours) mais le discours même — le Verbe en somme. Pourtant à cet instant, ne pas saisir le déroulement autonome de l'Art (sans doute si mal nommé) mais nommé à cet instant dans l'espace qui va de sa naissance à sa mort — peut-être toute proche ? mais qu'importe — le penser encore, ce déroulement, comme univers de la représentation, c'est accepter

(13) E. Benveniste.

(14) Philippe Sollers : « Le roman et l'expérience des limites », *Tel Quel* n° 25.

(15) « Il reste que le réalisme, au sens de la revue *Réalisme* en 1857, se situait au niveau formel : Flaubert. Aussi surprenant que soit cette constatation, le « réalisme » en littérature est historiquement daté, au même titre que... le surréalisme », Jean-Pierre Faye — *Europe* n° 474.

cette ultime croyance, c'est lire Lénine au mot à mot : « Seuls des misérables ou des benêts peuvent croire... » et non à la lettre, comme un discours devenu enfin possible : « une fois rompu la complicité religieuse établie entre le Logos et l'Être ; entre ce Grand Livre qu'était, en son être même, le Monde, et le discours de la connaissance du monde... » (16) C'est participer une dernière fois à la dernière illusion, qu'autour de lui, l'homme du réel — justement — l'univers puisse être ordonné et l'Art Représentation de cette Ordonnance.

(A suivre).

l'inscription de freud dans l'histoire

élisabeth roudinesco

« Peut-être ne peut-on pas saisir leur nature (des souvenirs d'enfance) mieux qu'en pensant à la façon dont, chez les peuples primitifs, est née l'historiographie. Tant que le peuple était petit et faible, il ne pensait pas à écrire son histoire, mais à travailler le sol, à défendre son existence contre les voisins, à leur prendre du pays et à s'enrichir. C'était un temps héroïque et sans histoire.

Ensuite vint un autre temps où le peuple acquit la conscience de soi, se sentit riche et puissant, et alors naquit en lui le besoin de connaître ses origines et son développement. Alors l'histoire qui avait commencé de suivre et de noter les événements du présent jeta un regard aussi en arrière, rassembla traditions et légendes, interpréta les vestiges laissés par le lointain passé dans les mœurs et les coutumes et édifia ainsi une histoire du passé préhistorique.

Il était inévitable que cette préhistoire fût plutôt l'expression des opinions et des aspirations du présent que l'image fidèle du passé. Car la mémoire du peuple avait laissé tomber bien des choses dans l'oubli, et en

(16) Louis Althusser : Lire le Capital (éd. Maspéro).

avait déformé d'autres ; plus d'une trace du passé s'interprétait faussement dans l'esprit du présent ; de plus l'histoire ne s'écrivait pas sous l'influence de la curiosité objective, mais afin d'agir sur les contemporains, de les piquer d'émulation, de les exalter, de leur présenter un miroir... ».

(SIGMUND FREUD, un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. Trad. : Marie Bonaparte)

« Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de productions nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car à y regarder de plus près il se trouvera toujours que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir... ».

(KARL MARX, préface à la Critique de l'économie politique. Traduction : Maurice Husson)

Ce qui suit traite essentiellement du problème du « Retour au texte » de Freud, des conditions dans lesquelles il peut s'effectuer, et des rapports de la psychanalyse avec le matérialisme historique.

A l'origine était jointe à cette étude une analyse du « freudo-marxisme », tel qu'il se présente dans les œuvres de Wilhelm Reich et de Herbert Marcuse, complétant la définition de la « Révision du texte » (de Freud et de Marx).

Ce texte constitue un essai, incomplet dans la mesure où il faudrait voir de très près ce que représente d'un point de vue historico-critique, l'apport des différents psychanalystes se réclamant de la théorie et de la pratique freudienne (Roheim, Abraham, Mélanie Klein, Ferenczi, Jones), voir pourquoi il est si difficile de fonder une psychanalytique qui appartienne au champ freudien sans être la répétition, la révision ou l'interprétation des concepts créés par Freud lui-même. Car, comme le souligne J.-B. Pontalis, la position qu'occupe tout analyste

à l'endroit de Freud lui impose la tâche de « retomber aux sources d'un langage qu'il n'a pas institué mais qui l'institue lui dans sa fonction, ceci non pour en fixer les termes dans un sens univoque mais pour en retrouver la genèse ».

L'HISTOIRE DE L'INSCRIPTION

La lecture de tout discours à caractère scientifique pose un certain nombre de problèmes : d'abord le rapport au texte, au matériau qu'on utilise ; l'œuvre de Freud s'inscrit à plusieurs titres dans l'histoire : la sienne propre sur laquelle il s'appuie pour découvrir progressivement, souvent au hasard et par des voies détournées ce champ nouveau : l'inconscient, mis à jour en partie grâce à un travail d'auto-analyse ; l'histoire de l'élaboration théorique de cette découverte qu'on reconstitue à travers une série de grands textes qui, des « Etudes sur l'hystérie » à « Malaise dans la civilisation », fournissent bon nombre de points de repère ; l'histoire aussi du rapport de Freud à l'histoire, à celle de ses patients dans le tissu de laquelle il cherche une voie possible pour fonder la pratique de sa découverte, pour comprendre le sens du transfert, l'impasse théorique de l'auto-analyse ; l'histoire enfin de la production des concepts spécifiques de la psychanalyse et de leur rapport aux sciences existantes du XIX^e siècle : sociologie, psychologie, biologie. Question double, donc : que fait Freud de l'histoire et comment inscrire le lieu et le sens de sa découverte dans le discours scientifique de son temps, problème soulevé par Althusser : « qu'on se consacre enfin à un travail sérieux de critique historico-théorique pour identifier et définir dans les concepts que Freud dut employer le véritable rapport épistémologique existant entre ces concepts et le contenu qu'ils pensaient ».

Evitons d'emblée les fausses orientations que semble proposer ce type de travail ; il ne s'agit pas de dire, ce qui serait une tautologie : Freud, vivant au XIX^e, ne pouvait pas penser sa découverte autrement que dans les concepts des sciences existantes, formulation à caractère déterministe qui nous conduirait sur la voie de la vieille problématique : forme/contenu : Freud aurait pensé un nouveau contenu (l'inconscient) dans une forme conceptuelle ancienne (celle de la biologie, sociologie, psychologie) ; il ne s'agit pas d'extraire la découverte

freudienne d'une gangue qui lui serait étrangère (attitude puriste) pour l'analyser selon des certitudes philosophico-historiques, mais de définir les différents champs d'historicité auxquels on a affaire. Freud a donné une réponse à la question, dans la découverte même de l'inconscient, qui suppose une réflexion sur les conditions de sa production (en particulier une redéfinition du couple conscience/inconscient cf : métapsychologie). Il ne s'agit pas de faire un choix arbitraire dans l'œuvre de Freud, d'écarter ce qui est biologique comme marqué par le passé (donc mauvais), mais de voir comment il parvient à penser sa découverte. Autre voie dans laquelle il faut éviter de s'engager trop vite et que j'appellerais volontiers celle de la pomme de Newton. Elle décrit l'histoire d'une découverte, de son possible, de son rapport à la réalité ; solution déterministe : la réflexion biologique, sociologique, psychologique du XIX^e était arrivée à un point où elle devenait insuffisante, il fallait donc une nouvelle découverte etc... Solution empiriste : le flair (le tact freudien), l'intuition ont permis à Freud de faire cette découverte. La question de la créativité, de l'invention surtout dans le domaine de la psychanalyse ne doit pas être négligée, pas plus que la pratique du jeu de mot, du sens du faux hasard dont on sait que Freud a fait la condition de compréhension de l'inconscient, mais cette créativité, on le sait, tant du discours quotidien que du scientifique, n'a pas lieu hors la loi, en dehors de la loi même du discours.

La question de l'inscription est la suivante : ce que Freud fait de l'histoire, ce que l'histoire fait de sa découverte (retour au texte freudien, dans quel sens le lire ?), problème épistémologique déjà posé par lui dans l'interprétation qu'il donne du sens des songes chez les anciens (comment ceux-ci le lisaient-ils, pourquoi ?) du sens des différentes histoires individuelles (Léonard de Vinci, Michel-Ange, Haitman, Schreber, etc...), du sens des sources du judaïsme (Moïse et le monothéisme), des sociétés totémiques ; comment se sert-il de ce matériau dans l'élaboration de sa découverte (1).

(1) Lire à ce propos la préface de la 2^e édition de « l'Interprétation des rêves » (Berchtesgaden, été 1968) où Freud come de près le sens de sa découverte : « Pour moi j'ai compris qu'il (ce livre) était un morceau de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, le drame le plus poignant d'une vie d'homme ». Du matériau fourni par l'histoire de sa propre vie, il passe plus loin à celui

On peut se demander ensuite quel type de lecture du texte freudien a pu amener le développement d'une certaine pratique qui ne retient de lui que quelques recettes et qui a trouvé un terrain particulièrement adéquat dans les sociétés capitalistes ; je veux parler de la psychologie sociale ou de la psychosociologie institutionnelle qui, adaptant à ses besoins des concepts tantôt marxistes, tantôt freudiens, cherche à faire fonctionner cette construction née précisément de l'humanisme bourgeois et du développement du capitalisme européen, à savoir : l'individu et la société (alternative qu'on retrouve tout au long du XIX^e siècle dans l'opposition psychologie individuelle/psychologie sociale, sur laquelle nous le verrons viendra se greffer cette nouvelle construction humaniste : le freudo-marxisme).

Révisionnisme serais-je tentée de dire, à la suite d'Althusser, car il s'agit d'une certaine lecture du texte freudien, d'un retour à ce qui le constitue pour une grande part : la problématique psychologique, sociologique, biologique du XIX^e et qui donne de la découverte de Freud une « image réactionnaire » (2).

fourni par l'histoire de la littérature sur le rêve : « La conception préscientifique du rêve des anciens était en pleine harmonie avec leur philosophie générale qui projetait dans le monde extérieur ce qui n'avait de réalité que dans la vie de l'esprit ».

Il introduit donc un objet nouveau dans le champ de la science, qui jusqu'alors se rattachait à la philosophie idéaliste :

« Quant aux philosophes de profession ils ont pris l'habitude de considérer les problèmes liés à la vie du rêve comme un appendice des états de conscience et de les traiter en quelques mots. Les mêmes généralement aussi n'ont-ils pas remarqué qu'il y avait là justement matière à un certain nombre de déductions qui doivent transformer totalement nos théories psychologiques ».

(2) A propos de ces métaphores politiques : révisionnisme, réactionnaire :

J'emprunte ce terme (révisionnisme) au vocabulaire marxiste malgré les nombreuses connotations qui lui sont attachées ; c'est une démarche, un mode de pensée s'appuyant sur une méthode, dont l'influence a été dominante dans l'histoire des rapports entre la théorie marxiste, sa pratique et leur insertion plus ou moins grande dans le cadre de la social-démocratie européenne. La question est toujours la suivante : au nom d'une pratique concrète, on remet en cause la théorie générale (lois économiques) en vue de l'adapter à une situation nouvelle (Engels aborde la question de la pratique de manière inverse dans la préface à « La lutte des classes en France » de 1895 : nouvelle situation, nouveau type de luttes mais la loi de la lutte des classes n'en demeure pas moins comme loi dans la société capitaliste...).

A partir de l'existence d'une contradiction dans la pratique, on est amené à réviser (revoir au sens d'une inspection, d'un reclassement

Toute lecture, tout travail scientifique s'opère dans certaines conditions historiques ; ce n'est pas par hasard qu'en Europe centrale, où le problème des nations et des sociétés « morcelées » était prépondérant, se soit effectué un certain travail psycho-sociologique tout à fait différent de celui des pays occidentaux, de l'Amérique du Nord en particulier (sans passé féodal) où se posait essentiellement un problème pratique, technique : celui de l'adaptation de l'individu à des conditions de vie imposées par la division du travail. Prague, Budapest, Vienne et même Berlin où travaillèrent Geza Roheim, Freud, Reich, Marcuse sont des villes dont l'histoire se confond avec celle de l'empire austro-hongrois et de ses marches, où les notions de social et de société revêtent un sens particulier, où l'anthropologie s'appuie sur le thème de l'universalité des rapports individu/société. Nous savons que « le jeune Freud » était hanté par des questions de gouvernement et d'organisation sociale, comme en témoigne la traduction qu'il fit en 1880 du dernier ouvrage de John Stuart Mill. Il rêva de faire de la politique, de même que dans son enfance il s'identifia à Masséna et aux conquérants militaristes de l'antiquité, aux « fabricants d'empire ». Le milieu juif dans lequel il fut élevé, auquel il reste attaché, bien que détestant ses rites religieux et ses conventions, fait partie d'une géographie des minorités dont la difficulté première était de survivre économiquement et culturellement.

donc d'un déplacement) « ce qui ne va pas dans la théorie » (économique) d'où une occultation de l'essentiel de la théorie au profit d'éléments secondaires ; on masque ainsi la contradiction sans la résoudre (adaptation d'une théorie à une situation de fait et non pas pratique nouvelle à partir d'une réflexion théorique). La définition du révisionnisme réside donc dans cet « écart » : révision d'un objet (lecture d'un texte) en fonction d'une situation, d'où la position de « balançoire » du révisionnisme (par rapport à autre chose de non révisionniste). Inversion du rapport+théorie pratique et coupure entre les deux, l'un devenant prépondérant.

Naturellement ce n'est ni une hérésie ni une déviation qu'en langage religieux ou mystique on pourrait opposer à une orthodoxie plus ou moins rigoureuse : l'utilisation de ce type de langage entre dans le cadre d'une démarche elle-même révisionniste (transposition et occultation de termes opérant dans un certain champ).

Dans l'histoire du mouvement ouvrier le révisionnisme se rattache au nom de Bernstein « Sur le socialisme théorique et le socialisme pratique - 1899 ». Partant de la contradiction entre le langage révolutionnaire de la social-démocratie et sa pratique réformiste, il en vient pour s'émanciper d'une phraséologie dépassée à contester la légitimité de l'idéologie de classes (luttres) puis de la théorie de la valeur et de la plus-value, etc....

Tandis que l'anthropologie américaine (Boas, Sapir et le sens particulier donné au mot « Anthropology ») est théoriquement et historiquement liée au développement de la linguistique et à l'étude sur le terrain, des langues des tribus indiennes. Les règles de la langue et de la grammaire déterminent le social : elles imposent au sujet une empreinte ; le caractère inconscient des phénomènes culturels est assimilé au fonctionnement inconscient des lois du langage chez l'individu qui parle (3).

Il n'est donc pas étonnant que la détermination de l'inconscient dans ses rapports avec le conscient se soit posée différemment dans le cadre de l'anthropologie américaine et dans celui de l'école allemande liée à l'histoire de la philosophie hégélienne et de sa terminologie. Ce n'est pas un hasard si le freudo-marxisme à caractère idéaliste est d'origine germanique tandis que la psychosociologie institutionnelle à caractère essentiellement pragmatique, voire technocratique est liée au développement du capitalisme américain (4).

(3) Il y aurait là matière à réflexion quant au brassage géographique des concepts. N'oublions pas : Sapir et Boas appartiennent à la même génération que Saussure ; Troubetzkoi a tiré de la lecture du Cours de Linguistique Générale (en particulier de la dichotomie Langue/Parole) sa théorie des lois phonologiques dont le sujet parlant est inconscient et a défini la phonologie comme science des sons de la langue s'opposant à la phonétique comme science des sons de la parole, modifiant par là même le statut de la phonétique (obligée d'assimiler les concepts de la phonologie). La liaison entre Prague et l'anthropologie américaine s'est effectuée par l'intermédiaire du formaliste russe Jakobson, lequel avait étudié sur le terrain les langues slaves. Enfin le concept de structure tel que l'utilise Lévi-Strauss a sa source à la fois dans l'anthropologie américaine et dans la phonologie pragoise. La lecture lacanienne de Freud ne peut se détacher de cette géographie : « L'inconscient à partir de Freud est une chaîne de signifiants qui, quelque part (sur une autre scène, écrit-il), se répète et insiste pour interférer dans les coupures que lui offre le discours effectif et la cogitation qu'il informe. Dans cette formule qui n'est la nôtre que pour être conforme aussi bien au texte freudien qu'à l'expérience qu'il a ouverte, le terme crucial est le signifiant ranimé de la rhétorique antique par la linguistique moderne en une doctrine dont nous ne pouvons marquer ici les étapes mais dont les noms de Ferdinand de Saussure et de Roman Jakobson indiqueront l'aurore et l'actuelle culmination en rappelant que la science pilote du structuralisme en occident a ses racines où a fleuri le formalisme. Genève 1910, Pétersbourg 1920 disent assez pourquoi l'instrument a manqué à Freud » (Subversion du sujet et dialectique du désir, Ecrits 799).

(4) L'emploi du terme freudo-marxisme semble connoter en lui-même l'idée du révisionnisme (en particulier par le trait d'union). Ce terme semble être né à la suite de la tentative de Reich bien que celui-ci ait refusé ce qualificatif. Est freudien ce qui appartient

Historiquement, les choses se présentent ainsi : à côté du développement d'une psychologie rééducative (intégration de l'individu au groupe) se forme une critique de cette conception ; à l'aide d'éléments empruntés à Marx (ce qui est social) et à Freud (ce qui est individuel), elle prétend transformer le rapport individu/société (non intégration de l'individu au groupe donné). Mais cette tentative critique reste en fait tributaire de cette construction humaniste enlevant au matérialisme historique sa pratique (niant qu'il rendit compte des formations idéologiques) et à la psychanalyse sa méthode (niant par là l'existence de son objet spécifique). Poser donc les rapports de Freud à Marx plus justement reviendrait à poser ceux de la psychanalyse, de son insertion (comme pratique et comme science) dans la société, et du matérialisme historique comme science pouvant expliquer, analyser, comprendre les conditions d'apparition d'une découverte telle que l'inconscient et en tirer les conséquences historiques qui s'imposent. Question autre de l'inscription : « ce que le matérialisme historique fait de la psychanalyse ; ce que la psychanalyse fait du matérialisme historique », laquelle nous évite de tomber dans le dilemme : individu + collectivité dont Freud a nié le caractère pertinent : « c'est qu'autrui joue toujours dans la vie de l'individu le rôle d'un modèle, d'un objet, d'un associé ou d'un adversaire et la psychologie individuelle se présente dès le début comme étant en même temps, par un certain côté, une psychologie sociale dans le sens élargi mais pleinement justifié du mot » (Psychologie collective et

à la conception freudienne de l'inconscient ; se dit freudien celui qui met en pratique l'ensemble des théories freudiennes ; même chose pour le marxisme, aucune science ne peut porter le nom de celui qui l'a découverte. La science élaborée par Marx est le matérialisme historique ou science des formations sociales et de l'histoire, celle élaborée par Freud la psychanalyse ou science des formations de l'inconscient. Freudisme et Marxisme sont bel et bien des idéologies. Evidemment l'idéologisation est beaucoup plus rapide et évidente pour ces deux sciences que pour d'autres. Elle semble avoir eu lieu en même temps que leur découverte stoppant par là, pour un temps, la recherche scientifique. Dans le freudo-marxisme, on ajoute au matérialisme historique les connaissances de la psychanalyse lui ôtant par là son objet propre et sa pratique... Quel serait donc l'objet du freudo-marxisme ? Quelle serait sa pratique spécifique ? Il n'est ni une science ni une philosophie, mais explication du monde et se rattache par là à la tradition alchimique (explication cosmogonique, en dernière instance, d'une part de ce qui est social : transformer le monde, de l'autre de ce qui est individuel : changer la vie). Voir plus loin problème du révisionnisme.

analyse du MOI, Essais de psychanalyse). De cette formulation, Jacques Lacan a tiré toutes les conséquences non-phénoménologiques dans son articulation du discours, du désir et du transfert.

Wilhelm Reich, psychanalyste et disciple de Freud, adhèrent du parti communiste allemand, tente, en 1929, d'introduire les connaissances de la psychanalyse dans l'analyse de la lutte des classes (au niveau des formations idéologiques). Plus tard, Marcuse, philosophe allemand de formation sociale-démocrate, émigré aux Etats-Unis, continue à distance le projet reichien (nous verrons dans quel sens) ; du projet, au départ scientifique, de Reich il ne restera plus qu'une vaste construction idéologico-scientiste ; tandis qu'à l'arrière-plan se développe un autre type de « révision » des concepts freudiens, sous forme de pratique analytique dénaturée (« orthopédie psychanalytique »). C'est cette image orthopédique que dénoncèrent un certain nombre de marxistes français (1948), confondant, Althusser le souligne, l'idéologie réactionnaire avec la découverte révolutionnaire : « acceptant ainsi dans les faits les positions de l'adversaire, subissant ses propres conditions et reconnaissant dans l'image qu'il leur imposait la prétendue réalité de la psychanalyse. Toute l'histoire passée entre le marxisme et la psychanalyse repose pour l'essentiel sur cette confusion et cette imposture ». (Freud et Lacan N.C. 1964).

Cette non-reconnaissance de la découverte freudienne situe par récurrence la position d'Althusser : si les marxistes ont pris cette imposture pour la vérité c'est qu'ils se trouvaient pris à un autre leurre : celui de l'idéologie stalinienne qui, sur la base de la dichotomie : science bourgeoise/science prolétarienne, s'enfermait dans le double piège d'une idéologie appuyée sur un matérialisme expérimentaliste-mécaniste, se condamnant à ne pas voir la réalité de la pratique analytique, à ne pas reconnaître son objet : l'inconscient (5).

(5) La non-reconnaissance de la découverte freudienne par les marxistes remonte loin. La question est toujours celle du statut de la science et de son fonctionnement comme telle. Trotzky en 1923, dans une lettre à Pavlov, se laisse prendre au leurre de l'expérimentation et parle du « freudisme » comme d'une philosophie, tout en reconnaissant que comme Pavlov, Freud n'est pas idéaliste puisqu'il considère que le fond de la pensée est constitué par la physiologie. Dans ce domaine Trotski, comme un certain nombre d'autres marxistes, semble confondre science avec certitude expérimentale ; le fait même de comparer Freud et Pavlov en est la preuve ; l'incon-

Ainsi pour un marxiste (démarche d'Althusser), reconnaître le sens de la découverte freudienne, c'est faire un retour sur sa propre histoire, poser les conditions d'une réflexion théorique sur le marxisme.

La préface de « Pour Marx » nous le révèle : il s'agit à la fois de sortir définitivement de ce révisionnisme qu'est le stalinisme en expliquant ses conditions d'apparition, son mode de fonctionnement, en combattant ce qui en découle plus ou moins : une certaine forme d'humanisme à coloration marxiste (6). Ce n'est donc pas par hasard

cient n'est pas « repérable » en termes pavloviens ; notons que la reconnaissance du physiologique dans la pensée freudienne par Trotski tient à l'ancrage profondément biologique des concepts freudiens (problème épistémologique).

• La méthode de Pavlov c'est l'expérimentation, la méthode de Freud, la conjecture parfois fantastique.

• Dans leur manière (les freudiens) d'aborder les problèmes psychologiques j'ai toujours été frappé par le fait qu'ils allient un réalisme physiologique à une analyse quasi-littéraire des phénomènes psychiques ».

(Trotski, Littérature et Révolution).

(6) L'étude réelle de l'idéologie stalinienne, de ses contradictions, de toutes les formes qu'elle a prises et qu'elle prend encore, reste à faire. L'analyse du discours stalinien (non localisé à « la seule période stalinienne ») montrerait en particulier les rapports qui se sont établis entre le marxisme (matérialisme historique et dialectique) et les différents champs scientifiques et culturels. Elle poserait la question du leurre : la non-reconnaissance de la découverte freudienne, son recouvrement d'abord par le « pavlovisme » (expérimentalisme) puis par le freudisme (philosophie « subjectiviste », « bourgeoise », « décadente » etc.) ne font que mettre en évidence le rôle de l'idéologie : « Les représentations que se font ces individus sont des idées soit sur leurs rapports avec la nature, soit sur leurs rapports entre eux, soit sur leur propre nature. Il est évident que, dans tous ces cas, ces représentations sont l'expression consciente — réelle ou imaginaire — de leurs rapports et de leur activité réels, de leur production, de leur commerce, de leur (organisation) comportement politique et social... Si l'expression consciente des conditions de vie réelles de ces individus est imaginaire, si, dans leurs représentations, ils mettent la réalité la tête en bas, ce phénomène est encore une conséquence de leur mode d'activité borné et des rapports sociaux étriqués qui en résultent » (Marx, l'idéologie allemande).

Cela dit, il est intéressant de noter que Staline, au cours des discussions qui eurent lieu dans la Pravda en 1950 sur « le marxisme et les problèmes de linguistique », précise que la langue n'est pas une superstructure et qu'elle n'a pas un caractère de classe. Par là il combat d'une certaine manière justement l'idéologie stalinienne représentée en partie par les théories linguistiques de Marr. Mais à son tour (problème de la contradiction) il est pris au leurre du positivisme linguistique, en expliquant sa position par le recours à l'instrumentalisme : la langue est un instrument de communication utilisée par tous, non réductible à un « instrument » de production ». Pour être plus précis, les hommes qui ont des instruments de production peuvent produire des biens matériels ; cependant les mêmes hommes ayant la langue mais n'ayant pas d'instruments de pro-

qu'Althusser pose de cette manière le problème de la découverte freudienne et de la lecture lacanienne qui en découle ; les reconnaître, c'est sortir du double leurre de l'idéologie révisionniste : psychanalytique d'une part, stalinienne de l'autre ; ce n'est pas un hasard s'il s'adresse à des marxistes français (plus habitués, dit-il, à la stratégie politique qu'à la réflexion théorique, de par la tradition du mouvement ouvrier français). Il ne s'agit pas d'introduire le « freudisme » dans le « marxisme » (démarche à caractère idéologico-scientiste), mais de reconnaître la psychanalyse comme science spécifique d'un objet spécifique par la reconnaissance de sa pratique (la cure) de sa technique (méthode de la cure) et de sa théorie : seule manière de ne pas retomber dans les labyrinthes de la compatibilité ou non du freudisme avec le marxisme, de l'individu avec la société ; sur cette question Althusser laisse un blanc, qui est peut-être une réponse, de même que le blanc de Lacan sur la même question (7).

duction, ne peuvent pas produire de biens matériels. Il n'est pas difficile de comprendre que si la langue pouvait produire des biens matériels, les bavards seraient les gens les plus riches de la terre ».

Staline reconnaît donc à la linguistique une place comme science de la langue et des règles qui la régissent mais passe — malgré sa référence aux bavards qui ne produisent que du discours — à côté du problème du langage et de son rôle quant au sujet parlant. C'est évidemment le sujet qui est refusé car on ne voit pas duquel il s'agit (leurre du subjectivisme). Mais son affirmation à l'endroit d'une science de la langue contribue à dénoncer le mythe de l'avènement « d'un nouveau langage socialiste ».

Ceci nous amène par récurrence à la non-reconnaissance d'une part du rôle du langage, de l'autre de la position du sujet en psychanalyse. C'est ainsi que Jacques Lacan situe le débat [L'Instance de la lettre dans l'Inconscient, 1957] : « Mais nous ne prendrons ici ni parti ni départ, laissant à leurs ténèbres les relations originelles du signifiant et du travail. Nous contentent pour nous acquitter d'une pointe avec la fonction générale de la praxis dans la genèse de l'histoire, de relever que la société même qui aurait restauré dans son droit politique avec le privilège des producteurs, la hiérarchie causatoire des rapports de production aux superstructures idéologiques, n'a pour autant pas enfanté un espéranto dont les relations au réel socialiste eussent mis dès la racine hors de débat toute possibilité de formalisme littéraire. » (souligné par nous)

(7) La lecture faite par Althusser du rapport Freud/Lacan se situe selon une problématique typiquement althussérienne. Il y a un choix althussérien opéré d'une part dans le texte de Freud, d'autre part dans celui de Lacan ainsi que dans la formulation lacanienne des concepts freudiens. Althusser semble vouloir construire les conditions théoriques de tout « retour à », et Lacan semble lui fournir un terrain privilégié : nous verrons plus loin pourquoi (idée commune que la découverte de Marx et celle de Freud étaient très en avance sur

LA REVISION ET SON STATUT

Ce que j'ai tenté de nommer « Révisionnisme psychanalytique » dans le cadre d'une certaine reprise du texte freudien et de sa pratique, semble s'orienter dans deux directions : vers une pratique analytique dénaturée avec son double psychosociologique (individu conjoint au groupe) d'une part, vers un scientisme freudo-marxiste (individu disjoint du groupe) de l'autre.

La liaison d'une idéologie psychanalytique réactionnaire avec la psychologie et la sociologie s'est largement développée dans les pays capitalistes. Le statut de la psychanalyse est semblable à celui de la médecine (corporatisme + thérapeutique). Après avoir soigné le corps, il faut soigner l'âme ; le psychanalyste est un guérisseur de ce qui ne va pas dans le comportement psychique (8).

Un vocabulaire freudien est exploité en vue d'une meilleure adaptation de l'individu au groupe dans lequel il vit (la société devenant une famille élargie). Parallèlement et de manière plus institutionnalisée fonctionne la psychologie (sociale et autre) ; on a eu soin de procéder à son égard à une large infiltration de la terminologie freudienne (et d'une certaine manière de celle du marxisme) destinée à masquer l'aspect par trop positiviste de cette pseudo-science dont les références à la statistique

les concepts disponibles qu'ils ont utilisés).

Mais ce n'est pas parce qu'Althusser lit le retour lacanien à Freud en termes althussériens qu'il faut en déduire que sa lecture faite sur Marx fonctionne de la même manière. Se garder donc d'un abusif double tandem : Althusser/Marx = Freud/Lacan. Il n'en demeure pas moins que l'analyse, qu'on peut aussi qualifier d'hommage rendu par Althusser à Lacan, se situe dans un cadre précis : d'une part nécessité pour toute pratique politique de se référer à une théorie et à une pratique théorique (situation que veut se donner Althusser par rapport à Marx et dans le parti communiste français), d'autre part nécessité pour le matérialisme dialectique de situer le statut des sciences (leur objet propre, leurs concepts, leur pratique).

(8) Ce problème est celui fondamental de la place du sujet, décentré par la découverte freudienne (comme suite du décentrement copernicien). Jacques Alain Miller souligne l'éclairage donné par Lacan de ce décentrement :

« Quant à l'épistémologie lacanienne, elle marque à notre sens la position de la psychanalyse dans la coupure épistémologique, pour autant qu'à travers le champ freudien, le sujet forços de la science fait retour dans l'impossible de son discours. Il n'y a donc qu'une idéologie dont Lacan fasse la théorie : celle du « moi moderne », c'est-à-dire du sujet paranoïaque de la civilisation scientifique, dont la psychologie dévoyée théorise l'imaginaire au service de la libre entreprise ».

marquent l'évolution de plus en plus technologique (de même que les références à la physiologie en marquent l'aspect expérimentaliste).

En réalité, son vocabulaire est celui d'un dictionnaire de recettes destinées à classer le comportement humain (relation à autrui, donc au groupe ; construction sous-jacente : l'individuel et le social) (9).

On revient donc à une classification pré-freudienne du normal et du pathologique : comportement normal : celui de l'individu bien adapté ; comportement délirant : celui du « caractériel » ou du « psychopathe », termes dont le vague et la généralité trahissent la référence à une psychiatrie dogmatique. Il s'agit de libérer l'homme de tout ce qui l'empêche de se réaliser, d'en faire un parfait self made man, sûr de lui, sans complexes, rendu conscient par le savoir thérapeutique du psychologue ou du psychanalyste de tout ce qui entravait sa liberté d'agir (voir à ce propos l'analyse que donne Lacan de l'agressivité, en particulier de sa liaison avec toutes les formes de philanthropie).

On voit que l'existence de ce révisionnisme psychanalytique (avec son double psychologique) est toujours liée à une demande : celle pragmatique de la société capitaliste où dominent les notions d'utilité, de rendement et d'efficacité ; il faut que l'individu s'intègre, se rende utile à la collectivité, c'est-à-dire, en dernière instance, serve par son travail l'ordre économique dominant. Ceci par le biais d'une technique de plus en plus précise (instituts spécialisés dans l'orientation professionnelle, enquêtes de plus en plus « impérialistes », publicité en vue de « la psychanalyse pour tous », et du psychanalyste médecin de la psyché, doublant le cardiologue quand « ça ne va pas », etc...). On part donc du principe général que l'individu avec son développement psychique est en contradiction permanente avec la société et sa loi ; mais comme il faut bien qu'il y vive, on se demande par quels moyens rendre compatibles les deux entités (10).

(9) Jacques Lacan, *Scilicet I* : « La chose admise, tout est bon pour servir de modèle à rendre compte de l'inconscient : le pattern, de comportement, la tendance instinctive, voire la trace phylogénétique où se reconnaît la réminiscence de Platon : — l'âme a appris avant de naître — l'émergence développementale qui fausse le sens des phases dites pré-génitales (orale, anale), et dérape à pousser l'ordre génital au sublime ».

(10) Voici ce que Fromm, qui appartient à une ligne freudo-

Dans une telle démarche, on est amené à valoriser le sexuel (sous forme de littérature érotique à idéologie biologisante) pour occulter le sens de l'interdit et de la jouissance ; on vulgarise au maximum la notion de complexe, remplacé par « frustration » pour mieux montrer qu'on en guérit, comme de la timidité. On masque les pulsions de mort, fondamentales dans la détermination de l'inconscient. On récupère le Moi, le Surmoi, le Ça sous forme de vocabulaire philosophico-sociologique (conscience, société, siège des instincts, etc...) ; l'idée d'inconscient collectif sert à expliquer tout et n'importe quoi (voir Mircéa Eliade qui compare comme mythes semblables l'eschatologie chrétienne et une eschatologie communiste fabriquée de toutes pièces pour justifier une position anti-communiste).

Dans ce type de révisionnisme, nous constatons :

— Une occultation des concepts fondamentaux de Freud, en particulier de ceux qui régissent l'ordre de l'inconscient (celui-ci devenant un lieu localisable ayant une existence biologique ou phénoménologique), c'est-à-dire en dernière analyse négation de ce qui fait la réalité de la découverte révolutionnaire de Freud. On lui emprunte une technique (des préceptes et non des concepts), qu'on a soin de dénaturer en la séparant de toute référence à la théorie qui la fonde ; le but général est thérapeutique (la psychanalyse comme médicament) : adaptation des « idées » freudiennes à une situation de fait, aux nécessités imposées par l'idéologie dominante (sens du révisionnisme).

— Sur le plan épistémologique, nous assistons à un retour caractéristique à ce qui dans Freud appartient au XIX^e siècle, à ce qu'il a lui-même dépassé par l'élaboration de sa découverte. Nous verrons du reste que cette autre

marxiste et dont la querelle avec Reich a été vive, dit des tâches de la psychologie sociale. Nous voyons apparaître le déplacement opéré entre la théorie (freudienne, marxiste) et la pratique correspondante ainsi que le schéma profondément rééducatrice : « Les phénomènes psycho-sociologiques doivent être compris comme des processus d'adaptation active et passive de l'appareil pulsionnel à la situation économique et sociale. L'appareil pulsionnel lui-même est donné biologiquement, sous la forme de certaines bases mais il est dans une large mesure susceptible d'être modifié ; les conditions économiques jouent le rôle de facteur qui le modèlent de façon primaire. La psychologie sociale a à expliquer les attitudes psychologiques et les idéologies collectives socialement significatives et tout particulièrement leurs racines inconscientes à partir de l'influence des conditions économiques sur les appétences libidinales ». (L'homme et la société n° 11, premier trimestre 1969).

forme de révisionnisme qu'est le freudo-marxisme procède de même (avec un projet inverse). Retour donc à l'histoire des conditions de production d'une découverte, conditions que Freud a déjà définies, précisément en se plaçant sur le terrain des différents discours scientifiques de son temps. La démarche révisionniste semble constamment réarticuler de diverses manières la problématique individu/société (non complètement élucidée par Freud, et pour cause) qui a été la question fondamentale de l'humanisme bourgeois européen du XIX^e (cf. le socialisme utopique, Saint-Simon, Fourier ; Comte et la sociologie ; la psychologie du Moi ; d'une certaine manière l'idéologie évolutionniste et biologique de Darwin) (11).

Dans une démarche apparemment opposée à celle technologique que nous venons d'étudier (révisionnisme psychanalytique + psychologie sociale), le freudo-marxisme reichien pose en fait la même problématique : celle de l'individu et de la société. (Je renvoie ici au numéro 11 de la revue « l'Homme et la société » dont le titre est particulièrement significatif : **Freudo-marxisme et sociologie de l'allénation** et dont l'introduction (de Boris Fraenkel) est un modèle du folklore le plus accompli en matière d'héritage freudo-marxiste). Le but ici est inverse : il ne s'agit pas d'adapter l'individu à la société dans laquelle il vit, mais la société à l'individu avec l'idée toujours utopique que celle-ci est « mauvaise » et qu'elle peut devenir « meilleure ». On part donc du principe suivant : Marx et Freud ont par des voies différentes fait la critique radicale de la société bourgeoise (XIX^e - XX^e) et de la tradition judéo-chrétienne, l'un en « libérant » la sexualité, l'autre les forces socialement productives, sur la base de la lutte contre l'oppression du Capital ; on en conclut donc qu'une connexion est nécessaire entre la critique de la psychologie traditionnelle faite par Freud et celle de la sociologie bourgeoise faite par Marx, connexion

(11) Par une démarche inverse, Serge Leclair souligne l'idée d'un retour d'un élément qui aurait été « forclo » d'un champ scientifique délimité et qui reviendrait à un moment donné à l'intérieur de ce champ même. Du champ médical, le forclo serait l'érogène, resurgissant sans cesse dans la clinique (regard, toucher). Du champ de la psychologie, le forclo aurait été le biologique (au profit d'une valorisation de la psyché) qui effectuerait un retour en force : la psychologie devenant de plus en plus psycho-physiologique (idée de nature) par un retour à l'expérimentalisme le plus aveugle (organicisme).

(Séminaires-Vincennes, articulation de la psychanalytique avec d'autres champs).

devant amener l'homme à une libération totale, d'une part de ses complexes et de ses refoulements, de l'autre de l'oppression qu'il subit, le tout résultant du reste de la société bourgeoise qui lui impose une domination économique doublée d'une domination idéologique ; on est donc amené à compléter l'analyse marxiste (le social) par ce qui serait « son manque », l'analyse freudienne (l'individuel) (12).

On ne recherche pas chez Freud de recettes rééducatives, mais une science capable d'intervenir dans le cadre de l'analyse scientifique de la lutte des classes (question de Reich), sans que les concepts de l'une soit plaqués dans l'autre. J'essaierai de démontrer pourquoi une telle tentative échoue précisément là où elle se propose d'intervenir, pourquoi elle finit par se rattacher à un mode de pensée doublement révisionniste (révision de Marx et de Freud).

Grosso-modo, le schéma est le suivant :

1°) Séparation de la théorie (freudienne, marxiste) d'avec leur pratique spécifique. Déplacement et transfert du sens des concepts.

2°) Confusion constante entre les termes : besoin/désir, refoulement/répression, pulsion/instinct, idéologie/superstructure/réalité psychique.

3°) A l'élaboration scientifique de la psychanalyse et du matérialisme historique se substituent des investigations « annexes », marquées par une redondance des vocables psycho — et socio — : psychologie (individuelle et sociale), psychologie matérialiste, sociologie, psycho-sociologie analytique, etc...

4°) Création de pseudo-sciences :

— La sexologie : étude statistique des besoins sexuels ;

— La « caractéranalyse » : chez Reich, idée d'une conformité de la structure caractérielle et de l'idéologie

(12) On retrouve cette même problématique au point de départ de toute tentative synthétisante de ce genre, sur des modes plus ou moins sérieux. Elle a au moins le mérite d'essayer de sortir de la psycho-sociologie et de poser le problème de l'inscription de l'inconscient dans l'histoire, de la place de la psychanalyse dans le matérialisme historique. Témoin cette phrase de R. Osborn définissant son livre « Marxisme et Psychanalyse », Payot : « L'idée essentielle de ce livre est que le marxisme et la psychanalyse constituent des approches complémentaires pour l'étude de la nature humaine. La psychanalyse met l'accent sur les facteurs subjectifs, les besoins et les forces qui poussent l'homme à l'activité, alors que le marxisme se préoccupe de la situation sociale extérieure, à travers laquelle cette activité s'exprime ».

sociale, le caractère obsessionnel serait typique de notre société.

(La « caractéranalyse » se rattacherait plus à la caractérologie qu'à la psychanalyse : en fait, étude du « caractère humain »).

5°) Retour à ce qui, dans Freud, appartient au discours biologique, physiologique, psychologique et à ce qui dans Marx s'apparente au matérialisme mécanique (Reich) ou appartient à la philosophie post-hégélienne (Marcuse), avec toujours pour construction sous-jacente : l'individu aliéné dans son rapport à la société aliénante, construction rattachable à l'humanisme bourgeois du XIX^e.

Historiquement, il faut noter ceci : la démarche reichienne possédait une rigueur certaine, du moins au début ; elle aboutit avec Marcuse et ses épigones à un scénario poético-naturaliste qui transforme freudisme et marxisme en des « modes de vie » dont la morale champêtre et naturaliste (d'où l'héritage anglo-saxon n'est pas absent, de même que le puritanisme) traduit le désir d'un retour à la vie primitive, antérieure, ou tribale.

Formellement il est donc possible de définir le statut du révisionnisme psychanalytique (lié à une révision du matérialisme historique ou dialectique) :

Construction générale :

Individu/Société

Disjonction/Conjonction

Séparation théorie/pratique : l'inconscient n'est plus l'objet sur lequel on opère. Négation de la pulsion de mort. L'idéologie est séparée des conditions matérielles qui la détermine (rapports de forces).

Idéologie générale : l'humanisme rationaliste.

Se réalisant dans :

1°) Révisionnisme positiviste (pragmatisme), qui garde de la découverte freudienne des recettes et une terminologie (psychologie, psychanalyse révisée). De même pour Marx à une moins grande échelle (sociologie).

2°) Révisionnisme philosophico-scientiste : garde de la découverte de Freud l'aspect biologique, de Marx soit un matérialisme mécaniste soit une philosophie de l'aliénation. Synthèse : Freudo-marxisme (13).

(13) En ce sens il est intéressant de réfléchir sur ces phrases d'Althusser : « On peut d'une manière extrêmement schématique dire que dans l'histoire du mouvement ouvrier marxiste, la suppression de cette distinction (théorie marxiste et philosophie marxiste) exprime

NOTES SUR LE SURREALISME

Si Marcuse partant de quelques concepts freudiens et marxistes en arrive à faire l'apologie d'une révolte esthétisante et d'un mode de vie naturiste, on peut dire que le groupe surréaliste (en temps que groupe littéraire) a tenté entre les deux guerres une expérience tout autre.

André Breton et ses amis essayèrent de nouer l'analyse de Marx et la découverte de Freud, d'une part dans leur vie intime, c'est-à-dire dans leur pratique de l'écriture, de l'autre dans leur pratique politique : essai de situer la position de l'écrivain et de l'intellectuel dans la lutte des classes : ils ne confondirent jamais révolution dans l'écriture (formelle) et révolution sociale.

Je ne reviendrai pas sur la lecture faite par Breton de Freud (Alchimie, magie, sommeils hypnotiques, etc...). Pour ce qui est des rapports entre le surréalisme, la psychanalyse et la parapsychologie du XIX^e, je renvoie à l'excellent article de J. Starobinski : Freud, Breton Myers (l'ARC n° 34) montrant comment Breton a tiré le texte freudien, non pas vers le biologisme, mais vers le spiritualisme (opposition couplée : rationnel/irrationnel). Il y a chez lui de nombreux thèmes scientistes, de même qu'un certain romantisme freudo-marxiste (idée d'une libération totale de l'homme, sociale et individuelle) ; mais comme écrivain et spécifiquement comme tel, il a reconnu dans la découverte freudienne ce qu'elle avait de plus révolutionnaire, à savoir : le rapport de l'inconscient au langage,

une déviation soit droitière, soit gauchiste, la déviation droitière supprime la philosophie : il ne reste que la science (positivisme). La déviation de gauche supprime la science : il ne reste que la philosophie (subjectivisme) ». Et encore : « Définition de la conception bourgeoise du monde dans sa Forme Générale : l'économisme (aujourd'hui technocratisme) et son comportement spirituel, l'idéalisme moral forment le couple fondamental de la conception du monde bourgeoise depuis les origines de la bourgeoisie. Forme philosophique actuelle de cette conception du monde : le néo-positivisme et son complément spirituel, le subjectivisme phénoménologique/existentia- liste. Variante propre aux sciences humaines : l'idéologie dite structuraliste ».
(La Pensée, n° 138 - Réponse à l'Unité).

Naturellement il n'est pas question pour nous de faire une analogie entre les déviations du mouvement marxiste et celles qu'a subies la théorie freudienne : nous citons ces phrases dans le but de mettre en évidence ce que sont les termes : philosophie/science/ idéologie de manière à tenter de formuler théoriquement ce qu'est le révisionnisme, quelles sont ses formes, comment il opère, ce qu'est une philosophie, ce dont elle parle (de la science), cela dans le cadre de l'analyse de la découverte freudienne et de son rapport à l'histoire du discours scientifique.

le fait que celui-ci ne soit jamais analysable en termes biologiques, qu'il soit une « écriture », une somme de traces ne « reflétant » pas le conscient : Breton et les surréalistes ont reconnu à l'inconscient une existence formelle ; l'écriture automatique n'est pas l'expression d'un fond ontologique, elle est le lieu où parle l'inconscient (de même que le discours du patient). Blanchot signale cela en disant (*Le Demain Joueur ou l'avenir du Surréalisme*, NRF) : « la dictée automatique signifie non pas que dire reproduit ce qui est pensé mais que penser est toujours déjà le dire ».

N'oublions pas non plus l'importance que les surréalistes donnèrent au jeu de mot dans leur théorie de l'écriture ; or c'est précisément ce rôle accordé par Freud au MOT (rébus - lapsus - discours du rêve - actes manqués, etc...) que la plupart des psychanalystes ont méconnu (mise à l'ombre d'ouvrage comme le « Jeu de mot » ou « Psychopathologie de la vie quotidienne » ; non-compréhension d'une grande partie de « L'interprétation des rêves »).

A cette reconnaissance du sens de l'inconscient s'ajoute celle du désir ; en rattachant Freud à Sade et à Fourier comme « émancipateur du désir » (*Entretiens*), Breton situe nettement son sens psychanalytique : celui-ci n'est jamais réductible au besoin (biologique), il est fondamental dans la détermination du fantasme et dans la représentation de l'autre.

Mais il commet l'erreur de vouloir « socialiser » le désir dans la formule chargée d'idéologie freudo-marxiste : « à chacun selon ses désirs » ; il sait pourtant que la définition même du désir est de ne pouvoir être satisfait (matériellement) puisqu'inconscient.

Le fait que Freud n'ait pas compris ce que les surréalistes lurent dans son œuvre ne prouve rien quant à cette lecture mais cela pose tout de même un problème épistémologique sur lequel nous reviendrons : la découverte freudienne ayant été mieux comprise par le détour d'une lecture « poétique » (au sens des formalistes et des linguistes) que par celle de psychanalystes de formation médicale (psychiatres), de psycho-sociologues ou de philosophes de la conscience.

LE SENS DU TEXTE

Aucun « retour à » ne peut s'effectuer sans redéfinition de ce que sont lecture et texte. Si l'on prétend, et c'est

le cas, qu'une mauvaise lecture ou une « non-lecture » de Freud et de Marx ont conduit à intégrer ce qu'on y trouvait de nouveau dans le cadre général d'une psychosociologie, quelle serait alors la « bonne » lecture, celle qui permettrait de continuer (par le fait même de retrouver) le sens de leurs découvertes. Comment justifier le choix qu'implique un tel type de retour au texte ? Comment donc poser de manière autre le problème de l'inscription de Freud dans l'histoire ? C'est là que le matérialisme dialectique peut nous aider : à faire un travail de critique épistémologique, à repérer ce que signifie la découverte freudienne, ce qu'elle impose comme découpage nouveau aux différents discours scientifiques, ce qu'elle introduit elle-même comme discours possible. Si ce double travail n'est pas fait du dedans (lecture du texte) et du dehors (critique historique), la vérité de Freud (c'est-à-dire sa découverte) est réintégrée aux différentes pratiques pseudo-scientifiques existantes (psychologie, sociologie) ou aux divers champs médicaux (neurologie, psychiatrie). Par ce mouvement de « reprise », nous l'avons vu, Freud se trouve rattaché à la pensée scientifique de son temps (biologie, physiologie) : on lit dans son œuvre seulement une langue, un vocabulaire, une terminologie, propres aux discours du XIX^e dont il n'a de cesse de se dégager (cf. l'importance chez Freud de sa propre réflexion, pendant 40 ans sur les termes qu'il emploie et qu'il redéfinit de manière constante dans le sens de l'élaboration de la science analytique).

C'est donc du texte de Freud (ou de Marx) qu'émerge le sens ; on revient à lui comme à l'original du discours, on reprend les termes de l'allemand (Althusser-Lacan), on tente de les re-traduire afin qu'ils signifient bien dans une autre langue le sens de ce qu'ils énoncent ; toute activité à caractère scientifique se réfère à l'existence d'un texte et de son histoire, de l'histoire de son inscription dans l'histoire ; elle détermine ainsi les conditions mêmes de la lecture, elle pose le problème du matériau à utiliser et à l'intérieur de celui-ci le problème du repérage des concepts qu'il recèle, souvent sous l'apparence d'une formulation. Définir le sens (comment ? pourquoi ?) qu'on donne à la lecture revient à prendre le texte « comme tel », non comme un monument sacré dont on tirerait recettes et évidences mais comme l'énonciateur d'une certaine vérité scientifique : celui-ci n'a pas fonction légiférante (la Bible, le Code) mais il renferme les possi-

bilités pour la continuation de ce qu'il entreprend, à savoir une élaboration (peut-être) scientifique ; si la psychanalyse veut se dire freudienne, elle devra donc s'imposer ce double mouvement : retour au texte comme texte, critique et repérage de ce qu'il recèle (re-lecture), c'est-à-dire : référence à une théorie (texte et pratique du texte) et à une pratique analytique. Mais par quel critère différencier une lecture qui serait freudienne d'une autre qui ne le serait pas (problème du révisionnisme ?) Comment dire « la vérité de » (Freud ou Marx) ? Précisément en la disant « autrement » qu'eux-mêmes, ceci par le travail épistémologique suivant : 1°) Repérage des concepts énoncés, leur inscription dans l'histoire du texte, l'histoire de leur production ; 2°) Leur articulation dans le champ qu'ils ont ouvert : c'est-à-dire définition du sens de « l'après coup » de leur production.

Le texte (celui qui dit la vérité) est alors appréhendé comme un tout, qu'on ne doit pas respecter, mais décomposer sous peine d'entretenir avec lui une relation magique ; pseudo-scientifique (cuisine psychologique), scientiste (biologisme), morale (idéalisme, naturisme).

On retourne ainsi à la langue de Freud, à son langage qui est en même temps celui de la psychanalyse puisque lui seul l'a instituée comme science. Jean Laplanche et J.-B. Pontalis en achevant « Le Vocabulaire de la Psychanalyse » (PUF) se sont fixé ce but : ne pas établir une nomenclature des termes techniques créés par Freud, mais analyser d'un point de vue historico-critique, l'appareil notionnel de la psychanalyse ; ceci constitue une réflexion sur le sens du langage psychanalytique et de la « métaphore freudienne ». « Aujourd'hui, c'est ainsi que les textes freudiens commencent à être lus, c'est-à-dire dans l'intention non d'en extraire un savoir positif qui pourrait se professer et s'augmenter progressivement, mais d'en mettre au jour la problématique » (Pontalis, *Après Freud*, NRF, du vocabulaire de la psychanalyse au langage du psychanalyste, 1963).

Lecture symptomale dit Althusser (sur Marx), demander au texte ce qu'il ne dit pas, l'interroger sur ses blancs, lui réclamer des comptes sur sa vérité ; ce type de lecture — parlons de celle de Lacan à propos de Freud — implique donc une lecture de toute l'œuvre, implique qu'on ne rejette pas dans l'ombre certaines de ses parties jugées suspectes ou impures : exemple de ce rejet dans la tradition psychosociologique : « Totem et Tabou », « Psycho-

pathologie de la vie quotidienne », « Malaise dans la civilisation ». A l'inverse, l'accent est mis sur l'aspect clinique de l'œuvre de Freud : on valorise « Les Cinq Psychanalyses » afin de promouvoir une idéologie de la technique thérapeutique ; ces procédés de mise à l'ombre ou de mise en évidence par codification démontrent bien ce qui est recherché dans le texte freudien : preuves, recettes, certitudes...

Mais une véritable réflexion historique suppose un choix ; lire, dire l'œuvre suppose une délimitation, on en use, on y récupère quelque chose, on lui assigne une certaine orientation ; toute lecture critique désireuse d'instaurer un discours scientifique passe par ce critère du choix. C'est ainsi qu'Althusser lit dans Marx ce que celui-ci a lu des économistes bourgeois (Ricardo-Quesnay-Smith), ce qu'il a lu dans Hegel et Feuerbach et dans la réalité du mouvement ouvrier français. Cela nous permet de ne pas énoncer comme l'a fait toute une tradition de la pensée marxiste que la réflexion de Marx serait la synthèse de la philosophie idéaliste allemande, des théories économiques anglaises, de la tradition stratégique du mouvement ouvrier français : elle est autre chose à partir de cela, elle n'est pas réductible à cela, de même que la découverte de Freud ne saurait se réduire à la synthèse de la pensée biologique du XIX^e, de la clinique psychiatrique, de la psychologie du Moi et de la philosophie néo-kantienne.

Foucault situe ainsi la découverte de l'inconscient « ... Soit par exemple une description archéologique de la sexualité, je vois bien désormais comment on pourrait l'orienter vers l'Epistémé : on montrerait de quelle manière au XIX^e siècle se sont formées des figures épistémologiques comme la biologie ou la psychologie de la sexualité, et par quelle rupture s'est instauré avec Freud un discours de type scientifique » (Archéologie du savoir, p. 252).

Cette notion de rupture a été définie par Althusser dans la préface de la première édition de « Lire le Capital », puis élaborée à partir d'un retour au texte, à la lettre du texte de Marx (laquelle n'a pas le même sens que la lettre de Freud pour Lacan). « Nous avons posé au Capital la question de la différence spécifique tant de son objet que de son discours, nous demandant à chaque pas de notre lecture en quoi l'objet du Capital se distingue non seulement de l'objet de l'économie classique

(et même moderne) mais aussi de l'objet des œuvres de jeunesse de Marx, en particulier de l'objet des Manuscrits de 44 ; et donc en quoi le discours du Capital se distingue non seulement du discours de l'économie classique mais aussi du discours philosophique (idéologique) du jeune Marx », p. 13.

Double coupure donc, l'une s'effectuant par rapport au discours de l'économie classique, l'autre à l'intérieur de l'œuvre entre la jeunesse et la maturité ; de même Althusser définit le retour lacanien à Freud comme un retour à sa « maturité » (différente de la maturité de Marx), c'est-à-dire à ce moment où semble s'élaborer la science, où elle parvient à une définition de son objet spécifique, où elle « rompt » avec le biologisme et le psychologisme. C'est donc par une sorte de lecture-choix dans le texte que peut continuer de se déterminer cet objet spécifique : activité qui ressemble plus, Michel Foucault le signale, à celle de l'archéologue, du décripteur de signes qu'à celle du ramasseur de documents.

Citons encore cette phrase révélatrice d'Althusser : C'est à l'effort théorique, pendant de longues années solitaire, intransigeant et lucide de Jacques Lacan que nous devons aujourd'hui ce résultat qui a bouleversé notre lecture de Freud. En un temps où ce que Jacques Lacan nous a donné de radicalement neuf commence à passer dans le domaine public où chacun peut à sa manière en faire usage et profit, je tiens à reconnaître notre dette envers une leçon de lecture exemplaire qui, on le verra, dépasse en certains de ses effets son objet d'origine. Je tiens à la reconnaître publiquement pour que « le travail du tailleur ne disparaisse pas dans l'habit (Marx) », fût-il le nôtre. Comme je tiens à reconnaître la dette évidente ou secrète qui nous lie à ces maîtres à lire les œuvres du savoir que nous furent Gaston Bachelard et J. Cavailles, que nous sont aujourd'hui Ganguilhem et M. Foucault » (idem, p. 15 souligné par nous).

Cette lecture-choix, ce repérage, ne s'opèrent ni par hasard ni naïvement. Penser le sens scientifique d'un texte c'est aussi penser le sens du discours qui le formule : autrement dit cela implique que l'on signifie à l'aide de quels instruments on va dire le sens (la vérité) du texte ; il s'agit de réfléchir sur les conditions de production du discours qui va énoncer cette vérité, de ne pas cacher ses référents : c'est en se servant d'un certain nombre de concepts élaborés par des maîtres à lire,

qu'Althusser a pu lui-même lire Marx ; ceci définit un « climat épistémologique » ; s'il a pu penser le concept de coupure c'est parce que la lecture de Bachelard (en particulier son élaboration des coupures et des seuils épistémologiques) le lui a permis. L'utilisation du terme « coupure » pose nombre de problèmes : elle comporte un certain danger scientifique reconnu par Althusser lui-même ; en effet, « une rupture » ne s'instaure pas « abstraitement » dans le cours de la pensée théorique de Marx, mais en liaison avec une « pratique », en l'occurrence, l'évolution de la pratique révolutionnaire contemporaine.

De même, la découverte de « la prééminence du sexuel » dans la théorie des névroses, et par là celle de l'existence d'une sexualité infantile et du complexe d'Edipe, n'a pu se manifester qu'à travers une pratique de plus en plus élaborée de l'écoute du discours. Loin de prendre les concepts à la lettre, de les transposer naïvement d'un domaine dans l'autre, il faut les faire signifier à partir d'un objet spécifique, spécifiquement délimité. Le « baquet structuraliste » (Lacan) dans lequel on a simultanément plongé Lévi-Strauss, Foucault, Lacan et Althusser est une de ces constructions idéologico-scientistes de même que toute démarche où sont effectués des « transferts » de concepts dans des lieux où ils n'opèrent pas ; on sait que c'est de cette manière que se forment de vastes systèmes explicatifs du monde sur la base du raisonnement analogique, où tout devient signifiant de n'importe quoi selon le désir du bâtisseur de mythes. (14)

(14) Qu'il y ait de fortes ressemblances entre le discours scientifique et le discours paranoïaque ou délirant, n'est pas douteux. L'expérience analytique peut nous le démontrer, d'où la complexité à cet égard de tout discours scientifique nouveau quant à ce qu'il énonce ; n'oublions pas que Freud fut pris pour « fou » quand il parla de la sexualité dans le milieu médical viennois (précisément pour obsédé sexuel puisque parlant du « sexuel ») — Lacan est souvent traité d'aphasique pour son élocution (parlant du rôle du langage en psychanalyse il est désigné comme « atteint de troubles de la parole »). Version populaire : image du savant fou — image inversée : le charlatan pris pour un savant ; ou bien encore : le discours de l'obsessionnel pris pour un discours scientifique et vice-versa, etc... On pourrait citer d'autres cas.

Il n'est pas impossible que Freud ait pris le discours surréaliste et celui de Breton quand il le rencontra pour un discours délirant (ce qu'ils étaient en grande partie au regard de la science analytique), d'où la non-reconnaissance par lui de ce que « disait réellement » le surréalisme sur la création artistique et la littérature.

A propos de la « reprise du texte de loi » et de « l'intention légiférante », Serge Leclair montre bien qu'elle peut se faire de deux manières différentes :

La formalisation commence là où on n'occulte pas le sens derrière la lettre ; l'élaboration d'une théorie commence par le dévoilement du projet théorique, par la définition de l'objet scientifique, du rapport spécifique établi entre le projet et l'objet : c'est en philosophe qu'Althusser lit le Capital ; c'est sur l'horizon des découvertes de la linguistique et de la phonologie du début du XX^e siècle que Lacan inaugure son retour au sens de Freud. Comment alors peut-il justifier sa position et celle de son école comme seules détentrices de la vérité freudienne ? les « autres » se présentant comme des « fonctionnaires de la lettre de Freud », des « orthopédistes », des « bons samaritains », etc... Nous pouvons dire que c'est précisément par la formulation d'une théorie des conditions du retour à Freud : théorie qui seule peut éviter à la psychanalyse de dégénérer dans sa technique (pragmatisme) ou d'être rattachée à ce qu'elle n'est pas (biologisme, psychologisme, psychiatrie, etc.). Cette vérité de Freud échappe ou se dégrade : elle n'est vérité (scientifique) qu'à être sans cesse relue, redite, écrite, parlée. (15)

1) Paranoïaque : le légiférant se veut le découvreur des secrets de la science, assurant lui-même la garantie du texte, étant devenu l'incarnation de ce texte qu'il élabore à ceci près qu'il ne sait plus ce qu'est le texte (qui le persécute).

2) Perversa : le légiférant dénie la fonction de limite de la lettre (la loi de l'interdit) ; la loi devient un faux semblant qu'il parodie sous forme d'un cérémonial, d'un rituel (montage gratuit devant être respecté scrupuleusement), ce qui implique une mise en cause de la loi, l'idée de l'abolition de la limite comme valeur de jouissance.

(Séminaire de Vincennes : Articulation de la psychanalytique avec d'autres champs, 1969).

(15) Ce que semble instaurer la découverte freudienne quant au « sujet de la science », celui qui parle, est cette coupure/continuité entre la vérité (de l'ordre du désir) et le savoir (ordre du discours). Ainsi est remise en question la position de tout discours scientifique comme énonciateur des deux ordres (v. note 17), position que Lacan formule pour la psychanalyse en disant qu'il n'y a pas de métalangage : « Nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, la vérité se fonde de ce qu'elle parle et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour le faire. C'est même pourquoi l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage et pourquoi moi, quand j'enseigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser sous le nom d'inconscient, la vérité parler » (La Science et la Vérité, 1965, Ecrits).

Althusser, dans son texte pourtant antérieur (Freud et Lacan, 1964), avait saisi la position du discours de Lacan, d'autant mieux qu'il en faisait l'analyse de l'extérieur : « Et puis que j'en suis à son langage, qui fait pour les uns tout le prestige de Lacan (« Gongora de la psychanalyse », « Grand Dragon », grand officiant d'un culte ésoté-

Découvrir en Freud ce qu'il ne dit pas ou ce qu'il dit avec le matériau qu'il a ; il ne faut pas nier le danger idéologique qu'il y a à « interpréter » ce que dit le texte (danger souligné à la fois par Jean Laplanche et Michel Tort, *L'Arc* n° 34). Le texte n'est pas « séparable » si facilement de son contexte ; ce que dit textuellement Lacan de Freud n'appartient à celui-ci que par le sens donné à la lecture ; construire une théorie capable de rendre compte de la signification historique (donc actuelle) du texte freudien et de la coupure qu'il inaugure. Ce travail semble indispensable pour que le texte ne demeure pas « lettre morte » au service du pragmatisme ou du biologisme.

Freud, pour penser sa découverte, l'inconscient comme signifiant, comme parlant, comme pourvu d'un sens, utilisait un matériel mis à sa disposition par les travaux des philologues, archéologues, grammairiens du XIX^e portant sur des langues anciennes, la plupart du temps écrites, dont on reconstruisait le sens (importance de l'Égyptologie, des travaux de Champollion — des recherches sur l'indo-européen, comme langue « originaire », etc.) Quand donc, sous forme de métaphore, Freud veut donner une image ou une idée de l'inconscient représenté « typographiquement » par le rêve, il le compare à un texte, à une somme de hiéroglyphes (de signes et non de dessins) ; ceci veut dire que l'inconscient, pour être repérable, se lit comme langage ; ceci veut dire qu'il faut découvrir en Freud le sens de sa référence à la philologie et à la grammaire des langues. La lecture de Lacan, utilisant les découvertes de la linguistique du début du XX^e (Sausure, Jakobson), dit « autrement » (à la fois autre chose et le sens), ce que Freud a lui-même dit : cela à l'aide du matériau conceptuel fourni par la linguistique moderne ; elle dit évidemment ce que Freud ne pouvait

rique où le geste, le mutisme ou la composition, peuvent composer le rituel aussi bien d'une communication réelle, que d'une fascination très « parisienne » — et pour les autres (savants ou philosophes au premier rang) son « artifice », son étrangeté et son « ésotérisme », on peut voir qu'il n'est pas sans rapport avec les conditions de son exercice pédagogique : ayant à enseigner la théorie de l'inconscient à des médecins, analystes ou analysés, Lacan leur donne dans la rhétorique de sa parole, l'équivalent mimé du langage de l'inconscient, qui est comme chacun sait, en son essence ultime, « witz », calembour, métaphore ratée ou réussie : l'équivalent de l'expérience vécue dans leur pratique, qu'elle soit d'analyste ou d'analysé ». Ceci à notre avis ne résoud pas le problème très complexe de l'enseignement « à venir » de la psychanalyse.

dire en ces termes, elle tente de tirer de son discours les conclusions épistémologiques qui s'imposent : « Dès l'origine on a méconnu le rôle constituant du signifiant dans le statut que Freud fixait à l'inconscient d'emblée et sous les modes formels les plus précis » (L'instance de la lettre dans l'inconscient, 1957. (16))

Ce n'est pas la nature qui définit l'existence de l'homme mais son appartenance à l'ordre du langage et de l'histoire : « Tel est l'ordre essentiel où se situe la psychanalyse et que nous appellerons désormais l'ordre symbiotique », dira Lacan pour expliciter la position du désir dans le discours. Cela permet de mettre en évidence la coupure (sans cesse soulignée par Freud) existant entre la vie biologique de l'homme (pulsions d'autoconservation) et sa vie historique (pulsions sexuelles), entre ses besoins et ses désirs entre l'instinct et la pulsion ; le terme instinct (Instinkt) est utilisé par Freud dans le

(16) La nécessité de la liaison entre la science du langage et celle du « comportement psychique » s'est toujours fait sentir : l'idée générale étant de pouvoir expliquer la spécificité de la nature humaine par l'existence du langage (en opposition avec le pseudo-langage animal). L'orientation vers une formalisation toujours plus poussée de l'inconscient dans le cadre de la théorie analytique peut seule permettre une élaboration scientifique, la construction d'une psychanalytique, à condition que soit reconnue la coupure instaurée par Freud dans l'analyse du « Psychique ».

C'est pourquoi toute connexion entre la psychologie (ayant la place que l'on sait) et la théorie linguistique s'opère sur le mode d'un retour aux classifications psycho-physiologiques du XIX^e : comportement et discours « normaux » s'opposant à comportement et discours pathologiques (réintroduction de l'idée de normal/pathologique complètement remise en question par la découverte freudienne). Ainsi s'est créée une pseudo-science : la neuro-linguistique (issu d'un structuralisme linguistique agonisant) qui opère une taxinomie des différents troubles du langage (en rapport avec les troubles du comportement) ; on établit des types de corpus normaux et des types de corpus pathologiques. La référence à la neurologie et à la psychiatrie comme sciences « sûres » permet de déterminer l'origine bien organique de ces troubles. Il n'est évidemment pas question pour nous de nier l'existence réelle de lésions organiques dans l'aphasie mais de voir ce que représente sur le plan idéologique une telle attitude : la négation du rôle de l'inconscient et du désir dans le discours du sujet, du rapport du désir à la « maladie » (que ce sujet soit aphasique, psychotique ou « normal »). La neurologie et la psychiatrie ont pu de cette manière récupérer les certitudes d'une linguistique taxinomique (souvent, nous le verrons, teintée de « chomakysme ») : le positivisme linguistique (à idéologie structuraliste) a cru pouvoir sortir du ghetto des corpus en servant d'instrument à l'organicisme le plus primaire, lequel se montre soucieux d'enterrer sous l'apparence d'une scientificité illusoire la découverte freudienne quant au discours. (Voir création analogue : la psycho et la socio-linguistique associées à la psychologie et à la sociologie dans le cadre d'un « modernisme » linguistique).

sens que lui donne la philosophie et la psychologie animale : quelque chose d'analogue à l'instinct animal. Alors que la pulsion est « un concept limite entre le somatique et le psychique » attaquant l'organisme de l'intérieur (pulsion de mort). La découverte de la réalité d'une sexualité non génitale, et partant de la position essentiellement perverse de la sexualité infantile (n'ayant pas de « but ») permet de comprendre cette rupture (cf. « Trois essais sur la théorie de la sexualité »), ainsi que la notion d'étayage : les pulsions sexuelles s'étayaient sur les fonctions vitales, mais n'appartenant pas au même ordre, elles introduisent pour ainsi dire le « dés-ordre » à l'intérieur des fonctions biologiques (le corps étant à la fois un organisme biologique et un ensemble de zones érogènes). « On n'accède pas à la réalité spécifique du désir en partant du besoin organique, pas plus qu'on accède à la réalité spécifique de l'existence historique en partant de l'existence biologique de « l'homme ». Au contraire de même que ce sont les catégories de l'histoire qui permettent de définir la spécificité de l'existence historique de l'homme, y compris des déterminations apparemment purement biologiques comme ses « besoins » ou les phénomènes démographiques, en distinguant son existence historique d'une existence purement biologique — de même ce sont les catégories essentielles de l'inconscient qui permettent d'appréhender et de définir le sens même du désir en le distinguant des réalités biologiques qui le supportent (exactement comme l'existence biologique supporte l'existence historique) mais sans le constituer ni le déterner » (Althusser).

Le « retour à », dans ces conditions, peut être défini comme une construction théorique capable de rendre compte à la fois de la scientificité du texte freudien et de l'élaboration qui s'ensuit de la science analytique (celle-ci devant de plus en plus faire « l'analyse » de son propre discours) ; afin que le « retour à » ne soit ni une interprétation philosophique du texte freudien (cf. la critique de Lamouche adressée à Ricoeur : lui-même désignant son « Interprétation » comme la « Construction d'un Homologue », *Interpréter (avec) Freud*, *l'Arc* n° 34), ni une anthologie, une exégèse, une interprétation littéraire, paranoïaque ou scientiste (« l'interprétation » se différenciant de la « révision ».) (voir note 17). Mais un véritable repérage scientifique des concepts est aussi tributaire du discours philosophique (voire de la logique

de l'idéologisation : dangers du « lacanisme »), puisqu'il s'agit de redire autrement le texte, d'en construire un nouveau rendant compte à la fois de lui-même et du précédent, sans en être le simulacre (condition théorique). Cette difficulté apparaît clairement à propos du retour à Marx et de l'opposition entre matérialisme historique (science) et matérialisme dialectique (philosophie). Sur ce plan, la position par rapport au texte de Marx et de Freud est différente, Marx ayant déjà tiré de « sa science », sur elle, un discours philosophique nouveau ; Althusser se donne pour tâche de développer la philosophie issue du matérialisme historique : « Les sciences que nous connaissons sont installées sur quelques grands continents. Avant Marx avaient été ouverts à la connaissance scientifique deux continents : le continent mathématique et le continent physique. Le premier par les Grecs, le second par Galilée. Marx a ouvert le continent histoire. L'ouverture de ce nouveau continent a provoqué une révolution dans la philosophie : c'est une loi, la philosophie est toujours liée aux sciences (comme contre coup des grandes découvertes scientifiques). La philosophie est née chez Platon avec l'ouverture du continent mathématique. Elle a été transformée (chez Descartes) par l'ouverture du continent physique, elle est aujourd'hui révolutionnée par l'ouverture du continent histoire » (La Pensée, n° 138, réponse à l'Unita).

On peut donc voir dans la découverte de Freud l'ouverture du continent inconscient avec ce que cela représente comme rupture par rapport à la biologie et à la psychologie du Moi. La conclusion théorique que tire Freud de cette découverte est de la situer comme analogue à ce que fut la révolution copernicienne (déplacement du centre, décentrement du Sujet). Il n'a pas chez lui de discours explicitement philosophique, mais des références implicites à Hegel (L'origine — l'originare, le rapport du désir au savoir, etc.) et à Kant (dans la Traumdetung). On sait aussi que Freud reprochait aux philosophes de construire des systèmes d'interprétation : « trouver dans les choses une unité dernière ». Le contre-coup idéologique de sa découverte, nous l'avons vu, viendra très vite sous forme de psychanalyse révisée, de psychologie à terminologie pseudo-freudienne, de biologisme ou d'interprétation philosophique des concepts analytiques. Freud semble avoir révolutionné toute la philosophie issue du cogito cartésien et de la conscience de soi hégé-

lienne : « Le Moi n'est pas maître dans sa propre maison ». La lecture lacanienne tire la conclusion philosophique de la découverte freudienne quant à cette position du sujet : « Mais la découverte freudienne a été de démontrer que ce procès vérifiant n'atteint authentiquement le sujet qu'à le décentrer de la conscience de soi dans l'axe de laquelle la maintenait la construction hégélienne de la phénoménologie de l'Esprit ». (Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, 1953. Voir aussi le « Stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », 1949).

Le problème épistémologique en psychanalyse se pose ainsi : Il faut amener la psychanalyse au statut de science et dans un même temps penser l'après-coup philosophique de la découverte de l'inconscient (réflexion sur la vérité — théorie de l'idéologie); le travail s'effectuant à plusieurs niveaux :

- ce qui est lu dans Freud (élaboration permettant la construction d'une psychanalytique) ;
- ce qui est lu dans le discours du patient (pratique de l'interprétation, du transfert, etc.), d'où deux types de déchiffrement dans la constitution de la science analytique (17).

(17) Le problème du « retour à » semble se poser de manière pressante pour certaines sciences ayant à réfléchir sur leur épistémologie. Dans ce cadre nous intéressons au plus haut point le retour à Descartes et aux grammaires du XVII^e effectué par Chomsky, retour qu'il faut situer dans la configuration générale de la linguistique post-saussurienne et de l'idéologie behavioriste qui s'étend à tous les domaines : linguistique, psychologie, sociologie. Ce que Chomsky inaugure de fondamental est la réintroduction du sujet dans la langue, c'est-à-dire la question du langage, de son acquisition, de sa nature formelle, de ce qu'il a de créateur et de spécifiquement humain — la linguistique taxinomique issue de Saussure et de son idéologie positiviste, ayant exclu le sujet donc le discours (la syntaxe) pour ne s'intéresser qu'à la description de corpus ou d'états de langue ; le locuteur-auditeur n'apparaissait alors que dans le schéma mécaniste du stimulus réponse (cf. Bloomfield — Idem en psychologie).

Certains structuralistes ont taxé ce retour à la grammaire de Port-Royal de tentative réactionnaire visant à réintroduire le dogmatisme rationaliste du XVII^e et la vieille querelle des Universaux dans le champ de la linguistique moderne. Chomsky ne réintègre pas dans la pensée contemporaine le « sujet » cartésien. Le terme créé par lui de « Linguistique cartésienne » dénote sa fonction de construction théorique visant à élaborer une science formelle du langage ; il n'existe pas dans les faits de linguistique cartésienne comme il en existe une « saussurienne », alors qu'il y a un sujet cartésien de la science et de la conscience (cogito) dans l'histoire de la philosophie occidentale.

LE RETOUR DU SENS

L'introduction par Lacan dans l'analyse de l'inconscient des concepts de la linguistique est très loin d'opérer comme un « placage » des théories de Saussure ou de Jakobson visant à faire de la psychanalyse une « philosophie » ou une « anthropologie » ; la critique de l'injection faite à Freud d'un substrat hétérogène, ayant pour but une prétendue récupération culturelle de la psychanalyse n'a aucun sens, si ce n'est de se voir reléguer au rang de ce qu'elle condamne : être un discours idéologique sur Freud.

La définition de l'inconscient comme lieu (l'autre scène dit Freud) où « ça » parle, joue à la fois sur le terme neutre « Es » et sur la parole en restituant au « sens »

« On aurait tort aussi de croire que les différents auteurs qui ont apporté leur contribution à ce que j'appellerais « la linguistique cartésienne » se considéraient nécessairement comme d'une seule et même « tradition ». Rien ne serait plus faux. En construisant la notion de « Linguistique cartésienne », j'entends caractériser une constellation d'idées et d'intérêts apparue d'abord dans la tradition de la « Grammaire universelle » ou « philosophique » inaugurée par la Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal (1660) ; puis reprise dans la linguistique générale contemporaine de la période romantique ou immédiatement postérieure ; ainsi que dans la philosophie rationaliste de l'esprit qui, dans une certaine mesure, a constitué l'arrière-plan commun à ces deux orientations »... Et encore : « On pourrait avec profit développer ce genre d'étude dans un cadre plus général où l'on opposerait la linguistique cartésienne à un ensemble de doctrines et d'hypothèses qu'on pourrait qualifier de « linguistique empiriste », et qu'illustrent la linguistique moderne, structuraliste et taxinomique, aussi bien que les développements parallèles de la psychologie et de la philosophie contemporaines. (La Linguistique cartésienne, éd. du Seuil).

Il s'agit là d'une réflexion sur les fondements du langage humain (l'acquisition de celui-ci chez l'enfant ne pouvant se faire par la simple analogie avec l'entourage). En redéfinissant de manière formelle les notions d'intuition et de créativité linguistiques, Chomsky montre l'existence de structures inconscientes chez l'homme qui « pré-existent » à l'acquisition du langage mais apparaissent à travers lui ; il pense ainsi pouvoir sortir la science du langage de son « enfermement » et fournir une réponse possible à la question que se pose à ce sujet la psychologie.

Or, précisément, nous pensons que la psychologie pseudoscientifique ne pose pas la vraie question du langage et que là existe le danger que nous avons dénoncé plus haut (note 19) d'une utilisation par la psycho-linguistique des réflexions de Chomsky (danger du « Chomskysme ») qui réintroduirait en fait la notion de corpus (classification des phrases) et de « comportement verbal », récupérant ainsi celle de sujet cartésien : son décentrement ne pouvant être compris par la psychologie ; l'existence de l'inconscient, de ses déterminations, de ses incidences dans le discours, serait niée au profit de celle de structure linguistique inconsciente.

freudien son lieu (cet autre neutre) et sa manifestation (la parole du sujet) ; elle permet de faire la liaison entre le discours, le langage et le désir, fondamentale dans la découverte freudienne ; ce désir (Wunsch, souhalt) Freud le lie à la reproduction hallucinatoire des perceptions devenues des signes, séparant nettement le désir du besoin. La formulation lacanienne opère sur les trois éléments que sont : le besoin trouvant sa satisfaction dans le réel, la demande qui est toujours demande « de » quelque chose : d'amour, et le désir, irréductible à la demande qui est désir d'être reconnu absolument par l'Autre, sans tenir compte de son inconscient. On reconnaît là, lié au sens de Freud, l'introduction d'un mécanisme hégélien, la dialectique du maître et de l'esclave reformulée suivant un schéma triangulaire : le désir, le discours, l'inconscient, permettant de penser le concept freudien de désir dans son rapport à l'autre au cours de la dialectique verbale.

L'utilisation que fait Lacan de Hegel en le déplaçant du côté de Socrate (rapport à l'autre dans le discours) est toujours surdéterminée par la référence freudienne (voir définition du transfert en ces termes).

De la même manière sont définies les fonctions de la parole et du langage dans l'expérience analytique : « Pour libérer la parole du sujet nous l'introduisons au langage de son désir, c'est-à-dire au langage premier, dans lequel au-delà de ce qu'il nous dit de lui, déjà il nous parle à son insu, et dans les symboles du symptôme tout d'abord... Ce langage (...) a le caractère universel d'une langue qui se ferait entendre dans toutes les autres langues, mais en même temps, pour être le langage qui saisit le désir au point même où il s'humanise en se faisant reconnaître, il est absolument particulier au sujet. (Fonction et champ de la parole et du langage, 1953). L'accent est ainsi mis sur le fait que toute l'expérience analytique passe par la parole qui la dit et la constitue de même le fameux « vécu » du sujet), découverte que théorisa Freud quand il passa de la technique de l'hypnose à celle des associations libres. Ce rôle assigné au langage et à la parole permet de penser la rupture existante entre l'ensemble des concepts freudiens (en particulier ceux de représentation, d'identification, de transfert, d'agressivité) et les fantaisies de la psychologie relationnelle ou de groupe ayant pour thèmes la « relation duelle », « l'instinct communicatif », « les motivations », etc., et confon-

dant toujours le « réel » avec sa représentation dans le discours. Ceci a également pour effet de désigner la « position » de l'inconscient, non comme une sorte de revers, d'envers ou de reflet du système conscient/préconscient mais comme Lieu (dans le cadre de la topologie du sujet, de la logique freudienne où ça parle et où ça parle même dans ce que ça ne dit pas (le silence), le « ça » ne prenant sens que restitué sous forme de discours : « le langage humain constitue une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous forme inversée » ou bien : « l'inconscient est ce discours de l'autre ou le sujet reçoit sous la forme inversée qui convient à la promesse, son propre message oublié » (idem).

La réflexion sur le sens du langage et du discours définit ce qu'il en est de la pratique analytique, justifie son projet : ne pas sombrer dans le pragmatisme d'une technique ou dans l'idéal suspect, religieux, magique du « guérir » ; la psychanalyse n'étant pas identifiable à une médecine du psychique, il convient de penser sa rupture d'avec la science médicale, rupture instaurant sur elle un certain regard. Il convient de ne pas faire du psychanalyste un shaman, ce qui serait le réduire au rôle magique de « guérisseur » du corps par l'âme, ou de l'âme par le corps (de psychosomaticien dans la terminologie employée à cet effet) ; on ne peut établir d'analogie à distance (même géographique) entre deux types de « comportements » : « primitif » / « civilisé », qui même s'ils possèdent une quelconque parenté superficielle, sont irréductibles l'un à l'autre — à moins d'un présumé universaliste.

« Si la psychanalyse peut devenir une science, car elle ne l'est pas encore et si elle ne doit pas dégénérer dans sa technique — et peut-être est-ce déjà fait, nous devons retrouver le sens de son expérience » (idem). Retrouver ce sens c'est la définir elle-même dans les termes qui la fondent comme science possible ; définir son objet : les formations de l'inconscient, ses concepts propres : la répétition, la pulsion, le transfert et leurs rôles dans la cure, le sens de son discours : l'élaboration de la théorie du sujet, enfin les fondements de sa méthode : « Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens ; son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la réalité trans-individuelle du sujet ; ses opérations sont celles de l'his-

toire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel » (idem).

Cette idée de l'émergence de la vérité qui parle sans le savoir là où on ne l'attend pas, qui apparaît comme une image devinette (ou une métaphore) ainsi que la position de l'analyste à l'endroit de cette vérité, sont particulièrement mises en relief par Freud dans son interprétation du « fantasme au vautour » de Léonard de Vinci. Cette analyse, notons-le, comme celle qu'il fit de la paranoïa du président Schreber n'a pas lieu par l'intermédiaire de la « parole directe » du sujet mais à partir de documents écrits (parole transcrite). Pour Freud, la différence n'est pas fondamentale. Le recours à l'écrit peut être dans certains cas préférable : ainsi la paranoïa de Schreber semble « mieux s'extérioriser » dans le texte : « c'est pourquoi je trouve légitime de rattacher des interprétations analytiques à l'histoire de la maladie d'un paranoïaque (dementia paranoïdes) que je n'ai jamais vu mais qui a écrit et publié lui-même son cas » ; il peut être inévitable (dans le cas d'individus morts depuis longtemps dont il reste des textes, des dessins ou des œuvres). La question est toujours celle de la mise en évidence du signifiant. L'émergence du sourire oublié de la mère, présent sur le visage de « La Joconde », de « Sainte Anne » ou de « Saint Jean Baptiste », mais voilant par sa présence même son sens absent, celle des contours d'un vautour dans la présence bleue du vêtement de Marie sont autant de signifiants de l'histoire infantile de Léonard. Le vautour (décelé nous dit Freud par Pfister) au contraire du sourire n'existe pas dans le tableau ; Vinci ne l'y a jamais mis ; il ne fait qu'apparaître et n'a de sens que déchiffrable comme substitut de l'image maternelle (ou signifiant du fantasme).

On s'aperçoit alors que toute élaboration de la théorie analytique passe par une réflexion sur le langage et sur son sens en psychanalyse. Il ne s'agit pas d'introduire un ensemble de concepts linguistiques dans le champ psychanalytique mais de perpétuer la réflexion freudienne ouverte à ce sujet : à savoir la question du langage (qui se transforme en question « à » et « sur » la linguistique. Ce que la linguistique « fait » de la découverte freudienne) en tant qu'il constitue la réalité du sujet parlant ; question que posait déjà la psychologie au XIX^e, la grammaire générale et la philosophie du XVII^e (cf. note sur Chomsky) ; cette réflexion permettant de saisir

le sens du « rapport à autrui », non plus dans le cadre de l'humanisme du XIX^e (individu/société, voir ci-dessus) mais dans celui d'une théorie de la représentation (théorie de l'Idéologie) et des formes qu'elle prend dans le réel, le rapport à autrui se faisant par l'intermédiaire du langage : on reconnaît la problématique posée par la linguistique du début du siècle ; n'oublions pas ce que Jakobson doit à la phénoménologie de Husserl et aux théories de Baudouin de Courtenay dans son analyse des lois phonologiques.

Dire que la découverte freudienne de l'instance du signifiant dans l'inconscient était « en avance » sur les formalisations de la linguistique ne signifie pas autre chose que cela : précipiter le démembrement des domaines posant la question du langage (psychologie, sociologie, philosophie, grammaire), de son acquisition, de son rôle dans la communication avec autrui. Il ne s'agit pas de faire de Freud un linguiste avant l'heure ou après l'heure mais de cerner ce que la découverte de l'inconscient et de ses lois impose comme réflexion nouvelle sur le langage et sur ses formes de représentations : la « parole » du sujet, « le texte » de l'inconscient, comme lieux du désir, ne serait-ce que par le détour d'une réarticulation des théories linguistiques et du sens du signifiant en psychanalyse. L'élaboration de la science de la langue, celle de la théorie de la littérature sont contemporaines de celle de l'inconscient bien que leurs voies ne se croisent pas. « Plaquer » la théorie saussurienne du signe sur la théorie freudienne de l'inconscient reviendrait à faire de la psychanalyse une science de type positiviste, l'inconscient devenant un « état », un système de signes ; le rôle du signifiant dans le vécu du sujet est envisagé par Lacan dans le cadre d'un système de représentation stratifié en trois ordres : l'imaginaire, le symbolique, le réel, système permettant par contre-coup une approche freudienne de la névrose, de la psychose et de la perversion comme « structures » régies par la loi du désir, de son sens dans le réel, et non plus comme seuls états ou maladies (psycho-pathologie, psychiatrie) : la position que leur donne Freud englobe les deux descriptions (comportement — symptôme, maladie) sans y être réductibles. Les trois ordres ne sont pas clos : le réel donne au sujet une base pour la construction de la réalité psychique et sert de support partiel à l'imaginaire ; de même l'imaginaire sert partiellement de support au

symbolique. On sait que dans la conception freudienne c'est le désir inconscient et son organisation en une fantasmatique qui définit la réalité psychique du sujet : ce qui, pour lui, prend valeur de réalité.

Le signifiant domine comme loi, en premier lieu le phallus envisagé selon le mode de l'être et de l'avoir ; la mère, la femme est distinguée par un « manque », reconnu par l'enfant, qui, témoin de la scène primitive croit que le coït a lieu par l'anus (cf. Trois essais, et le récit de l'homme aux loups dans « Cinq Psychanalyses »). Il n'y a pas reconnaissance d'un « sexe féminin » mais aperçu d'un manque, d'une béance, d'un trou : la mère « prenant » le phallus « dans » son ventre. Ce manque est la marque d'une autre structure : « La perception directe dit bien en effet qu'il y a là quelque chose de différent mais l'enfant n'est pas capable d'extraire le contenu de cette perception et d'accepter l'impossibilité de découvrir le membre viril chez les filles. Le membre manque : voilà une chose inquiétante, insupportable » (Freud, un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci).

L'ordre de l'imaginaire est vécu par l'enfant dans sa relation avec sa mère, tant qu'il se trouve être « l'autre » de celle-ci (a), ayant pour un temps remplacé le phallus du père ; le passage à l'ordre du symbolique se fait par la reconnaissance du signifiant primaire : le phallus du père marque de la primauté de la loi du père dans l'ordre du désir ; l'enfant s'il est un garçon s'aperçoit par identification qu'il « l'a » et qu'il ne « l'est pas », la fille qu'elle ne « l'a pas » par identification à un manque. On reconnaît là le moment de l'Œdipe. (18)

La mise en évidence de l'existence de la castration chez la femme permet la construction d'une théorie générale de la castration, renvoyant à ses sources biologiques la notion « d'homme avec ses stades et ses instincts ». « Leurs efforts (des petits garçons) en vue de trouver un équivalent au pénis perdu de la femme jouent un grand rôle dans la genèse des perversions multiples. Il est permis de parler d'un complexe de castration chez la femme

(18) Dans le cadre du traitement du complexe d'Œdipe, notons l'expression employée par Freud de « Roman familial » désignant que le sujet se trouve dans l'ordre de l'histoire et du discours : c'est par des fantasmes qu'il modifie imaginairement ses liens avec ses parents : qu'il se constitue donc une histoire propre (imaginant qu'il est un enfant trouvé ou le fils d'un prince, etc.).

Voir : Laplanche et Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, P.U.F.

également. Les enfants des deux sexes imaginent une théorie selon laquelle la femme aurait eu à l'origine un pénis qu'elle aurait perdu par castration » (note ajoutée en 1920 : Trois essais sur la théorie de la sexualité). Il n'y a pas perte réelle du pénis mais fantasme de castration, à savoir : ce que le sujet dit de la castration dans le récit de son épos ; le phallus n'est pas le pénis (organe réel), le père n'est pas le géniteur, mais celui qui donne le nom qui reconnaît l'enfant pour sien. La loi de la castration symbolique signifie pour le garçon l'interdiction de la mère et la sortie de l'Œdipe. En l'acceptant il peut devenir un « homme » comme son père qui a lui-même subi cette loi. « Car c'est de cette relation de l'homme au signifiant que les humanités dessinent l'expérience, et c'est en elle que les situations génératrices de ce que nous appelons l'humanité, s'instituent, comme en témoigne le fait que Freud en plein scientisme a été conduit non seulement à reprendre pour notre pensée le mythe d'Œdipe, mais à promouvoir à notre époque un mythe d'origine sous la forme d'un meurtre du père que la loi primordiale aurait pérennisé selon la formule dont nous avons connoté l'entrée du symbolisme dans le réel : « en lui donnant un autre sens ». (Lacan, la psychanalyse et son enseignement).

L'INSCRIPTION DU SIGNIFIANT

Dans un tel « retour à », le danger se pose : d'une « interprétation » linguistique du texte, danger identique à celui de son interprétation philosophique. C'est pourquoi nous avons démontré que l'introduction par Lacan d'une certaine terminologie linguistique en psychanalyse n'était possible qu'à la condition que se fasse simultanément une réflexion théorique sur le langage et sur son rôle dans l'inconscient. C'est ici que peuvent donc se différencier : 1°) Le « retour à » : comme réflexion épistémologique sur l'après-coup du texte freudien (repérage des concepts, lecture à partir d'eux) ayant pour but l'élaboration d'un discours psychanalytique, renvoyant à une pratique de la psychanalyse et à une méthode ; 2°) l'Interprétation : philosophique, littérale ou linguistique : consiste à rattacher la découverte freudienne à une théorie ou à une idéologie déjà existante : en faire un chapitre de l'histoire de la philosophie : introduction de l'inconscient dans les phénomènes de la conscience ; ou bien selon

la réponse de Freud à Breton, « mettre l'accent sur le rêve et non sur son interprétation », en faisant de l'inconscient le « siège » de « l'inspiration ». (C'est souvent une interprétation « littéraire » de l'inconscient qui mène à des études faussement psychanalytiques de textes littéraires). Ou bien encore en faire un chapitre de l'histoire de la grammaire et de la langue par introduction naïve dans le fonctionnement de l'inconscient de règles grammaticales ou linguistiques. La démarche interprétative n'est pas dénuée d'intérêt car elle rend compte inévitablement de l'existence de la découverte et de son impact dans des domaines annexes, mais elle n'a pour but que l'interprétation elle-même, elle construit un double ; elle opère dans un champ idéologique, jamais scientifique, puisqu'elle ne vise pas à l'élaboration de la théorie analytique (19). En tant que créatrice de « doubles » la démarche interprétative peut se transformer en discours délirant (v. note 17, rapports entre discours scientifique et discours délirant) qui reprendrait à son compte (fantasmatiquement) le texte

(19) A cet égard l'interprétation que fait Jacques Derrida de l'inconscient freudien nous semble intéressante (Freud et la scène de l'Écriture in L'Écriture et la Différence, éd. du Seuil), en tant qu'interprétation philosophico-grammaticale du texte freudien. Dans le cadre de sa conception du rapport de l'écriture (comme trace) et de la phoné dans l'histoire de la pensée occidentale, Derrida interprète le sens du rapport de Freud à l'écriture. On sait que celui-ci voyait dans le rêve une sorte d'écriture secrète plus proche des hiéroglyphes que de l'écriture phonétique occidentale (cf. Traumdeutung). Dans le rêve il s'agirait donc d'une écriture sans parole : « métaphonétique, non-linguistique, a-logique » et encore : « Freud en appelle à des signes qui ne viennent pas transcrire une parole vive et pleine, présente à soi et maîtresse de soi. A vrai dire et ce sera notre problème, Freud alors ne se sert pas simplement de la métaphore de l'écriture non phonétique ; il ne juge pas expédient de manier des métaphores scripturales à des fins didactiques. Si cette métaphorique est indispensable, c'est qu'elle éclaire peut-être en retour le sens de la trace en général, et par suite, s'articulant avec lui, le sens de l'écriture au sens courant ».

Cette position rend compte de deux éléments capitaux : d'une part de la structure intemporelle de l'inconscient, l'idée de « trace » montrant bien la fixité de celui-ci : l'inconscient est lui-même un ensemble de traces et non pas un support de la trace (mnésique), pas plus qu'il n'est le siège des instincts ; d'autre part des références de Freud à l'écriture égyptienne et chinoise et aux travaux des philologues dans son élaboration des figures du rêve (ni dessins, ni mots) ainsi que du rapport de la trace et du refoulement. En fait Derrida part d'un présupposé philosophique : l'idée d'un refoulement de la trace par la phoné (parole) et ne peut rendre compte alors de la « métaphore freudienne » (métaphore qui en est bien une et par là même renvoie au sens de « l'écrit et du refoulé dans l'inconscient ») et donc dans la culture à savoir : le lien établi par Freud entre le rêve et son graphisme, entre le contenu latent du

sans plus savoir ce qu'il est. 3°) La Révision, ni interprétation, ni retour à, mais compromis entre les deux, consiste en un déplacement scientifique, par occultation d'un ou plusieurs éléments (v. chap. à ce sujet).

Il n'en demeure pas moins que dans tout discours se donnant comme « retour à » (Freud-Marx) subsiste le double danger interprétatif-révisionniste ; c'est pourquoi une redéfinition constante du matériau avec lequel on opère est indispensable. De même qu'il faut déterminer ce que Freud a lu dans les différents discours de son temps, de même il faut voir ce que Lacan « lit » dans ceux de Saussure ou de Jakobson : ce que Lacan « fait » de la théorie linguistique (de la même manière il faudrait se

rêve : « ensemble de significations auquel aboutit l'analyse d'une production de l'inconscient ou rêve déchiffré qui n'apparaît plus comme une suite de rébus mais comme un discours organisé » (souligné par nous) et le contenu manifeste du rêve : « transcription du contenu latent, rêve tel qu'il est décrit par le rêveur avant d'être soumis à l'investigation psychanalytique ». La notion de refoulement, l'idée du « retour du refoulé », la liaison enfin entre l'inconscient, la trace et le refoulement ne peuvent être mises en évidence que par le détour du discours du sujet (le discours qui « parle » le rêve, l'inconscient qui « parle », dans le sujet) ; en ce sens l'opposition derridienne parole/écriture ne serait pas pertinente pour le discours lacanien qui prend « au mot » la métaphore freudienne : il y a instance de la lettre dans l'inconscient. « Nous désignons par lettre ce support matériel que le discours concret emprunte au langage ». De même pour Serge Leclaire qui voit dans la lettre « la trace abstraite d'une zone érogène », renvoyant donc au signifiant primaire. N'oublions pas que dans le cadre de la rhétorique l'opposition parole/écriture n'existe pas non plus... (en ce qui concerne la référence à Heidegger, voir la traduction de Lacan du texte « Logos »).

Le danger d'une telle analyse réside en ceci :

a) Elle semble proposer une analogie : inconscient/écriture d'une part, conscient/parole de l'autre, le second système refoulant le premier.

b) Elle prend trop « à la lettre » la métaphore freudienne et par là méconnaît son « sens ». L'intérêt énorme que porte Freud à l'écriture égyptienne et chinoise, les références qu'il y fait pour décrire le « langage » de l'inconscient ne signifie pas qu'il fasse de celui-ci un texte, au contraire il se sert de l'existence des formes écrites du langage pour le repérer, montrant par là le sens commun à toutes les formes de la représentation ; en retour cela nous amène effectivement à réfléchir sur le sens de l'écriture en général ; il n'y a pas de sens premier, tout sens renvoyant à un autre, et l'emploi de la métaphore semble indispensable au discours scientifique, à la définition du matériau dont il use ; est déterminant dans l'analyse freudienne le signifiant (et précisément sa fonction métaphorique) « lettre » ou « phonème » (représentations) et sa circulation comme tel dans l'inconscient et le discours.

c) Elle risque d'ouvrir l'accès (danger de tout discours interprétatif) à un discours délirant qui mettrait l'accent sur l'écriture et non sur l'inconscient et ferait de la découverte freudienne un chapitre de l'histoire du texte.

demander ce que Jakobson « fait » de l'ancienne rhétorique en la ranimant dans le cadre de la linguistique moderne). Dans le discours psychanalytique la réflexion sur le langage se fait en termes de réflexion sur la science du langage et de la langue. Ainsi peuvent être comprises les voies unissant ces différents pôles que sont la déformation dans le rêve, la condensation et le déplacement (le travail du rêve); la métaphore et la métonymie (figures du discours); la contiguïté et la similarité (activités linguistiques); l'aphasie (trouble du langage) et la poétique (fonction du langage); pôles se retrouvant dans la détermination du signifiant et de son lieu.

Le rôle déterminant du signifiant dans l'inconscient, son retour dans le discours (refoulement) ou dans le réel forclusion (20) peut être pensé à partir d'une rupture, celle repérée par Lacan dans la barre saussurienne instaurée entre l'image vocale (S=signifiant) et le concept (S=signifié), entre l'ordre du représentant et celui de la représentation.

La liaison entre les deux ordres se fait par la voie d'un glissement répété (franchissement ou non franchissement de la barre). Ceci permettant de rendre compte du jeu qui s'établit entre la parole du sujet en tant qu'il formule son histoire dans le discours, et la réalité intrinsèque de celle-ci inscrite dans l'inconscient: « Le premier réseau, du signifiant, est la structure synchronique du matériel du langage en tant que chaque élément y prend son emploi exact d'y être différent des autres; tel est le principe de répartition qui règle seul la fonction des éléments de la langue à ses différents niveaux, depuis

(20) A ce repérage de la rupture est lié celui de la Verwerfung (rejet) dans le texte freudien (l'homme aux loups). Ce rejet, ou forclusion se différencie du refoulement en deux sens:

— les signifiants forclos ne sont pas intégrés à l'inconscient du sujet.

— ils ne font pas retour de l'intérieur mais au sein du réel, singulièrement dans le phénomène hallucinatoire.

Ce concept permet une approche du mécanisme de la psychose (non accession au symbolique); il y aurait rejet primordial du signifiant fondamental; le phallus du père, en tant que signifiant du complexe de castration, hors de l'univers symbolique du sujet. « Ce qui a été forclos du symbolique réapparaît dans le réel ».

La forclusion reviendrait à un a-symbolisme puisque quelque chose a été laissé en dehors du circuit du langage, qui revient sous forme de réalité hallucinatoire.

(Le concept de forclusion est lié à l'élaboration du ternaire: Imaginaire/symbolique/réel).

(Voir Vocabulaire de la Psychanalyse).

le couple d'opposition phonématique jusqu'aux locutions composées dont c'est la tâche de la plus moderne recherche que de dégager les formes stables.

Le second réseau, du signifié, est l'ensemble diachronique des discours concrètement prononcés, lequel réagit historiquement sur le premier, de même que la structure de celui-ci commande les voies du second. Ici ce qui domine c'est l'unité de signification, laquelle s'avère ne jamais se résoudre en une pure indication du réel mais toujours renvoyer à une autre signification ». (La chose freudienne ou sens du retour à Freud en psychanalyse, 1955).

La mise en relief du glissement du sens (toute signification renvoyant à une autre) montre que le signifiant se présente comme une entité formelle, n'ayant pas à « rendre compte » d'un « sens » mais présent comme signifiant du langage du désir (cf., ci-dessous, la fonction poétique du langage); celui-ci parle, il « fait » signe; la formule énoncée par Lacan de l'inconscient structuré comme un langage ne veut ni dire que l'inconscient soit une structure (ce n'est pas un objet repérable positivement) ni qu'il soit un langage au sens courant (il ne « communique » rien, n'étant pas « instrument »), cela veut dire qu'il a la forme d'un langage et que, comme tel, il est formellement analysable. La possibilité d'une reconstitution de la chaîne signifiante dans le discours est tributaire d'une approche formelle de l'inconscient (réunissant le point de vue topique et dynamique). Celui-ci peut apparaître, « faire surface », en termes de figures (de rhétorique), celles dont Jakobson a montré le rôle important à la fois dans l'aphasie, en les rapprochant des deux types d'activité propre au langage: la similarité (champ des rapports associatifs) et la contiguïté (champ des liaisons syntagmatiques), et dans la fonction poétique du langage: on reconnaît la métaphore et la métonymie; la première figure étant rattachée à l'activité de similarité, la seconde à celle de la contiguïté. Par le détour du discours « pathologique » et de la poétique, se trouve rapporté le lien existant entre les lois du langage et celles du discours: il n'y a pas séparation puis classement de discours « pathologiques » ou « normaux »: on pense bien sûr à « l'équivalent freudien »: « Nous ne croyons plus que santé ou maladie, état normal ou état nerveux, soient franchement tranchés, ni que des traits névrotiques dénotent, dans un caractère, l'infériorité. Nous

savons maintenant que les symptômes névrotiques sont des formations substitutives provoquées par certains refoulements mal réussis, refoulement que nous sommes tous contraints de faire au cours de notre développement infantile pour devenir des civilisés. Nous avons tous fait de telles formations substitutives, seuls le nombre, l'intensité et la répartition de ces formations justifient pratiquement la conclusion de maladie ou d'infériorité constitutionnelle ». (Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci). L'analyse du discours de l'aphasique tend toujours à prouver que celui-ci n'est pas « séparable » du fonctionnement normal du langage ; de même sa fonction poétique n'est pas « isolable », bien que différente, des autres fonctions du langage : elle se caractérise par « l'accent mis sur le message pour son propre compte (mise en relief du côté palpable des signes) ». La poétique fait alors partie de la linguistique : « Elle s'occupe de la fonction poétique, non seulement en poésie où cette fonction a le pas sur les autres fonctions du langage, mais aussi en dehors de la poésie, où l'une et l'autre fonction priment la fonction poétique » (Essais de Linguistique Générale, éd. de Minuit). La perte plus ou moins totale d'une des activités a comme résultat de mettre plus ou moins en évidence l'existence de l'autre ; de même dans les différents discours que sont roman (prose) et poésie il y a prédominance de l'une des deux figures sans que l'autre soit totalement exclue, le discours poétique serait « d'emblée » métaphorique (régé par le procédé de substitution), le romanesque ou l'épique, d'emblée métonymique (régé par le procédé de glissement). (21)

Freud (Traumdetung) définit comme suit la condensation : « Elle s'opère par voie d'omission, le rêve n'étant pas une traduction fidèle ou une projection point par point de la pensée du rêve mais une restitution incom-

(21) Rappelons pour mémoire les définitions de Pierre Fontanier (Les Figures du Discours publié de 1821 à 1830) : Métonymies ou tropes par correspondance : désignation d'un objet par le nom d'un autre objet, qui fait comme lui un tout absolument à part mais qui lui doit ou à qui il doit lui-même plus ou moins ou pour son existence ou pour sa manière d'être. Synecdoques ou tropes par connexion : désignation d'un objet par le nom d'un autre objet avec lequel il forme un ensemble, un tout, ou physique ou métaphysique, l'existence ou l'idée de l'un se trouvant comprise dans l'existence ou dans l'idée de l'autre. Métaphore : ensemble des tropes par ressemblance : présentent une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue qui, d'ailleurs, ne tient à la première par aucun autre lien que celui d'une certaine conformité ou analogie.

plète et lacunaire ». Inversement dans le travail de déplacement : « Ce qui est visiblement l'essentiel des pensées du rêve n'est parfois pas du tout représenté dans celui-ci ; le rêve est autrement centré, son contenu est rangé autour d'éléments autres que les pensées du rêve ». Il ne s'agit pas de « remplacer » condensation par métaphore et déplacement par métonymie, ce qui reviendrait à introduire des concepts dans un cadre où ils ne peuvent opérer directement (injection faite à Freud), mais de déceler à quel type d'activité linguistique peuvent se rattacher, dans le travail du rêve, condensation et déplacement (type métaphorique/type métonymique). Ce rapport entre la rhétorique du discours et le langage de l'inconscient est analysé par Freud dans son étude du « mot d'esprit », de sa technique, de sa liaison avec l'activité psychique.

La genèse du mot d'esprit, la technique spirituelle, peuvent se comprendre comme résultant d'une « condensation avec formation substitutive » (type : familier + millionnaire donne : mot composite « famillionnaire ») ou encore d'un déplacement : « le cours de la pensée est dévié dans le déplacement psychique du thème primitif sur un thème différent »... « Nous avons dit que les processus de la condensation avec ou sans substitution, du déplacement, de la représentation par le contresens, par le contraire, de la représentation indirecte, qui comme nous l'avons trouvé jouent un rôle dans l'élaboration de l'esprit, présentent une très grande analogie avec les processus de « l'élaboration du rêve ». Nous nous sommes réservé d'une part d'étudier de plus près ces ressemblances, d'autre part d'explorer les points qui semblent d'après les indices communs à l'esprit et au rêve ». (« le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient » éd. Gallimard). Peu importe alors que le terme de condensation, utilisé par Freud, soit ambigu et recouvre à la fois l'activité synecdochique et métaphorique ; le problème est de « lire » en Freud ce qu'il veut dire et ce qu'il dit de la différence existant entre deux types d'activités dans le fonctionnement du rêve, toutes deux déterminées par la « pré-condition générale de la fonction du rêve », à savoir la déformation qui s'y opère (Enstellung, traduit par Lacan transposition et désignant le glissement du signifié sous le signifiant toujours en action). La formalisation de l'inconscient a pour condition une réflexion sur le sens des concepts utilisés par Freud pour l'analyser ; de même ces concepts ne

disent pas la même chose que le discours biologique psychologique ou physiologique à partir desquels Freud pensa sa découverte, de même le discours psychanalytique ne dit pas la même chose que le discours linguistique, malgré « l'intermédiaire rhétorique » ; Lacan ne reedit pas le « sens » de Freud sous une nouvelle forme, il tente l'analyse formelle d'un objet : L'inconscient dans, à partir de et après Freud ; son rôle dans le décentrement du sujet et ce que cela implique quant à la théorie générale du langage. (Notons « le silence », voire la réticence — mise à part la réflexion de Emile Benveniste à ce sujet — presque total des linguistes à l'endroit de la découverte freudienne).

Ainsi sont définies :

« La *Verdichtung*, condensation, c'est la structure de surimposition des signifiants où prend son champ la métaphore et dont le nom pour condenser en lui-même la *Dichtung* indique la connaturalité du mécanisme à la poésie, jusqu'au point où il enveloppe la fonction proprement traditionnelle de celle-ci.

La *Verschlebung* ou déplacement, c'est, plus près du terme allemand, ce virement de la signification que la métonymie démontre et qui, dès son apparition dans Freud, est présenté comme le moyen de l'inconscient le plus propre à déjouer la censure ».

Transposition (déformation), condensation et déplacement sont alors « traduits » sous forme du double algorithme :

1°) $f \left(\begin{matrix} S \dots S' \\ S \end{matrix} \right) S \approx S \text{ (—) } s$: structure métonymique indiquant que c'est la connexion du signifiant au signifiant, qui permet l'élosion par quoi le signifiant installe le manque de l'être dans la relation d'objet, en se servant de la valeur de renvoi de la signification pour l'investir du désir vivant ce manque qu'il supporte ». Notons que le maintien de la barre (—) marque la coupure entre le signifié et le signifiant (—), la « résistance » de la signification.

2°) $f \left(\begin{matrix} S' \\ S \end{matrix} \right) S \approx S \text{ (+) } s$: structure métaphorique indiquant que c'est dans la substitution du signifiant au signifiant que se produit un effet de signification qui est de poésie ou de création, autrement dit l'avènement de la

signification en question. Le signe + indique le franchissement de la barre et sa valeur constituante pour l'émergence de la signification. (Cf. l'instance de la lettre dans l'inconscient).

Cela évidemment ne peut se lire sans une référence à la totalité de la lecture lacanienne de Freud et à la double lecture faite par lui de Saussure et Jakobson. Le choix opéré dans le matériau fourni par le texte linguistique, la définition de l'inconscient en termes de métaphore et de métonymie (avec prédominance de la fonction métaphorique/poétique) semblent bien instaurer les conditions d'une formalisation, et même si l'on veut jouer sur les mots, d'un formalisme (au sens des formalistes russes) destiné à montrer le rôle du procédé, du jeu de mot, rébus, ou lapsus dans le discours et le « texte » de l'inconscient dans leur relation au désir, relation largement indiquée par Freud et de la « manière la plus formelle » ; c'est ainsi que prend sens la parole dont la valeur est essentiellement d'évocation : « car ce qui est redondance pour l'information, c'est précisément ce qui dans la parole fait office de résonance. Car la fonction du langage n'y est pas d'informer mais d'évoquer ». (Fonction et champ de la parole).

LE FORCLOS ET LE GHETTO

Ce qui a été dit de l'inscription de Freud dans l'histoire de l'histoire de la « Révision » (de) et du « Retour » (à) son « Texte » permet de dégager plusieurs éléments en vue d'une réflexion future sur la formation du discours psychanalytique.

1°) Importance capitale de la liaison : science de l'inconscient/science de l'histoire, même si celle-ci s'est établie sous une forme idéologique (freudo-marxisme). C'est peut-être parce que la liaison idéologique s'est produite, dans les conditions que nous savons (historiquement, le monde germanique pré-nazi) que la critique du leurre idéologique est devenue possible.

2°) Si le matérialisme historique (et dialectique) a aussi pour tâche de tirer les conclusions historiques et théoriques des grandes découvertes scientifiques, la réflexion des marxistes se doit de ne pas occulter sous le masque du « freudisme » la découverte freudienne (comme d'autres occultent la lecture lacanienne sous le masque du « structuralisme ») ; de même, la condition de toute lutte

contre le sociologisme et le psychologisme passe par l'élaboration de la science psychanalytique et de son discours, comme théorie de l'idéologie ; ce qui revient à poser les conditions de son enseignement et par là se dégager du ghetto de la pratique répétitive conduisant vite à un pragmatisme d'école ; une telle démarche signifiant pour elle de ne pas exclure de son articulation le matérialisme historique, seule science peut-être, capable d'expliquer les conditions d'apparition de l'idéologie.

3°) Nécessité pour les psychanalystes de sortir du champ de la corporation analytique, et par là même penser leur pratique autrement que dans le cadre de la profession libérale traditionnelle qui les assimile « dans les faits » au statut médical en faisant d'eux « socialement » des psychologues ou psycho-thérapeutes praticiens de l'analyse révisée au service de la libre entreprise ; ceci sous peine de voir (re) surgir dans la réalité économique-sociale de la pratique analytique le signifiant Argent « forclos » du discours des analystes. Althusser a raison de souligner « le silence théorique » des analystes sur ces problèmes, « le refoulement théorique » dont ils sont frappés. On peut se demander alors quel retentissement cela peut avoir sur la théorie et la technique analytiques : « L'éternelle question de la « fin de l'analyse » n'est-elle pas entre autres en rapport avec ce refoulement, c'est-à-dire avec « la non-pensée de ces problèmes » qui relèvent d'une histoire épistémologique de la psychanalyse et d'une histoire sociale (et idéologique) du monde analytique » (Althusser, Freud et Lacan, NC 1964).

Juillet 1969.

six questions à stephan hermlin

alain lance

Nous ne reviendrons pas sur l'étonnante destinée de Stephan Hermlin, qui combattit à vingt ans le fascisme dans l'Allemagne nazie, puis en Espagne et en France. Ils furent des milliers d'Allemands, dont beaucoup d'écrivains et d'artistes, à lutter dans la Résistance. Mais la

France officielle les ignore, puisqu'ils ont choisi de vivre en République Démocratique Allemande (1).

Si l'œuvre de Stephan Hermlin est quantitativement assez modeste, son lyrisme le situe au premier rang des poètes allemands contemporains. Il est regrettable qu'on ne dispose chez nous que d'un choix de traductions assez médiocres parues chez Seghers. Signalons cependant quelques excellentes adaptations, malheureusement trop rares, dues à Lionel Richard (*Action Poétique, Lettres françaises*).

Hermlin est peut-être le meilleur adaptateur allemand d'Eluard, Aragon et Neruda. On lui doit en outre une série d'intéressantes nouvelles (deux d'entre elles ont été traduites pour le numéro d'avril dernier d'Europe), ainsi que des portraits et des souvenirs.

Collaborant depuis cinq ans à une émission littéraire pour une chaîne de radio de la R.D.A., il publie également ses « lectures » dans la revue *Sinn und Form*.

L'entretien qui va suivre eut lieu le 15 juin dernier à Berlin. Les réponses que donnent Hermlin témoignent assez bien de l'originalité de sa position dans le cadre de la vie culturelle est-allemande.

Alain LANCE.

1. Que représente l'avant-garde dans la littérature de la R.D.A. ?

L'avant-garde trouve de nouvelles formes et de nouveaux contenus, elle rassemble tous les découvreurs. C'est pourquoi il m'est difficile de répondre à votre question. Il faut citer des phénomènes nécessairement disparates, ici comme dans tous les pays. C'est ainsi que Johannes Bobrowski, qui a disparu il y a quatre ans, appartient à l'avant-garde de la R.D.A. En renouant avec Klopstock, il introduisit dans notre prose et dans notre poésie une façon d'écrire moderne, elliptique. Du point de vue du contenu, il révolutionna un genre marginal, devenu réactionnaire, celui qu'on appelait la littérature de terroir : grâce à lui

(1) Voir à ce sujet le récent ouvrage de Florimond Bonte.

elle s'est renouvelée, elle prend une portée encore inconnue et acquiert une dimension internationaliste. Le nouveau roman de Christa Wolf, *Réflexions sur Christa T.*, a également sa place dans l'avant-garde car il montre que l'édification du socialisme n'est pas simplement une tâche économique mais aussi, et tout d'abord, morale. Font également partie de l'avant-garde, dans un pays socialiste, les tentatives d'exprimer par la littérature des phénomènes nouveaux qui apparaissent dans la construction d'une nouvelle société, même si ces tentatives ne réussissent pas toujours. Et n'oublions pas que ce qui fut l'avant-garde le demeure. Si l'on réédite aujourd'hui en France, dans la collection de poche, *Anicet* et *Nadja*, cela montre bien que certaines choses — dont quelques-uns avaient solennellement annoncé la mort — sont toujours bien vivantes.

Bien entendu, de grands écrivains comme Johannes-R. Becher et Anna Seghers font toujours partie de l'avant-garde.

2. Quel rôle, selon vous, doit jouer l'écrivain dans la société socialiste ?

Je répondrai en citant Eluard : *Je dis ce que je vois, ce que je sais, ce qui est vrai.* C'est le rôle de l'écrivain dans n'importe quelle société.

3. Où en est l'esthétique marxiste ?

Je ne suis pas spécialiste en la matière. Pourtant j'ai l'impression que l'esthétique marxiste ne fait que naître, après les importants travaux de Lukacs. Les difficultés s'expliquent par le fait que ni Marx ni Engels ne nous ont laissé un système esthétique, ils étaient assez absorbés par tant d'autres problèmes gigantesques ! Quand je lis leurs appréciations sur l'art, j'en conclus qu'elles sont de nature sporadique et dépendent de leurs recherches sur l'économie capitaliste. Cela dit, ils font preuve d'une extraordinaire

culture et portent des jugements dénués de parti pris : Si grande que fût par exemple l'admiration qu'ils portèrent — pour des raisons esthétiques et politiques — à leurs contemporains et compagnons de lutte Heine et Weerth, ils ne laissent pas un seul instant douter qu'ils tiennent Eschyle, Dante, Shakespeare et Goethe pour des poètes d'une autre envergure. Il ne faut jamais perdre de vue non plus que la culture de Marx et d'Engels est celle d'une époque donnée. Tous les grands esprits de ce temps-là utilisaient des critères analogues dans les jugements qu'ils portaient. Si l'on trouve chez Marx et Engels de brillantes analyses des œuvres de Goethe et de Schiller, on y chercherait en vain une référence à Hölderlin, pour la bonne raison qu'à cette époque la connaissance de ce poète n'était le fait que d'une demi-douzaine d'initiés.

Ils ont dit des choses fondamentales sur Balzac, mais ils ne connurent pas plus Stendahl que les Français d'alors. S'ils ont lu Shelley, ils semblent avoir ignoré Keats et Coleridge. Ce serait donc une erreur que d'appliquer à l'œuvre de tel écrivain les propos qu'ils ont tenu sur un autre.

Lukacs a beaucoup apporté. Nous lui devons des vues nouvelles sur Goethe ou Thomas Mann. Je n'ai pas lu ses travaux récents, notamment son *Esthétique*. Mais il faut bien dire aussi qu'il fut l'inventeur de dogmes et de critères bizarres et dangereux. Dans la littérature allemande contemporaine, il n'a pas fait grand cas de Brecht ou d'Anna Seghers. A part quelques exceptions, l'art contemporain pouvait être rangé sous une même dénomination : celle de *décadence*. Malheureusement, ses efforts ont fait école.

Les esthéticiens marxistes ont devant eux un travail gigantesque. Cela ne va pas sans discussions. Mais encore faudrait-il qu'il s'agisse de véritables discussions. En ce domaine comme ailleurs, on ne convaincra personne en recourant aux falsifications, aux injures, aux insinuations ou aux mensonges par omission.

4. Y a-t-il une culture prolétarienne et une culture bourgeoise ?

Non. Il y a la culture de l'humanité, fleuve dans lequel affluent de nombreuses rivières. Bien entendu, les éléments de cette culture (chaque artiste en particulier) ont participé aux jugements, aux préjugés, aux luttes de leur temps. Ils ont pris parti. Nous vivons une époque où le socialisme exerce une influence croissante sur les hommes. Les socialistes sont les héritiers de toute la culture de l'humanité. Ils y insèrent leur apport propre.

Sauf erreur de ma part, Lénine a d'ailleurs répondu très nettement en son temps à votre question. Par ailleurs, quand il parle des *deux cultures*, il ne veut pas distinguer une culture prolétarienne et une culture bourgeoise mais souligner l'opposition entre la culture du peuple d'une part et la pure et simple apologie d'un état de choses mort et enterré d'autre part.

Si j'applique cette distinction au domaine allemand contemporain, je range dans la première catégorie tout ce que produisent les écrivains importants des deux Etats allemands dans une perspective humaniste et dans la seconde, disons la « littérature » du *National und Soldatenzeitung* (1).

5. Qu'est-ce qui vous paraît le plus intéressant dans la production littéraire française des dernières années ?

Je ne peux pas suivre d'aussi près que je le souhaiterais la littérature française, qui est toujours aussi vivante et aussi diverse. Mais je voudrais quand même citer le nom d'Aragon, qui représente à mes yeux le phénomène poétique essentiel de notre temps, et pas seulement pour la France. Ses dernières œuvres poétiques (*Les Poètes, Le Fou d'Elsa, Le Voyage*

(1) Un des principaux organes du néo-nazisme en R.F.A.

en Hollande) ou romanesques (*La Semaine Sainte, La Mise à Mort* (2)) et ses essais théoriques peuvent servir de référence à toute la littérature d'aujourd'hui.

6. Quelles œuvres étrangères, qui ne sont pas encore publiées en R.D.A., devraient l'être en priorité, selon vous ?

L'image de la littérature mondiale moderne s'est heureusement étoffée chez nous, depuis quelques années. La plupart des grands auteurs soviétiques, américains, français, italiens ou espagnols sont ici disponibles. Ce dernier terme n'est d'ailleurs pas tout à fait adéquat car en R.D.A. les livres se vendent vite et sont vite épuisés.

Evidemment, ce qui est prioritaire n'est pas toujours traité comme tel. Je me réjouis bien sûr de voir Butor et Sarraute paraître chez nous. Mais Proust est plus important et il nous est encore impossible de lire ce classique. De même Joyce, dont Brecht avait souligné l'importance, devrait être publié.

(2) Dont une traduction est parue cette année en R.D.A. Malheureusement à un tirage confidentiel.

Nous vous signalons par un papillon jaune que
votre abonnement est échu.

Pour éviter toute interruption dans nos envois

réabonnez-vous aussitôt!

1. Au sujet de "Tel Quel".

Une « table ronde », avec la participation de Mitsou Ronat, Jean-Paul Cassagnac, Philippe Mano, Christian Prigent et Jean-Luc Steinmetz.

Ils sont cinq autour d'un magnétophone, étudiants ou jeunes écrivains d'une génération postérieure à la nôtre. Comment appréhendent-ils, ou reçoivent-ils, les manifestations par lesquelles *Tel Quel* se donne à connaître ? Nous avons tenté de les interroger. Nous présentons cette « coupe » sans prétendre donner un calque de la gamme des réactions suscitées par *Tel Quel*, sans prétendre nous livrer à une enquête ou tenter de fixer des attitudes. Ni charge, ni écho voulus. Un document, dans sa fonction de miroir et d'échappée. Aux limites imposées par le choix, arbitraire bien sûr, de quelques-uns, il convient d'ajouter celles qu'un tel type d'entretien trace de lui-même : la rapidité des vues, l'illustration, la polémique, l'identification au discours dont il est question, restreignent singulièrement la portée de certains propos. Dans la négligence d'un premier jet, ce texte, comme un montage, esquisse le contour des partages, ici ou là, et fournit, nous semble-t-il, une information non négligeable.

Nous avons mis en avant quelques points propres, pensions-nous, à servir de repères. On verra à la lecture des pages qui suivent à quel point ils furent oubliés.

Nous les rappelons, tant pour marquer l'orientation que nous espérions donner à la discussion que pour souligner le découpage auquel nos interlocuteurs s'arrêtèrent (avec ses silences et ses détours).

— Comment avez-vous connu *Tel Quel*, par quoi votre intérêt pour cette revue a-t-il été suscité ?

— Dans quel contexte cette rencontre a-t-elle eu lieu ?

— Est-ce votre goût pour les œuvres littéraires ou pour telle ou telle des sciences humaines ou sociales qui vous a porté à la lecture de *Tel Quel* ?

— Comment votre accord ou votre désaccord s'est-il manifesté ?

— Les positions politiques de *Tel Quel* jouent-elles un rôle dans la lecture que vous en faites ?

— Comment avez-vous réagi aux « séances de travail » du mercredi soir, rue de Rennes ?

— L'entreprise *Tel Quel* forme-t-elle pour vous un tout, distinguez-vous une diversité ou des oppositions ?

— En quoi la publication de la collection vous paraît-elle importante ?

— Comment comprenez-vous les attaques, souvent convergentes, dont *Tel Quel* est l'objet ?

— Que représentent pour vous les efforts de *Tel Quel* dans le champ épistémologique général, aujourd'hui en France ?

Ma propre contribution se réduit à l'écoute et à quelques phrases qui ne sauraient rendre compte de mes opinions mais qu'il m'a semblé bon de maintenir pour la cohésion de l'ensemble.

H. D.

C.P. — Il serait peut-être intéressant de donner des noms, de citer des textes décisifs qui ont pu déterminer notre abord de « *Tel Quel* », qui nous ont permis d'entrer en contact avec le travail de « *Tel Quel* »... Pour moi cette prise de contact est tout à fait récente puisqu'elle ne remonte guère à plus de six mois, au moment où je suis entré en contact avec le texte de Denis Roche : « *Eros énergumène* » et la préface qui l'accompagne. Il m'a semblé qu'il y avait là à la fois du point de vue théorico-critique et du point de vue d'une pratique poétique réellement productrice, une façon tout à fait nouvelle d'aborder le fait poétique, de le critiquer et de produire une poésie

à la fois « parlant contre les paroles », comme disait Ponge, et échappant à toute tentative de réduction à un signifié global préalable. Il y avait là pour moi qui étais tout à fait déçu par la routine des productions poétiques traditionnelles et qui cherchait une issue, comme nombre de jeunes poètes actuellement, un renversement total de la perspective poétique traditionnelle, un « décodage des codes », un texte très neuf et très opérant avec sa syntaxe disloquée et retournée, face au texte conventionnel de plus en plus ronronnant et inefficace. A partir de Roche je suis alors allé bien sûr à « Tel Quel », au texte de Pleyne sur Roche, puis à d'autres textes plus théoriques, en particulier à ceux dans lesquels « Tel Quel » tente de définir et de justifier sa position politique et le rapport qu'il fait entre Ecriture et Révolution. Je pense aux « Réponses à la Nouvelle Critique » et au « Sens de l'argent » de Baudry. Mais je n'avais jamais lu « Tel Quel » avant d'aborder Denis Roche !...

J.-P. C. — Pour ma part, j'ai commencé à m'intéresser à « Tel Quel » il y a 4 ou 5 ans, par le biais de textes inédits ou même inconnus, d'auteurs que j'aimais. Par exemple Musil et Joyce. A cette époque le « climat » de la revue était traditionnel, il y avait au comité de rédaction des écrivains que je considérais bourgeois. Je me suis ensuite intéressé aux textes de Faye, ceux de Ricardou, à la tentative qui se développait d'une autre lecture qui, s'inscrivant après la problématique née du « nouveau roman », tentait de théoriser, de formaliser la lecture et l'interprétation des textes. Je ne voyais pas, à ce moment-là, se dégager une position politique ni même de théorie sur la textualité, etc... Elles étaient sans doute en germes... Leur travail allait, grosso modo, dans le même sens que celui entrepris par d'autres, par exemple Barthes ou Derrida. Cela représentait pour moi une certaine voix d'accès à la littérature moderne, une certaine interrogation sur le sens de la littérature, de l'écriture. C'était aussi la possibilité de trouver ou d'aborder autre chose que ce qui nous était proposé à l'Université. Je dois dire que, par la suite, je n'ai jamais adhéré à cette espèce de fonction totalisante de l'écriture, écriture égale révolution, etc...

P.M. — Personnellement, je lis « Tel Quel » depuis 2 ans, 2 ans 1/2. Je suis arrivé à « Tel Quel » par l'extérieur,

par Maurice Blanchot d'abord, puis par Jean-Pierre Faye. En feuilletant quelques revues j'avais été très attiré par la qualité des textes proposés, textes qui semblaient être un apport sur le plan théorique. La partie linguistique ne m'attirait que faiblement, faute de connaissances suffisantes sans doute. Je ne considérais pas « Tel Quel » comme quelque chose de vraiment nouveau, mais comme le lieu d'expression et d'éclosion de certaines idées déjà jetées sur le terrain.

Je n'ai jamais pratiqué une lecture d'ensemble de « Tel Quel », mais plutôt un choix d'auteurs ou de textes qui me semblent marquer un apport.

Dans les textes qui m'ont marqué comme travail critique, je noterai le texte de Baudry sur Rimbaud qui me semble fort important (par contre le texte de Baudry sur Freud et la création littéraire m'avait semblé d'une exposition assez simpliste).

A la même époque où je découvrais « Tel Quel » je découvrais Derrida, dont les travaux me passionnaient et, rapidement, le clivage s'est établi entre les deux sur l'utilisation de l'écriture et sur la recherche. Chez Derrida nous ne trouvons pas ce préjugé scientifique qui existe chez « Tel Quel » et entraîne un discours émasculatoire sur l'écriture.

« Tel Quel » est intéressant parce qu'il est le lieu de rencontre de certaines lectures et théories contemporaines. Par contre, en ce qui concerne la position politique de « Tel Quel » je la trouve comique. L'assimilation entre l'écriture, l'argent, la révolution, le sexe et autres, est très attirante mais assez vide sur le plan politique. Autant je crois que l'on ne changera pas la société sans changer l'homme à travers son langage et son écriture, autant je suis certain qu'à l'heure actuelle une mixture linguistique battant les œufs de tous les concepts à la mode n'a aucune valeur politique et est même nuisible parce que stupide.

Disons que si le travail critique de « Tel Quel » a été et est encore important (bien qu'il faille se méfier des « Saintes Familles » : Mallarmé, Rimbaud, Sade, Roussel), la théorie d'ensemble est encore balbutiante.

M.R. — Moi, ma première approche a été plus littéraire que politique ; je faisais des études à la Sorbonne et, devant le peu de satisfactions qu'elles offraient quant à

la méthode et au contenu de l'enseignement, j'ai recherché à tout prix en dehors quelque chose pour supporter, en compensation, la vie universitaire. C'était le Nouveau Roman, et puis je suis tombée sur le Lautréamont de Pleynet, cela m'a vraiment accrochée, enfin une approche qui n'était plus stylistico-biographico-psychologico-littéraire, enfin un texte sur un texte. A partir de là, je me suis intéressée à la revue, à leurs travaux sur les textes anciens « occultés » et les textes contemporains. J'ai beaucoup aimé les écrits de Ricardou, sa façon de faire resurgir la métaphore de l'écriture et du livre, qui se trouvaient sub ou sous-jacente au texte d'Edgar Poe et finalement de tout texte (révolutionnaire?).

Ce qui m'a intéressée aussi, c'est l'accent mis sur la production du texte elle-même, qui reprenait les recherches de Jakobson sur les rapports entre le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé ; la mise à l'honneur de l'écriture, le performatif de l'écrivain, correspond aussi au moment où je suis allée aux séminaires de Barthes qui citait très souvent Sollers et les autres. Ce n'est donc qu'ensuite que j'ai vu la portée politique de « Tel Quel », et surtout après leur prise de position en mai 68.

Je voyais là des écrivains produisant en même temps leur théorie et leurs textes (ce qui n'est pourtant pas nouveau), sans qu'on puisse bien déterminer d'ailleurs ce qui était texte et ce qui était théorie, car le roman racontait sa genèse et sa théorie, et la théorie se lisait comme un texte. Mais finalement je ne peux que constater que ce qui m'a intéressée le plus, c'est leurs textes théoriques, que j'ai lu d'un coup « Théorie d'Ensemble » et que je me suis arrêtée aux 5 premières pages de « Nombres ». Je ne peux pas expliquer ça par un manque de temps. Il y a sûrement bien d'autres explications. Je ne refuse pas de lire ces textes, mais il se trouve toujours quelque chose de plus urgent à lire.

J.-L. S. — Pour moi, je crois que ce qui m'a intéressé dans « Tel Quel », c'est d'abord l'aspect critique, c'est-à-dire une façon de prendre connaissance de textes avec lesquels je suis entré en contact tard, du reste ; en effet, on ne pouvait avoir connaissance de ces textes que dans une certaine totalité. Il fallait connaître l'œuvre de Bataille, plutôt dans son ensemble avec toutes les incidences qu'elle implique, de même celle d'Artaud ; celle de Sade si soigneusement occultée par notre société, etc...

Ainsi, les ayant connues, m'étant forgé un certain appareil critique à leur lecture, j'ai eu l'impression de ne les avoir cernées qu'imparfaitement. « Tel Quel » nous permettait — me semble-t-il — une approche tout à fait véridique de ces textes et, en même temps, je crois que ce sont ces textes qui, précisément, leur ont donné une certaine théorie d'approche, non pas d'explication, mais de pénétration. C'était, en osmose, une première — et approximative — théorie de la littérature. Ce qui m'a intéressé, ce furent les liaisons entre des textes dits subversifs par rapport à la littérature bourgeoise et puis cette critique qui se développait à leur entour.

Quand j'ai été au colloque de Cluny en 1968 — et j'attends encore plus de celui de 1970 sur l'Idéologie et la Littérature — j'ai eu vraiment l'impression que là se passait quelque chose de plus important, et que « Tel Quel », en grande partie, ainsi que le Comité de rédaction de « Promesse » (Houdebine, Scarpetta) qui prend une importance décisive, en étaient les principaux responsables. Très grande cohésion dans ce climat de recherche. Alors, là, je me suis intéressé plus délibérément à l'aspect théorique et à ce que faisaient Kristeva, Baudry, Sollers, Goux. Je lis du reste beaucoup — et comparativement — « la Nouvelle Critique », l'une des plaques motrices de la recherche littéraire en ce moment. Vous voyez. Je suis venu à tout cela assez tard, mais selon un certain itinéraire qui, moi, ne me trompe pas et ne me paraît guère réversible.

Et puis — et personne n'a insisté là-dessus — il y avait aussi certains textes authentiquement neufs, ni critiques, ni théoriques, que nous révélait la revue, des textes de production. Prigent parlait de Denis Roche. Je songe aussi à quelques productions de Guyotat (dans le dernier numéro, le remarquable « Bordels/Boucherie »), de Claude Minière, de Jacqueline Risset. Les textes de Pleyne aussi qui font la théorie de leur écriture, mais qui n'en révèlent que davantage une poésie productrice et génératrice. Ce n'est pas l'éternel retour, c'est la spirale de l'ouoboros.

Enfin je pensais à ces trois aspects forts nets : critique, théorique, et certains textes contemporains qui nous étaient fournis, en trop petit nombre à mon avis, mais ça c'est un autre aspect de la question. De tels textes semblent bien, par ailleurs, nous permettre de cerner ce qu'est la « littéralité » par la valeur même d'exemple d'exception qu'ils offrent délibérément. Ils présentent,

proposent autre chose dont on doit, à tout jamais, tenir compte.

H. D. — Pensez-vous que l'on puisse aborder un phénomène comme celui de l'apparition de « Tel Quel », de son indiscutable succès, sans évoquer en quoi il relève d'une époque et, sans craindre la tautologie, en quoi le contexte a pu déterminer telle ou telle réaction. Lorsque « Tel Quel » pose ses premières exigences et affirme la nécessité d'une recherche théorique, l'éclectisme et le laisser-faire sont considérés comme une victoire, et sans doute à juste titre si l'on y voit une étape après les ravages de la répression jdanovienne, par ceux-là même qui se réclament du marxisme. C'est une période d'incertitudes, de remises en question au cours desquelles se révèle le caractère de résistance ou de masque des évidences les mieux acceptées. Il n'est plus question de réalisme socialiste, ou de loin en loin par habitude de plume, et l'on ne sait plus à quel saint vouer l'engagement, soupçonné d'être « une conception réactionnaire par laquelle la bourgeoisie digère la révolte petite-bourgeoise de ses intellectuels ». L'entreprise « Tel Quel » peut alors apparaître comme un havre de sérieux et de recherche face au silence des uns et au déferlement sentimental des autres. D'autant qu'elle s'inscrit dans une démarche plus large, on a déjà cité des noms, et qu'elle rejoint dans une certaine mesure la volonté de retour aux textes qui anime nombre d'intellectuels qui se veulent sur les positions du Parti de la classe ouvrière. On peut donc concevoir, les exemples seraient faciles à donner, l'impact de « Tel Quel » sur des esprits plus ou moins traumatisés par le stalinisme mais auxquels les réalités du dogmatisme ne cachent pas les nécessités de la théorie. On a pris un peu vite « Tel Quel » pour le bulletin du nouvel Opoïaz, puis pour « L'Etoile » de la nouvelle réflexion dans le domaine de « l'écriture ». Je ne suis pas éloigné de penser que c'est même par là que certains restent pris dans les remous de l'idéologie, imprégnant leurs nouvelles affirmations de ce climat d'assurance que les « à peu près » et les globalisations permettent, réagissant plus à leur propre demande, et conditionné par elle, qu'à la volonté de repenser les problèmes, de reposer les questions.

C. P. — Il était bien sûr nécessaire que ça joue, puisque en ce qui concerne proprement le secteur dit « poésie »

sur lequel le travail de « Tel Quel » me semble avoir porté sinon de façon capitale du moins avec une insistance tout à fait significative (Travail de Pleyne sur Lautréamont, travaux sur Ponge, Artaud, textes de Risset, Roche, travaux sur Mallarmé et Rimbaud), l'entrée en scène des gens du groupe intervenait à un moment où l'activité poétique en France semblait s'essouffler assez dangereusement dans des redites, des poncifs, et le cul-de-sac de l'engagement que vous venez d'évoquer. La poésie qui s'écrivait dans ces dernières années (qui s'écrit encore !) était encore fort hypothéquée par cette question mal posée de l'engagement et d'autre part par toute une panoplie hasardeuse de notions sentimentales : c'était encore l'époque de la « poésie pour vivre », du « réalisme quotidien », de l'exigence d'une « parole » naturellement communicative et « à hauteur d'homme », de la poésie vue comme une décoration métaphorique de la réalité « sensible », aspirant à une sorte de « paradis perdu » aux résonances bizarrement théologiques même chez les matérialistes les plus convaincus. Bref, toute cette « idéologie symbolarde » que Roche a critiquée et dont Houdebine a démonté les rouages dans un récent numéro de « Promesse ». On écrivait toujours un peu comme à Rochefort...

H. D. — C'était vraiment la queue de la comète...

C. P. — Une queue de comète, certes, mais encore active dans un certain mélange d'où naît la poésie actuelle. Il y avait aussi des séquelles de surréalisme comme on l'a bien vu en mai 68. Tout cela donnait donc un magma assez infâme, « garanti vide d'idéologie », comme dit Pleyne, et contre lequel il était nécessaire de réagir. Or « Tel Quel », à ce moment-là, apportait sinon encore véritablement des textes suffisamment exemplaires, du moins un appareil critique suffisant pour réduire à néant cette poésie dont je parlais : Pleyne donc, Roche encore. Maurice Roche aussi peut-être. Et à chaque fois il s'agit de livres fonctionnant en tant que livres et non pas comme collections de textes isolés. Des livres qui étaient à la fois une machine critique contre l'idéologie poétique en place et qui avaient aussi une valeur de textes autonomes. C'était non seulement un rajeunissement, une nouveauté, un effet de la « modernité », mais un retournement complet, une « révolution », au fond..., un déplacement du lieu d'émission de la parole, du lieu de son aboutisse-

ment et du regard critique sur le texte et sur sa production.

H. D. — C'est en tout cas le surgissement d'une nouvelle idéologie et qui ne naît pas seulement de la critique de l'idéologie en place, cette critique ne pouvant s'effectuer qu'à partir d'une certaine « ligne ». C'est pourquoi il me semble nécessaire de la considérer dans sa problématique (je ne dis pas sa « vérité »), et pas seulement par rapport à ses points de départ, mais dans son développement et dans le cadre des développements imbriqués du champ idéologique général, ce qui devrait nous ramener à la situation d'une société...

J.-P. C. — Et aux rapports des intellectuels, des écrivains avec la culture, le savoir. A leur statut, à leur insertion dans les différents secteurs de la production et de la consommation littéraires. L'évolution idéologique de « Tel Quel » se situe aussi bien par rapport à sa position antérieure, celle de l'esthétisme bourgeois, que par rapport à la notion d'engagement dans le sens sartrien, moral, éthique. « Tel Quel », je crois, a raison de poser le problème du rôle idéologique de l'écrivain.

P. M. — Une analyse sociologique de « Tel Quel » montrerait son apparition en fonction de celle de Foucault, de Barthes, par exemple, ferait l'histoire de la pensée des années 60 et expliquerait par le mouvement des structures sociales et culturelles ces apparitions.

H. D. — En 1960, lorsque paraissent les premiers numéros de « Tel Quel », la guerre continue en Algérie et, quant à nous, nous évaluons cette apparition comme un fait réactionnaire. Nous ne pouvions prévoir l'évolution qui s'est dessinée par la suite mais à ce moment-là nous avons été pris à un leurre parce que, même si politiquement nous pouvions sembler avoir raison, nous opérions une réduction, une pseudo-analyse...

J.-P. C. — Il y a eu diverses étapes dans l'itinéraire de « Tel Quel » et l'on ne peut pas ramener son activité à l'annexion de tel ou tel, d'autant que les différentes participations, venant de l'extérieur, ne se situent pas au même niveau et que l'adhésion de tel ou tel à la façon dont on utilise ses travaux fait problème. Il me

paraît plus pertinent de déterminer les concepts qui ont été introduits au cours de l'histoire de « Tel Quel », d'où ils viennent et comment « Tel Quel » s'en sert (et peut-être vice-versa). Il y a toujours eu des compagnons de route et on ne peut pas reprocher à l'équipe de « Tel Quel » de ne pas avoir eu une intuition en fin de compte assez juste des idées motrices qui étaient en train de se dégager.

J.-L. S. — Lors d'une première discussion avec vous, j'avais fait le rapport entre le mouvement surréaliste et « Tel Quel ». Les démarches sont souvent analogues, mais les résultats, heureusement, diffèrent sur le plan de la rigueur. Confrontations donc avec certaines sciences nouvelles, rapports avec le cadre social. « Tel Quel » devant la psychanalyse comme les surréalistes devant Freud (mais leur erreur ce sera de croire davantage Myers). « Tel Quel » et la Révolution, mais, là, il semble bien qu'il y ait une adhésion possible, durable au P.C., précisément à cause de tout un travail théorique du plus haut intérêt.

J.-P. C. — Nous pouvons nous interroger sur la validité de ce travail théorique. La démarche de « Tel Quel » est à la fois une démarche interprétative et une démarche de connaissance. Elle peut être interrogée à ces deux niveaux à la fois. Et l'on voit clairement comment se font certains passages de l'une à l'autre, comment, par exemple, la notion de « texte » glisse de la conception mise en lumière par quelques-uns, hors de « Tel Quel », vers cette « scientificité » qu'elle aura dans « Tel Quel ». Ni Derrida, ni Foucault, ni Serres, par exemple, ne prétendent avoir une pratique scientifique du « texte », il s'agit pour eux, je crois, d'un discours à caractère scientifique, peut-être sur le « texte », la « scientificité » du « texte » me semble être l'apport de « Tel Quel » et c'est peut-être malgré les apparences une régression...

H. D. — Dans les deux sens, pensez-vous, à la fois en revenant au texte-explication de texte, et à Potebnia, pas celui de l'image et du symbole, celui du mot conçu comme étant en lui-même une production de la poésie, le mot-poésie ?

P. M. — Peut-on envisager une écriture ayant supprimé toute notion de sens unique et jouant sur tous les sens,

peut-on envisager cette écriture comme créatrice de concepts opératoires, concepts qui ne peuvent apparaître que plus tard et dont les systèmes référents peuvent varier à l'infini. Je pense en particulier à certaines pages de « la Grammatologie » où l'écriture est irrationnelle envers la pensée du lecteur et elle pourrait être qualifiée de poétique, au sens d'une utilisation des mots différente de la logique des structures normales du discours.

Quel serait le rapport de cette écriture avec la science et peut-on en envisager une utilisation systématique. Peut-on, dans ce cas, envisager une formalisation de l'écriture. Cette écriture, jouant perpétuellement sur sa différence, se heurte à toutes les analyses faites sur le discours, car il devient impossible de formaliser une critique d'une écriture utilisant la pluralité des signes par une écriture se situant aussi dans ce champ. La seule chose qui reste alors à analyser est le mouvement interne de déplacement et ses lois.

J.-L. S. — Je trouve que chez Derrida comme chez Foucault, il y a une écriture qui est scientifique certes, donc informative, mais aussi, à coup sûr, génératrice, poétique. Elle est poétique au sens où un Jakobson peut nous parler d'une poétique, au sens où Kristeva récupère ce mot. Je pense aux textes des *Divagations* de Mallarmé. Ils peuvent être conçus comme des textes scientifiques sur la productivité textuelle. Ils n'en fonctionnent pas moins aussi comme de la poésie, c'est-à-dire un « message » qui met en jeu l'infinité potentielle du code.

M. R. — Voulez-vous que je vous fasse une petite citation de Foucault, sa position à lui sur ce sujet-là. C'est à la p. 119 des *Mots et les Choses* « ...Pour la philologie du XIX^e siècle, de pareilles analyses sont restées, au sens strict du terme, " lettre morte ". Mais non point pour toute une expérience du langage, d'abord ésotérique et mystique..., puis littéraire lorsque l'énigme du mot resurgit dans son être massif, avec Mallarmé, Roussel, Leiris ou Ponge. L'idée qu'en détruisant les mots, ce ne sont ni des bruits ni de purs éléments arbitraires qu'on retrouve, mais d'autres mots qui, à leur tour pulvérisés, en libèrent d'autres, — cette idée est à la fois le négatif de toute la science moderne des langues, le mythe dans lequel nous transcrivons les plus obscurs pouvoirs du langage, et les plus réels. C'est sans doute parce qu'il est

arbitraire et qu'on peut définir à quelle condition il est signifiant, que le langage peut devenir objet de science... »

C. P. — Je ne vois pas l'importance du problème que nous évoquons là. Cette question de la création de signifiés, de l'essaimage d'un sens à partir d'un jeu sur les signifiants, sans qu'il y ait de signifié préalable, formulable ni formulé, des gens autres que les membres de « Tel Quel » l'ont signalé depuis longtemps. Par exemple Cohen. Par exemple Aragon (qui n'est nullement un linguiste spécialisé !) et qui a fort bien traité par exemple du phénomène de réfraction des rimes, de leur fonction paronomastique : comment l'alliance phonique des signifiés crée un nouveau système signifiant. Au fond, tout le sens de la rime, c'est ça ! Qu'il y ait eu ensuite, avec Jakobson par exemple, une systématisation et une extension des réflexions à ce sujet, c'est une autre question. Je ne vois pas pourquoi parler de cela spécialement...

P. M. — Le problème est de savoir si le travail sur les signifiants a une valeur de connaissance, si ce jeu dans la langue, cette folie dans la langue peut être utilisée telle quelle.

C. P. — Est-ce que cette question de « valeur de connaissance » ou non peut être posée dès maintenant (et à ce stade de l'activité de « Tel Quel ») sans un assez long détour ? Est-ce que « Tel Quel » l'a posée ? Je n'ai pas assez de connaissances à ce sujet... Il me semble qu'il est bien difficile de poser maintenant cette question à partir simplement de ce jeu sur les signifiants, de cette magie ou folie du langage dont vous parliez. Tout reste bien vague. Connaissance, ce que produit le texte de Roche, celui de Pleynet, celui de Risset ? Méthode de connaissance ? Méthode critique plutôt, modèle pratique. Critique de cette occultation systématique opérée par le discours critique traditionnel (universitaire par exemple) de la production des signifiants et du fonctionnement des textes (à l'inverse, par exemple et de façon exemplaire, le texte de Ricardou sur le Scarabée d'or d'Edgar Poë). On peut peut-être dire que cette méthode est une fonction de connaissance, mais de part l'écart critique qu'elle instaure d'avec l'idéologie en place, l'idéologie bourgeoise du statu quo humaniste. Il y a donc un long détour à faire, me semble-t-il, par l'idéologie critique, par la cri-

tique de l'occultation des textes (de certains textes, totalement, des autres par la méthode de lecture) dans la conception bourgeoise de l'écriture et de la lecture.

X.X.X. — L'idéologie bourgeoise du texte ?

C. P. — Ce serait bien long à définir et « Tel Quel » y a déjà consacré un bon nombre de pages (et d'autres que les gens de « Tel Quel » des pages encore plus nombreuses). Mais on peut cependant énoncer certaines banalités de base ; la prééminence du sujet/créateur pour qui le langage est un outil aux mains d'un humaniste ; l'occultation dans cette optique du texte qui se produit en tant que texte, comme fête et comme fonctionnement révélateur (et révolutionnaire), sous couvert de s'intéresser uniquement aux signifiés au sens du texte. C'est aussi ce que nous disions tout à l'heure. On masque les phénomènes de production et on fait porter l'intérêt sur le sens (un sens que l'on réduit, de toute manière, voir le traitement bourgeois de Lautréamont ou d'Artaud!).

X.X.X. — Quel est donc le rapport du sens à l'idéologie bourgeoise ?

C. P. — Dans ce contexte, c'est ce que Baudry me semble avoir assez bien défini dans « Théorie d'ensemble » : « Le sens de l'argent »...

X.X.X. — Le sens est bourgeois ?

C. P. — Je ne sais si cela a grand sens de dire cela ou le contraire. Bien sûr que le « sens » n'est pas bourgeois ! Ce qui est bourgeois, humaniste, théologal (et fixiste par contre-coup), c'est le sens préalable, situé dans le sens existant, référé plus ou moins directement à ce que Derrida appelle le « signifié transcendantal »...

H. D. — Si je vous comprends bien, le sens serait une sorte de superstructure !

J.-P. C. — On vient de parler de théologie, il me semble que s'il y a une démarche théologique c'est bien celle de « Tel Quel ». On parlait de valeur de connaissance, il est évident que tout texte a, de toute façon, des incidences heuristiques et herméneutiques, le nier serait

revenir aux « belles-lettres » de la bourgeoisie. Je me demande si « Tel Quel », dans sa pratique d'un discours qui se veut scientifique, ne joue pas sur une suite de juxtapositions, d'assertions tautologiques qui forment une sorte de nœud dont le débrouillage livrerait, peut-être, la clé de l'embarras dans lequel nous sommes. Cela vaut pour les citations prises çà et là, chez Lacan (« L'inconscient structuré comme un langage », mais où se situe le « comme », pour « Tel Quel » ?), chez Althusser (la « coupure », malheureusement pour « Tel Quel », Althusser est revenu sur ce concept et en fait une approche différente !), chez d'autres, et cela vaut aussi pour une longue série de termes, ne « recouvrant » pas toujours des concepts. Par exemple, on prend « paragramme », on prend « opération formulaire », et nous assistons à des substitutions de termes, à des équivalences, et l'énoncé n'est absolument pas modifié, même chose pour « sémanalyse », « sémiologie », « sémiotique », on ne nous précise pas la spécificité, la pertinence du terme choisi et nous assistons à une sorte de « jeu », avec combinaison et permutation à la fois du concept tel qu'il est compris « originellement » et tel qu'en bout de course « Tel Quel » l'utilise et le référent galope. Voir Lénine, l'utilisation des textes de Lénine, à la fois dans la situation historique et parce que Lénine dixit et c'est souvent Lénine dixit...

Voyez aussi l'opposition Sade-Robespierre. Robespierre devient le leader de la révolution française bourgeoise, et par là suspect, alors que Sade devient le critique de l'idéologie bourgeoise du XVIII^e et un précurseur du socialisme, bon je pousse un peu, d'accord, mais il me semble qu'il y a des passages de niveaux à d'autres qui font perdre toute pertinence... On nous jette aux yeux une poudre déterministe... Il y a aussi une sorte de « signifié transcendantal » qui est leur position idéologique et qui tend à justifier un peu n'importe quoi après coup. On récupère un tel, bien qu'il ait injurié la révolution soviétique, à cause de ses textes, et on repousse tel autre parce qu'il n'a pas signé un manifeste contre la guerre impérialiste au Viet-Nam...

M. R. — Il y aussi ce référent ultime que sont les définitions du Littré, posées comme infaillibles...

On a pu voir aussi l'évolution des méthodes critiques en relation avec l'évolution de la linguistique. Les pre-

miers référents ont donc été les formalistes russes, puis Troubetzkoy et Jakobson. Cela a donné les différentes analyses structurales de la poésie et des récits. Et maintenant, avec la linguistique transformationnelle, l'accent est mis sur la structuration, sur l'engendrement du texte. Il faudrait seulement voir ce qui justifie les affirmations de Julia Kristeva lorsqu'elle oppose Chomsky à Chaoumian et à Soboleva. Il semble plutôt que les différences entre Chomsky et Chaoumian sont de l'ordre de deux réponses différentes mais à l'intérieur d'une même problématique, la construction d'un modèle pour rendre compte des langues. Chaoumian propose un modèle abstrait idéal qui engendre un langage idéal appelé « Génotype », ce génotype est relié aux langues réelles par des lois de correspondance, les langues réelles étant appelées « phénotypes ». Ce modèle proposé est un modèle applicatif (en mathématiques synonyme de : fonction), qui agit par une suite d'opérations binaires simples. Il y aurait beaucoup à dire sur les avantages et les défaillances de ce modèle par rapport à ceux de Chomsky, sur le plan d'une critique interne à la linguistique. Barbara Hall va jusqu'à dire que l'emploi des mathématiques chez Chaoumian tient à donner une caution scientifique à sa linguistique !... Mais il n'en reste pas moins que la seule opposition qui tienne du point de vue politique est que Chomsky travaille au MIT, dont les crédits sont alloués par l'armée américaine, tandis que Chaoumian travaille en Estonie ; ce qui me paraît plutôt comme un exemple d'une « contradiction » dans le régime capitaliste que comme un argument épistémologique sérieux. Quant à l'objection d'ethnocentrisme, elle ne tient pas si l'on considère les travaux de Kuroda sur le Japonais, de Postal sur le Mohawk, de Robin Lakoff sur le latin, etc... Chomsky travaille sur sa langue parce que c'est tout simplement... parce que c'est celle qu'il connaît le mieux. Chomsky, si vous voulez plus de détails, donne à ses règles la forme d'une concaténation : $S \rightarrow NP \text{ Aux VP}$, tandis que Chaoumian les formulerait plutôt en termes d'ensembles, $S \rightarrow (N, V)$ ces modèles semblant plus immédiatement adéquats respectivement à l'anglais et au russe, l'anglais donnant un rôle pertinent à l'ordre des mots, le russe beaucoup moins étant donné que c'est une langue flexionnelle. Chaoumian arrive en fin de compte aux catégories traditionnelles de verbe, nom, adjectif, adverbe, dans sa classification de ses

sémions et épisémions, alors que Chomsky commence à tout remettre en question dans ses tout derniers articles. Maintenant, il faut faire la part de la difficulté qu'on a en France de trouver les textes de Chaoumian, ce qui peut favoriser toutes les déformations possibles. Nous sommes quand même loin du génotexte et du phénotexte.

De même, il y a une tendance chez les linguistes eux-mêmes à considérer la lecture que Chomsky a fait de Descartes comme une volonté de se trouver des ancêtres, pour se reconforter sûrement, alors qu'il a entrepris une aventure très importante du point de vue épistémologique, qui est de repenser les problèmes que Descartes avait posés et qu'il n'était pas en mesure de résoudre avec le système de concepts en vigueur à l'époque. Problèmes que la linguistique structurale et positiviste avait décidé d'escamoter. On n'est pas idéaliste, on n'en revient pas au « cogito », parce qu'on lit Descartes.

C. P. — Il me semble que la tentative que fait « Tel Quel » sur le plan « révolutionnaire », puisque l'on a prononcé ce mot qui conduit à certaines ambiguïtés, doit être jugée objectivement, appréhendée du moins par rapport aux tentatives analogues qui ont pu avoir lieu, ou — ce qui serait plus significatif encore —, par rapport à l'absence objective de réelles tentatives de ce genre. C'est quand même, en effet, une tentative de globalisation, de totalisation de l'insertion d'un homme qui est écrivain dans son discours révolutionnaire. Un homme pour qui la révolution se fait aussi par l'écriture et pour qui cette écriture révolutionnaire, productrice ET critique, est révolutionnaire dans son fonctionnement et non dans sa thématique. C'est intéressant, d'autant que personne ne l'a réellement fait ; surtout réellement théorisé jusqu'à présent. Etre un écrivain révolutionnaire, c'était toujours s'engager activement sur le plan politique dans l'action sociale et pratiquer par ailleurs une écriture affiliée par les thèmes à cet engagement mais se contentant au fond de « l'exprimer » en le décorant d'oripeaux lyriques. C'était inefficace, faux et par là même dangereux. Que penser de ce que fait « Tel Quel » ? Je ne sais pas encore. Faut-il en juger maintenant ? Je ne crois pas. Surtout pas de façon polémique. Parce que cette tentative totalisante n'est pas jugeable par les catégories fragmentaires que nous possédions : catégories « posthumes » de « l'enga-

gement ». Ce que l'on peut faire peut-être — et on y a déjà fait allusion depuis le début — c'est signaler des assimilations théoriques trop rapides, mettre le doigt sur des obscurités, sur des glissements excessifs (peut-être !) comme l'assimilation de l'écrivain à un ouvrier producteur d'une marchandise littéraire dont le sens serait l'argent... Mais je crois dangereux et peu honnête, maintenant, d'attaquer la recherche de « Tel Quel » sur ce sujet.

P. M. — Les textes que publie « Tel Quel » nous amènent à nous poser des questions. Est-ce que le texte, ou la littérature, enfin le champ qu'essaie de déterminer « Tel Quel », peut être un objet formalisable, de la même manière que le champ économique formalisé par Marx ou le champ psychanalytique de Freud, est-ce que ce champ peut devenir objet de science et dans quelles conditions, comment se formulerait alors la question de la pratique théorique ? La détermination de ce champ comme objet de science ne peut se faire qu'à certaines conditions, disons formelles, est-ce qu'en utilisant des référents, des concepts qui relèvent d'autres sciences, on ne fait pas précisément le contraire, pour pouvoir analyser un objet il faut utiliser des concepts qui opèrent, les transferts de concepts d'un champ à un autre finissent par masquer cet objet... On peut concevoir des transferts de concepts, mais il faut alors les redéfinir...

J.-L. S. — Voyons. Est-ce qu'il n'y a pas dans « Tel Quel » un essai de jonction permanent entre ces champs : linguistique, social, sexuel. Je reviens à l'affirmation d'un texte généralisé. Il me semble qu'à partir de « Tel Quel » (c'est quelque chose de très important pour nous qui écrivons aujourd'hui) on ne peut plus faire de textes qui ne se retournent pas, dans un certain sens, sur eux-mêmes, à un certain moment, dans leur production et qui n'ont pas conscience de ce qui se passe alors. Procès de leur excès. C'est bien cela l'écriture textuelle, le lieu de travail entre une pratique scripturale et sa théorie.

Enfin, je crois qu'il y a en outre un certain phénomène, on pourrait dire de blocage, qui intervient dans les textes aujourd'hui. Ce phénomène qui serait la conscience du texte qu'on est en train d'écrire et qui permettrait, peut-être, au texte de se poursuivre alors avec une rigueur « autre », comme s'il y avait un sursaut, un transfert

« poétique », « productif » par le fait même de ce blocage, de cet arrêt qu'impose la forme (non traditionnelle) de la matrice, de cette question qu'elle pose dans son évolution même.

2. Lettre à Henri Deluy, par Dimitri Mirkine.

Les amis me disent que tu as repris ton idée d'un numéro sur la situation de *Tel Quel*. Je voudrais te signaler l'article paru dans la « Literatournaïa Gazeta » du 25 juin 1969 (qui prouve qu'à vouloir donner trop de preuves on ne prouve rien !). Je voudrais aussi profiter de l'occasion pour te livrer (à défaut de mieux) quelques réflexions. Elles tournent toutes autour de deux points, et cela surtout après lecture du compte rendu de Cluny.

1) Quel sens peut avoir l'application des méthodes d'analyse linguistique telles quelles à un objet littéraire (ou, si l'on préfère, à un texte, ou, si l'on aime mieux, à l'écriture).

2) Quel parti peut-on tirer, en ce domaine, d'un modèle génératif.

Quand je vois le schéma de Julia Kristeva dans le numéro spécial de la « Nouvelle Critique » (Linguistique et littérature) et que je me souviens que c'est aussi celui que propose Chaoumian dans son « modèle applicatif », sauf qu'en le travaillant on lui a enlevé quelques gros rouages au milieu et qu'on l'a complété de terminologie chomskienne, je me demande si la machine peut encore tourner et surtout si elle va fabriquer des bouteilles de bière au lieu de saucisses quand on va mettre un cochon dedans.

(Pour que tu comprennes mieux ce que je veux dire je te recopie les deux schémas).

Les linguistes d'ici qui tâtent de la poétique et en particulier les gens qui publient dans « Séméiôtikè » sont en général très méfiants à l'égard de ce genre de choses.

Iouri Lotman marque fortement les différences de nature entre structure en langue et structure en littérature (dans la revue « Questions de littérature »); de même il a publié des thèses sur la spécificité des modèles dans l'art et la littérature. Il y montre entre autres que le rapport entre langue et parole n'est pas le même que dans les systèmes linguo-sémantiques. Dans l'article sur le concept de structure en littérature publié en 1963 dans le numéro 3 de « Questions de littérature », Lotman insiste sur le fait que les méthodes d'analyse purement linguistique ne suffisent pas à mettre à jour la structure du texte.

En ce qui concerne les modèles génératifs, Lotman toujours écrit en conclusion d'une longue analyse dans ses « Leçons de poétique structurale »: « Selon toute apparence, la constitution de modèles génératifs qui permettraient d'obtenir des textes sous une forme définitive, présentera encore pendant très longtemps de grandes difficultés et, du point de vue des intérêts de la science, ne peut guère être considérée comme une tâche de grande actualité. » Mais un modèle génératif peut aussi être un instrument d'analyse appliqué à un texte déjà existant.

Or les expériences tentées, notamment celle de Jolkovski Chtchéglou sur les romans d'Ilf et Petrov, n'ont guère été convaincantes. Dans les discussions qu'elles ont suscitées linguistes et théoriciens de la littérature ont été unanimes à critiquer le caractère un peu simpliste de l'entreprise (tu trouveras l'opinion de V.V. Ivanov et d'un certain nombre d'autres dans leurs contributions à la discussion sur la poétique structurale dans la revue « Questions de littérature »).

Pour en revenir au petit Jehan de Saintré, je dois dire qu'il me fait un peu la même impression. Il

n'est là que pour répéter bien poliment la leçon théorique qu'on lui récite au début et nous apprend fort peu sur ce qu'il a réellement dans le ventre (!).

Ou si tu veux, pour en revenir à mon image du début, il finit bien par sortir de la bière de la machine, mais c'est la même petite bière théorique qu'on a introduite dedans au début.

Tout cela mériterait évidemment un examen plus sérieux (mais aussi sans doute à la faveur de plus sérieuses tentatives). Espérons que c'est pour bientôt.

En attendant, salutations et meilleurs vœux à *Action Poétique* et bon numéro (?).

P.S. — Surtout ne voyez dans ma bière *rien de commun* avec le nez de Gogol-Elsberg !!

3. «Les amusettes des théoriciens de "Tel Quel"», par Ia Elsberg, docteur ès lettres. ¹

La relève de l'existentialisme, récemment encore à la mode en Occident, est assurée par le structuralisme qui prétend au rôle de philosophie universelle. Prônant les pseudo-valeurs de l'art occidental, les théoriciens du structuralisme affirment que la littérature est totalement indépendante de la lutte sociale et idéologique, ils nient non

(1) Nous reproduisons ce texte polémique, publié dans la « *Literatournaïa gazeta* » du 25 juin dernier, à titre documentaire et sans qu'il engage en rien, bien entendu, notre propre opinion. Mieux, il nous permet de donner un exemple de ce qui se dégage du fatras des mots et des concepts tels qu'ils sont, ici et là, manipulés, dans la plus grande confusion. Ce saute-mouton idéologique auquel sont conviés, quoi qu'ils en aient, le formalisme, le freudisme, l'objectivisme, le contenu, l'empirisme, l'historicisme, l'individualité créatrice et autres, donne un image assez ressemblante de l'amalgame comme on l'emploie. Une nouvelle et triste constatation.

H. D.

seulement le rôle social de l'artiste mais aussi l'individualité créatrice de l'écrivain.

Il n'y a pas si longtemps s'est produit, pour employer l'expression de Gogol, un « événement extraordinairement étrange ». Ce qui a disparu, il est vrai, ce n'est pas un nez, mais l'écrivain. N'allez pas croire que tel écrivain concret ait pris la fuite, ait été enlevé ou tué. Ce qui s'est évanoui, du moins dans certains milieux littéraires occidentaux, c'est l'écrivain en tant que concept, sinon en tant que phénomène.

L'écrivain s'est révélé non pas l'auteur de ses œuvres, mais une espèce de dimension problématique et même tout bonnement superflue. En même temps était mise en doute la propre existence de l'œuvre : plutôt qu'une œuvre réelle, un roman par exemple, ne serait pas un objet dit « texte », créé on ne sait par qui et dont les propriétés sont extrêmement indéfinies.

Jugez-en par vous-mêmes, Roland Barthes, l'un des chefs de file de la tendance que l'on pourrait dénommer « ultrastructuralisme » (son porte-voix est la revue française « Tel Quel ») déclare qu'en effaçant la signature de l'écrivain la mort fonde la vérité de l'œuvre, qui était un mystère. Grâce à la mort de l'écrivain, nous affranchissons, comme l'écrit Barthes dans son livre « Critique et vérité », l'œuvre des contraintes de l'intention de l'auteur et retrouvons le frémissement mythologique des sens.

Toutefois on ne saurait en aucune manière accuser Barthes d'une mésaction semblable à celle dont fut soupçonné le barbier à l'égard du nez de Kovalev, Barthes voit quelque chose de positif pour la science et la critique découlant de la mort de l'écrivain. Mais, en tout cas, tant que ce dernier est en vie, Barthes ne tente pas de le liquider en tant que concept, ne le fait pas disparaître. Plus résolu est Jean Thibaut, membre du comité de rédaction de « Tel Quel ». Témoin sa contribution au numéro spécial d'« Europe » consacré au roman. Opposant au « roman bourgeois » le « roman textuel » (?), Thibaut déclare que le premier est plein d'illusions d'exprimer la vision du monde de son « créateur », tandis que le second se donne pour ce qu'il est : un texte parmi d'autres textes.

G. Genette, proche de Barthes, va plus loin encore. Il affirme qu'une des fonctions de la langue et de la littérature... est la destruction du locuteur et sa désignation comme absence...

Nous n'oserions dire qu'à la suite des efforts de Thi-beauveau et de ses affidés il n'est resté au lieu de l'écrivain dans le processus littéraire qu'une place parfaitement lisse, semblable à celle que le major Kovalev découvrit un triste matin là où devait être son nez. Mais il est indubitable que le désir de remplacer l'écrivain par une place parfaitement lisse s'est emparé de certains hommes de lettres.

L'absence de l'écrivain dans le corpus du mécanisme social est évoquée par W. Rothe, écrivain ouest-allemand d'un livre intitulé « L'écrivain et le monde totalitaire », dans lequel il prophétise la venue des temps d'innéficience sociale de l'art.

La logique de ces raisonnements conduit naturellement à conclure que l'écrivain est inutile, sinon superflu, du moment qu'il faut lui refuser, même si c'est par contrainte, toute vue individuelle de la vie, toute propension à la comprendre. Le caractère pessimiste, réactionnaire de cette conception ne laisse pas de doute.

Quelles sont donc les racines de représentations si étranges du rôle et de la place de l'écrivain dans le monde contemporain et quelle est leur signification ?

Fin 1967, était publiée dans le journal autrichien « Volkstimme », un entrefilet sur les « modes » dans le domaine de la philosophie et de la sociologie. D'après l'auteur, il a semblé un temps que l'on pouvait expliquer n'importe quel phénomène au moyen de la « réification » et dissoudre tout ce qui semblait étranger ou bizarre, dans le concept d'« aliénation »... Maintenant, le dernier cri de la mode, c'est « structure ».

Effectivement, la brusque substitution à l'engouement pour l'existentialisme des attachements structuralistes est un phénomène frappant, caractéristique de la vie intellectuelle d'une série de pays. L'écrivain français André Stil évoquait, il n'y a pas si longtemps, le snobisme « structuraliste » qui s'est emparé ces dernières années de bon nombre de gens mal informés, encore qu'ils se targuent d'informer les autres.

Dans les années 50 la vague de subjectivisme et d'irrationalisme a atteint dans les sciences humaines, et en particulier dans la philosophie de la littérature, dans la théorie littéraire des pays capitalistes, son point culminant.

Dominaient des conceptions subjectivistes et irrationalistes de diverses sortes. Elles se trouvaient sous l'in-

fluence soit de différentes variétés d'existentialisme, soit des idées de l'école mythologique, soit, et c'était le cas le plus fréquent, elles représentaient un mélange éclectique des précédents, plus une dose plus ou moins forte de freudisme et aussi de formalisme. Toutes ces tendances étaient unies par un anti-historicisme clairement spécifié, la négation de l'étude historique objective du processus littéraire.

Cependant, au milieu des années 60, s'est amorcé un tournant qui actuellement s'est mis à déterminer de plus en plus nettement les tendances de développement de la théorie bourgeoise de la littérature. L'accentuation générale de la lutte idéologique, la montée des contestations sociales aux U.S.A., en France, en R.F.A. et dans d'autres pays, l'activité politique accrue des écrivains, tout cela a contribué à ce que la philosophie de la littérature, qui s'efforçait de réduire les productions de l'art du langage aux pulsions irrationnelles de l'individu solitaire et replié sur lui-même ou au jeu formel des procédés artistiques, a dévoilé son inaptitude à satisfaire les besoins nouveaux. Il faut ajouter le rôle non négligeable joué par le fait que le subjectivisme et le formalisme se sont révélés désarmés contre le marxisme.

En Angleterre et aux U.S.A., la « nouvelle critique » formaliste a fait faillite. En même temps, dans toute une série de pays occidentaux, l'existentialisme était contraint de battre en retraite.

La philosophie bourgeoise de la littérature s'est mise de plus à chercher une issue dans une direction qui la mettait en contact avec le néopositivisme, ce qui, à ce qu'il semblait à ses représentants, donnait la possibilité de mettre sur pied des conceptions strictement objectives et scientifiques.

Les courants relativement les plus cohérents, importants et influents qui se sont constitués sur cette base furent le sociologisme et le structuralisme, lesquels, dans un certain nombre de cas, ont d'ailleurs montré qu'ils pouvaient concorder.

Le structuralisme s'est formé en linguistique dans les années 20. En tant qu'une des méthodes scientifiques de ce domaine, il a donné certains résultats positifs.

Actuellement, en Occident, dans les cercles de l'intelligentsia bourgeoise, le structuralisme est devenu une philosophie à la mode. En tant que philosophie de la littérature, c'est une manifestation de l'objectivisme et de

l'empirisme bourgeois, dans lesquels se sont jetés de nombreux intellectuels en abandonnant les positions d'un subjectivisme et d'un irrationalisme tout aussi frénétiques. Cet objectivisme, qui tente de réduire tout le spirituel à des faits matériels et à des chiffres, n'a rien de commun avec une approche véritablement objective et historique de la littérature.

Pour un pareil objectivisme, l'idéal est une représentation antihistorique de la littérature en tant que structures immobiles indépendantes de la lutte idéologique et sociale, des particularités de l'individualité créatrice de l'écrivain, de l'originalité de son destin personnel.

Cet objectivisme s'exprime précisément de la manière la plus nette dans la « liquidation » de l'écrivain en tant qu'homme social ayant sa vision du monde individuelle, sa propre weltanschauung. A cela sont liées les tentatives de « liquidation » de l'œuvre : ici interviennent, et son remplacement par un « texte » impersonnel, par « l'écriture », la tentative de la décomposer en microparties standard, la tendance à réduire la structure de l'œuvre à la structure de l'économie, qui dicterait directement ses lois à la littérature. Dans tous ces cas, l'individualité créatrice de l'écrivain disparaît, décolorée, réduite en miettes, aplatie par l'approche objectiviste.

Et vient involontairement à l'esprit la princesse du conte d'Andersen « Le porcher », princesse qui, comme on sait, avait méprisé la rose merveilleuse, consolatrice de toutes peines, le rossignol sachant toutes les mélodies du monde, et avait préféré des jouets mécaniques capables seulement de satisfaire une curiosité sotte et vulgaire.

Derrière l'ultranouvelle « liquidation » de l'écrivain et de l'œuvre on peut distinguer de vieilles connaissances. C'est la désidéologisation, la négation du rôle idéologique de l'écrivain, une appréciation pessimiste de l'avenir de la littérature et également le formalisme, la tendance à proclamer les mots, la langue, unique réalité de la littérature, à les placer au-dessus du contenu.

Se couvrant de pseudo-scientificité, l'objectivisme de la théorie bourgeoise de la littérature ne s'en oppose pas moins à l'idéologie que l'ancien subjectivisme et l'irrationalisme ; souvent d'ailleurs il a recours aux armes idéologiques de ces derniers.

Il est vrai qu'en ce qui concerne les partisans de la « liquidation » de l'écrivain groupés autour de la revue « Tel Quel », un certain nombre d'entre eux aiment faire

référence à Marx et opposer leurs propres vues à l'idéologie bourgeoise.

Mais leur « optimisme » et leur « esprit offensif » ne sont que la forme subjective de l'avant-gardisme d'un groupe clos, et n'ont rien à voir avec la conception marxiste de la vie intellectuelle et de l'individualité créatrice.

Les idées des ultras du structuralisme sont aussi inconsistantes du point de vue scientifique.

A cet égard, il n'est pas superflu de rappeler la position d'un grand savant, ethnographe et ethnologue, comme Claude Lévi-Strauss, le jugement qu'il porte sur la méthodologie de certains ardents zélateurs du structuralisme. « Je ne comprends pas comment on peut étudier une œuvre littéraire dans un esprit structuraliste sans se munir auparavant de tous les moyens que peut fournir l'histoire, la biographie, la philologie... L'étude structurale des œuvres littéraires donne des résultats importants, mais ils complètent et renouvellent au lieu de les détruire ceux qu'on avait pu obtenir avec des moyens plus traditionnels. »

Ainsi donc l'étrange disparition de l'écrivain qui nous occupe n'est par bonheur que jeux d'esprits soucieux de faire original, qu'amusement pseudo-scientifique. L'écrivain « est de nouveau à sa place... comme si de rien n'était »... pourrions-nous conclure en citant la phrase de Gogol, qui se rapporte, il est vrai, à un tout autre objet.

Mais il convient de rappeler une fois encore que les jeux scientifico-littéraires de cette sorte, quel que soit leur sérieux subjectif et leur comique objectif, coulent dans le cours de l'idéologie bourgeoise et entrent en contradiction violente avec les intérêts de la véritable littérature d'avant-garde.

Constitué le 25 janvier 1969, à l'initiative de Léon Robel et Jacques Roubaud, le Cercle de poétique Polivanov se réunit à intervalles réguliers, en un lieu déterminé en début d'année universitaire suivant les possibilités. Il fonctionne sous forme de séminaires. Des groupes de travail, restreints, et des assemblées, publiques, sont envisagés.

Le cercle Polivanov se propose plusieurs buts :

— Informations : collecte de matériaux, études, recueil d'articles, ouvrages d'ensemble portant sur le sujet, diffusion des renseignements obtenus, échanges et contacts.

— Etudes pratiques : séances de mises à l'épreuve de thèses, mises au point de techniques proposées.

— Problèmes théoriques (avec la plus grande prudence) : Tenter de définir les modes de dégagement d'une théorie, ou de théories, « des propriétés formelles et sémantiques des textes (et autres manifestations) de ce qu'on entend généralement par " poésie " » (1), les étudier, « exploration typologique des rapports entre forme poétique (au sens large) et mécanismes linguistiques » (1), problèmes de formalisation, etc...

Le cercle portera un « intérêt privilégié à la théorie et à la pratique de la traduction poétique » (1).

Evgueni Polivanov

Ce projet se trouve ajusté par le nom choisi pour marquer le caractère et l'orientation de l'entreprise. « Pourquoi Polivanov ? Il était un des fondateurs de l'Opoiaz,

(1) Cercle Polivanov : Bulletin N° 0 (1969). On peut envisager l'éventualité de la création d'un groupe de travail qui étudiera les divers états de la « poétique », telle qu'elle est conçue et pratiquée par des auteurs aussi différents que Roman Jakobson (on relèvera bien des imprécisions dans la terminologie puis dans la détermination du domaine et de l'objet de la poétique, par exemple dans les « essais ».

de la linguistique moderne (Cercle de Prague), son domaine d'études débordait l'indo-européen (japonais particulièrement), il s'était attaché à la " poésie " » (1).

Evgueni Polivanov est un des sept fondateurs de l'Opoiaz (il n'est pas inutile de rappeler qu'il s'agissait d'une « Société pour l'étude de la langue poétique), fondée à Petrograd pendant la première guerre mondiale de la rencontre des élèves de Baudoin de Courtenay (Jakubinsky, Polivanov) et de théoriciens de la littérature (Chklovski, Eikhenbaum, Berstein).

Il collabore au premier recueil publié par l'Opoiaz, en 1961, « Etudes sur la théorie du langage poétique », avec Jakubinski, Kushner, Chklovski. Lié à tous ceux qui ont donné sa substance au « formalisme russe », grand ami des poètes, poète lui-même, Polivanov est avant tout un linguiste. Extraordinaire polyglotte, il porte ses investigations de la description des dialectes japonais à l'étude du folklore russe.

Né en 1891, Polivanov est, en octobre 17, un jeune intellectuel radical qui se rallie d'enthousiasme à la révolution et se met à son service. Il demeurera l'un des plus engagés politiquement des chercheurs de sa génération. Linguiste, il sera de ceux qui lutteront contre « l'impérialisme linguistique » le « formalisme doctrinaire » dans l'approche du fait littéraire. Marxiste, il dénoncera les positions aberrantes de Marr, relèvera les légèretés de l'offensive anti-formaliste qui débute dans les années 24-25 et se développe par la suite (Trotsky, Boukharine, Lounatcharski, Kogan, Polianski) et soulignera les raccourcis hasardeux des « conciliateurs » (M. Levidov, au cours du symposium « prolétariat et littérature », en 1925, A. Zeitlin et Arvatov dans le « Lef », 1923-1926). Militant, il travaille pour la section « Extrême-Orient » du ministère des affaires étrangères et pour le Komintern. Il crée le premier journal communiste de langue chinoise et participe à l'organisation révolutionnaire des ressortissants chinois. Il accomplit une mission d'alphabétisation et d'animation culturelle en Asie Centrale et publie une « Introduction à la linguistique » pour les orientalistes. Il est membre du Parti depuis 1919.

dans les thèses de 1929), Gérard Genette, Tzvetan Todorov (en particulier dans « Ou'est-ce que le structuralisme ? »), Philippe Sollers, etc...

En 1929, à la suite d'une violente campagne menée par les amis de Marr (2), une mesure administrative l'expédie en Asie centrale. Il est successivement professeur à Tachkent, Samarkande et Frounzé. Il se livre sur place à des interrogations sur la poésie locale de tradition orale. Il n'a déjà plus la possibilité de faire connaître en U.R.S.S. les résultats de ses travaux (« Pour une linguistique marxiste » date de 1931 et sa publication mise, par les défenseurs des théories de Marr, sur le compte d'un laisser-aller criminel des responsables de l'édition). Ce sont les « Cahiers du Cercle de Prague » qui donnent en 1937 le dernier texte imprimé de son vivant.

Arrêté en décembre 1937, après les dirigeants locaux du Parti, Polivanov est fusillé le 25 janvier 1938.

Après le 20^e Congrès du P.C.U.S., il est réhabilité. Un fort volume contenant de larges extraits de ses œuvres est publié, des conférences lui sont consacrées.

Pratiquement inconnu en France jusqu'à présent (il n'apparaît pas dans le recueil consacré à la « Théorie de la littérature » - Seuil), Polivanov, par l'étendue du champ de ses investigations, la largeur de ses vues, la pertinence de ses travaux, ses qualités de théoricien dont la réflexion datée porte sur l'un des domaines clés de la recherche contemporaine, domaine où se retrouvent marxisme, linguistique et littérature, n'est pas seulement l'une des figu-

(2) Marr, linguiste soviétique qui défendit, dans les années trente, avec l'aide bouillonnante et brouillonne de disciples encombrants, la conception d'une « linguistique de classe » pour laquelle le langage est une super-structure. Cette réduction, assez typique du climat stalinien, fut remise en cause par Staline lui-même qui en dénonça le gauchisme et les raccourcis idéologiques. On appréciera la dénonciation, par Staline, de la confusion idéologie-science (voir l'article de Balibar dans les Cahiers Marxistes-Léninistes, N° 12-13, 1966).. on remarquera également le retournement positiviste : le langage se retrouve en position d'instrument, un intermédiaire neutre, non productif, le discours est démuné de toute créativité. La linguistique marxiste telle que la conçoit Staline est donc une science du « formalisme » doublée d'une étude des « effets » idéologiques et politiques du langage. Ce qui est l'image même du dogmatisme. L'étude du langage, et sur ce point la poétique peut fournir d'importants enseignements, relève à la fois de la phonologie (peut-être la seule base réellement scientifique de la linguistique), du matérialisme historique, du matérialisme dialectique, de l'interprétation analytique, pour ne citer que les approches les plus connues : d'où les problèmes et la nécessité d'une extrême, et urgente, prudence.

res parmi les plus attachantes de cette période, son œuvre, dans sa multiplicité, est un ferment pour ceux qui, aujourd'hui, tentent de faire le point, de redéfinir les domaines spécifiques, d'envisager, autrement que sur le mode des analogies fantasmatiques, les possibles connexions, la possible fertilité du recours simultané à des analyses diverses.

Il appartenait à un cercle de poétique de rappeler l'actualité de Polivanov pour lequel cette même poétique fut toujours un terrain privilégié d'appui et d'examen.

Structuralisme et littérature en U.R.S.S.

Il appartenait aussi à Léon Robel de présenter l'un des premiers exposés du nouveau Cercle de poétique, d'informer les premiers « adhérents » de l'état actuel des recherches en U.R.S.S. Il me paraît important de donner, à partir de mes notes, les grandes lignes de cet exposé.

— La création, en 1965, à l'Institut de russe de Moscou d'un Centre d'études poétiques, les travaux de Meilak à Léninegrad, ceux de Lotman et de son équipe à Tartu (Estonie), manifestent un renouveau certain pour la poétique en particulier et pour l'application de la linguistique aux faits littéraires en général.

— Ce renouveau est également marqué par d'importantes rééditions : les travaux de Polivanov, « Le problème de la langue poétique » de Tynianov, le recueil du même Tynianov sur Pouchkine et ses contemporains, « Du vers » de Eikhembbaum, etc...

— De nouvelles publications soulignent l'intérêt des travaux entrepris : les communications publiées dans « Séméiotikè » (Tartu, 1964, 1966, 1968), les livraisons de la revue « Questions de littérature », l'ouvrage sur « La théorie du vers » (Léninegrad 1968), la participation au colloque de Varsovie et aux ouvrages collectifs qui en sont issus.

— Léon Robel insiste sur la nécessité de « préciser la relation entre les travaux actuels et ceux d'alors (des années vingt)

- parce qu'en France, on tend souvent actuellement à la présenter comme un même ensemble indifférencié
- parce qu'en U.R.S.S. même les adversaires de la

poétique structurale la donnent pour une récidive du formalisme » (1).

— L'école formaliste russe, née peu avant la première guerre mondiale, se constitue en groupe pendant les hostilités et c'est durant la période révolutionnaire et immédiatement post-révolutionnaire qu'elle élabore les principaux éléments de sa doctrine. Elle bénéficie de la rencontre des linguistes et théoriciens de la littérature, des poètes futuristes ou ex-futuristes, Khlebnikov, Maïakovski, etc... (il faut rappeler que Baudoin de Courtenay préside certaines des premières manifestations et soirées des poètes futuristes), et du mouvement révolutionnaire.

— Il s'agit aujourd'hui en U.R.S.S. de réintégrer d'une façon critique dans le processus scientifique en cours l'héritage des formalistes. Les chercheurs actuels tentent de préciser ce qui les lie à et ce qui les différencie de l'école formaliste. Le développement des travaux en linguistique, cybernétique, mathématiques, sémiotique, la démarche interdisciplinaire, les efforts continus pour porter l'information au niveau des circulations mondiales (par exemple études des ouvrages de N. Chomski) et les travaux conceptuels sur la poétique, favorisent l'instauration d'une problématique autre (d'excellents et jeunes historiens de la littérature jouent également un rôle de premier plan aux côtés de vieux formalistes comme Tomachevski).

— L'orientation générale des attitudes devant l'héritage formaliste peut, très schématiquement, se résumer ainsi :

● L'école formaliste a ouvert la voie, d'une manière décisive, à une nouvelle conception de l'étude des faits littéraires et notamment de la poésie.

● Son apport concret demeure très important.

● Il convient de se livrer à un examen sérieux de leur méthodologie, aspects mécanistes : littérature comme combinaison de procédés, étape taxonomique, dépassée, de la linguistique.

● Il faut distinguer entre les divers travaux et la théorie d'ensemble : la théorie qui se dégage demeure marquée par la linguistique des années vingt qui poussait à disjoindre série idéologique et série formelle.

● Leurs bases théoriques étaient pré-phonologiques (modèle en poésie) ; les chercheurs de l'école forma-

liste ont privilégié l'étude des sons, le rythme, les répétitions, la disposition des éléments, étude d'unités directement accessibles à l'analyse.

— Ces constatations amènent aujourd'hui de nombreux linguistes, théoriciens de la littérature et sémiologues, à proposer et à tenter d'inclure dans la recherche l'interprétation sociologique et les questions de sémantique, de faire porter leurs efforts sur l'étude des fonctions et des significations, des liens entre la structure du texte et le « fond » historique, en écartant les dissociations, les distinctions de niveaux (un temps peut-être nécessaire à l'élaboration d'une approche scientifique des textes), ils essaient de déterminer la spécificité de la structure en littérature et la nature du contexte, les liaisons textuelles et extra-textuelles qui se tissent.

Parmi les travaux dont on se réclame le plus souvent, ces dernières années, on peut citer ceux de Smirnov, Jirmonski (études des fonctions, élaborations des types), Propp, Tynianov, Goutovski, Iofé, Eisenstein (ses analyses de textes littéraires tels que ceux de Gogol, Zola, Pouchkine, Dostoïevski, Joyce et son étude du montage), Bakhtin (1929, « Polyphonie dans les romans de Dostoïevski »), Biely (Analyse de la métrique), Vygotski (Psychologie de l'art) et, pour les recherches plus récentes, les leçons de poétique structurales de Lotman, peut-être pré-chomskyennes mais avec une très claire vision d'ensemble (nature des modèles en art, réflexions sur les différences entre les structures en poésie et les structures en linguistique, jeu des unes sur les autres), les travaux du mathématicien Kolmokorov, à Moscou, qui formalise l'étude des contraintes de la forme poétique sur la langue. Il convient enfin de signaler les études sur la traduction en poésie (Ivanov à propos de Pouchkine et des traductions de Tvetaeva et Aragon).

A propos de la représentation d'Arturo UI de Brecht au TNP en 1969 (mise en scène de G. Wilson. Décor d'André Acquart. Arturo UI : Robert Hirsch).

La tentation est grande pour une pièce comme Arturo UI de céder à la facilité de la caricature, du travesti, du numéro d'acteur le plus vulgaire, le plus boulevardier qui soit. D'une part c'est une tentation propre à tout interprète que de déformer jusqu'à la métamorphose (qu'il soit metteur en scène ou comédien) ; d'autre part Brecht lui-même voulait donner cette allure-là, de comédiens grotesques, aux auteurs de grands crimes politiques de manière à dévoiler non pas leurs motivations psychologiques mais le ridicule de leur comportement (1). Procédé de réduction dont les référents évidents sont les héros shakespeariens, le théâtre, c'est-à-dire le drame lui-même et ses moteurs : l'héroïsme, l'histoire et ce qu'elle conte : l'épopée. Plusieurs discours s'enchevêtrent dans la pièce ; celui de l'histoire, la crise de 29 et ses conséquences politiques : la montée du nazisme en Allemagne, les développements du gangstérisme en Amérique ; celui sur le théâtre : les rois, leurs masques, leurs grimaces, leurs acolytes, leurs disputes de famille, la parade héroïque, le cirque... Bref du Shakespeare revu dans une optique de Grand Guignol, toute la pièce fonctionnant comme certaines scènes du théâtre élisabéthain où les clowns miment les souverains. Inutile de répéter les propos mêmes de Brecht. La pièce est écrite en 1941, loin de l'Allemagne, et montre bien qu'Hitler n'est Richard III ni sur le plan théâtral, ni sur le plan politique et que l'histoire du nazisme n'a rien de l'épopée grandiose du Crépuscule des Dieux. L'emploi de ce procédé de réduction pouvait conduire aux pires déformations. Brecht en était

(1) « Il faut écraser les grands criminels politiques, les écraser sous le ridicule, car ils ne sont surtout pas de grands criminels politiques mais les auteurs de grands crimes politiques, ce qui est autre chose » (Extraits des notes de Brecht à propos d'Arturo UI, l'Arche tome VII).

conscient. Le peuple absent (2), le danger était grand de transformer cette épopée de la caricature en un immense vaudeville où ne resteraient que gesticulations et numéros d'acteurs. Brecht réduit des dirigeants politiques à leurs doublures sociales : gangsters et proxénètes ; ceux-ci à leur tour sont réduits à ce qui les caractérise au niveau culturel : leurs accessoires ; la montée du nazisme est réduite à des fric-frac de marchands de choux. Mais le but à atteindre n'est justement pas cette visée réductrice pour elle-même, car dans ce cas on retomberait dans une analyse bourgeoise de l'histoire, laquelle réduit précisément l'histoire à quelques anecdotes, à quelques bons mots, à quelques gestes. Le propos brechtien vise à éclairer, dévoiler, déplier le sens de cette réduction : il ne s'agit pas de livrer au public quelques signes évidents du nazisme (le salut hitlérien, le pas de l'oie, les contorsions-d'Hitler-le-fou-mégalomane) ou du gangstérisme (l'allure maquereau, le langage des thrillers, les éclairages-genre-boîtes-de-nuit 1930, les accessoires, cravates, guêtres, etc...) mais que ces signes renvoient à d'autres, par exemple à ceux inscrits sur les pancartes (dont beaucoup ont été supprimées) c'est-à-dire à l'histoire telle qu'elle doit être écrite et comprise.

La mise en scène du TNP tombe dans tous les panneaux, non par méconnaissance du texte et des théories de Brecht, mais en toute conscience, en accentuant au maximum et au goût du jour ce qui est dans la pièce ; technique du pléonasme ou de la paraphrase (interprétation et mise en scène), de l'effet (décor et costume) ; on accompagne ainsi le bonimenteur de suffragettes pour faire encore plus cirque et propagande électorale à l'américaine, ou bien on fait sortir les personnages d'un kiosque tournant pour les présenter au public, ou bien encore on ajoute des charrettes de choux-fleurs pour faire plus signifiant, etc... L'acteur ne revêt pas le masque d'Arturo, lui-même masque d'Hitler se regardant gesti-

(2) Le drame ici n'est pas sous-tendu directement par une analyse de la lutte des classes et permet par son propos même plus de « déviations » que d'autres pièces. « Ul est une parabole dramatique écrite avec le dessin de détruire le traditionnel et néfaste respect qu'inspirent les grands tueurs. Elle se meut intentionnellement dans un cercle étroit, au niveau de l'Etat, de l'industrie, des Junkers et de la petite bourgeoisie ; cela suffisait à mon dessin : la pièce n'entend pas donner un tableau d'ensemble de la situation historique des années trente. Le prolétariat manque... » (idem).

culer dans un miroir, construisant par là une sorte de définition du personnage théâtral... Non, l'acteur mime, imite Hitler ; c'est devenu un jeu (de société) que de se moquer des signes extérieurs du nazisme, que d'imiter le salut hitlérien ou le pas de l'oie avec redondance et emphase, ou de prendre des allures de gangster.

La question que pose Brecht n'est pas de savoir si Hirsch ressemble à Hitler ou l'imité bien, si Hitler ressemble à un gangster et a bien la vraie allure des vrais gangsters, la question est : quel est le sens politique de ce double signe : nazisme/gangstérisme (3), question qui tend à annuler la vieille problématique du bon acteur, du bien joué, très vrai, bien imité et autres balivernes du théâtre boulevardier.

Cette mise en scène ressemble étrangement à ces fameux westerns italiens qui fonctionnent par rapport à ce que fut la production hollywoodienne d'une certaine époque, comme un vaste système de réduction publicitaire ; demeurent quelques-uns des signes les plus simplistes du western, à savoir : un héros grimaçant aux dents blanches, de préférence crasseux et bronzé, ayant marché des heures dans le désert et tirant d'un seul geste deux gros « colts » pour abattre du même geste une dizaine d'autres héros lui ressemblant exactement. Puis il s'en va sur une musique de fond évoquant à la fois la guitare espagnole, le sang, le meurtre et le club méditerranée. Naturellement, cela ne manque pas d'intérêt idéologique et documentaire quant à ce que cela instaure comme réflexion sur le public, sur le spectacle et dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est très peu brechtienne.

(3) Dans son article : « Formalisme ou sens ? » (Le Récit Hunique-Seull), J.-P. Faye fait remarquer ce que la démarche de Brecht doit au procédé que Viktor Chklovski nomme « l'ostranéité » : le rendre étrange, ou procédé de singularisation, « *Verfremdung* » donnant littéralement : étrangeté. « Le procédé de l'art est le procédé de singularisation des objets et le procédé qui consiste à obacurcir la forme, à augmenter la difficulté et la durée de la perception. L'acte de perception en art est une fin en soi et doit être prolongé ; l'art est un moyen d'éprouver le devenir de l'objet, ce qui est déjà « devenu » n'importe pas pour l'art ». (Chklovski) l'art comme procédé, 1917). J.-P. Faye ajoute que chez Brecht le procédé fonctionne « comme mise à distance, singularisation du moment le plus négatif, le plus aliéné ».

Souignons que la mise en scène du TNP n'est que la mise en branle du déjà devenu ; on pourrait faire un jeu de mot ou de sens sur le passage de la singularisation à la vulgarisation.

Frank Venaille n'a pas demandé que l'on place sur la couverture de son recueil le mot « poésie » ou le mot « poèmes », évitant ainsi d'avoir à se définir dès la première page.

Car est-il souhaitable, aujourd'hui, qu'un écrivain de la trempe de Venaille s'annonce à priori comme seul poète ?

Il faudrait qu'on nous débarrasse un peu du conditionnement abusif, ambigu, auquel nous soumet trop souvent la poésie (la notion trop large — et drainant dans son sillage trop de malentendus — de poésie), ce qui facilitera les premiers contacts avec une œuvre et aura le mérite d'éloigner, par exemple, les romanciers des tentations sournoises qui le poussent vers ce monstre littéraire : le roman poétique.

C'est pourquoi j'aimerais — peut-être aussi à cause de la couverture, composée par le peintre Peter Klasen : un visage de femme se reflétant dans un miroir et surmonté d'une lame vive de rasoir — que l'on expose « l'Apprenti Foudroyé », non pas dans le coin-livres d'un monoprix, mais entre une machine à laver et un flacon d'Elnett-satin. Et qu'on dise en le voyant : « Tiens, un livre... », phrase qu'hélas on ne prononcera jamais dans une librairie où la présence des livres alignés perd son impact, sa singularité ou son audace.

La collection dans laquelle a paru « l'Apprenti Foudroyé » s'intitule : « J'EXIGE LA PAROLE ». Autant dire, n'est-ce pas, « J'EXIGE D'ETRE LU » ou « J'EXIGE D'EXISTER ».

Car le doute le plus grave qu'on puisse exprimer aujourd'hui concernant la poésie, c'est celui qui ressort de cette question : « La poésie existe-t-elle ? Où, et de quelle manière ? »

Venaille supprime le mot « poésie », et le problème est réglé. Ayant eu le cou tordu, la poésie se remet à vivre, mais clandestinement, comme le cinéma dans les premiers films de Godard ou dans ceux de Garel.

En effet, se recourent chez Venaille une série de « déchirements » — dans l'acception matérielle ou affective du terme — qui sont communs aujourd'hui à la littérature, à la peinture ou au cinéma et qui battent en brèche le besoin de perfection ou, c'est tout comme, la nécessité de conclure. « L'Apprenti Foudroyé » est un texte ininterrompu dont la prosodie vient de ces « déchirements » successifs et dont chaque fragment est à la fois le terme et le recommencement du fragment qui le précède ou le suit.

Car je crois que le cinéma et la littérature empruntent aujourd'hui des voies parallèles, se niant et se réaffirmant en même temps à travers un système de création (parfois délibérément impersonnel, ce qui d'ailleurs n'est pas le cas de Venaille chez lequel la présence du fantasme recouvre jusqu'à le cacher le besoin de confession, faisant apparaître une curieuse conception du « réalisme quotidien », notamment dans « l'Ordre Blanc règne à Détroit-sur-Seine ») qui abandonne les matériaux ordinaires par lesquels se définissaient jusqu'à présent la littérature et le cinéma.

« L'Apprenti Foudroyé » provoque en moi le même effet qu'une succession de tasses de café avalées un jour de grande fatigue et de fièvre : tentatives diverses de prise du pouvoir par la violence ou la tendresse — « De la soie de tes cuisses aux galets des lourdes barricades je suis d'ici et le POUVOIR AUX CHEVEUX ROUGES est vivant dans mon lit »

— filles rencontrées à la sauvette mais qu'on prend la peine d'aider à se rhabiller, flux et reflux de souvenirs contradictoires, puis, à la fin d'un après-midi des plus chargés, récapitulation de toute une série d'événements rapides et désordonnés au cours d'une promenade pluvieuse dans un îlot de marronniers du Parc de Sceaux, après que les cadavres ont été ramassés et que la ville, un moment violentée, est enfin redevenue lumineuse.

Mais ce tohu-bohu quotidien s'organise autour d'une sensibilité qui se cherche dans l'exaspération et le désespoir — «... quand face à l'officier confesseur j'ai craché que je mourrai debout Soldat sans matricule du bataillon stalino-fasciste » — qui se trouve et s'organise elle-même, pacifiée par l'écriture, en une série de textes qui ne sont fragments qu'en apparence.

Venaille est un écrivain ; la mutation du « poète » à l'écrivain s'effectue chez lui au niveau d'une désacralisation du langage poétique.

Les textes doivent nous parvenir dactylographiés, en trois exemplaires. Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés. Pour toute correspondance, joindre un timbre pour la réponse.

notes et informations

périodiques tchèques et slovaques



henri deluy

Paris-Prague, cela se décompte et donne guère plus de mille kilomètres au journal d'une route sans encombres. Les nouvelles qui nous parviennent de Prague ou de Bratislava semblent le plus souvent avoir parcouru plusieurs fois le tour du globe avant de nous combler, suivant de chacun les désirs les moins perméables. Ces mêmes nouvelles peuvent également naître sur place, de la répétition, le déplacement fournissant l'argument, les faits fonctionnant comme ces « stimuli » qu'affectionnent les psychologies : la « morale » à bon compte fait le plein (1).

La situation est devenue telle en Tchécoslovaquie (2), la censure parachevant les sourds travaux de l'auto-censure, que l'image donnée par les périodiques tchèques et slovaques n'a plus cette netteté de contours et ces arêtes qu'on lui connut.

Il me paraît cependant intéressant de signaler ce qu'aux divers sommaires il est possible de lire. Dans leurs grandes lignes.

Listy, hebdomadaire de l'Union des écrivains tchécoslovaques, n'est plus. Interdit. Le dernier numéro date du 15 mai 1969.

Plamen, mensuel de l'Union, est suspendu. Le dernier numéro est sorti en avril. En février, on pouvait y trouver : « Machiavel et le machiavélisme », une table-ronde, de Sochor, à partir d'un compte rendu du livre de Roger Garaudy (« Le problème chinois »), un bref

(1) L'article publié en juillet par la « Quinzaine Littéraire » est un exemple de ce détour. Geneviève Serreau n'avait nul besoin d'aller à Prague : les « impressions » qu'elle nous livre, dans la jubilation d'une conscience qui assure enfin son bien sur d'indiscutables constats, sont les siennes depuis longtemps. L'antisoviétisme, les attaques contre le P.C.F., le refus, au nom d'une solidarité à tout prix avec les peuples tchécoslovaques agressés, d'analyser la situation à Prague, concrètement, ne peut en aucune manière aider qui que ce soit.

(2) On aura souscrit à l'éditorial des « Lettres Françaises » : « Les boucs émissaires ».

texte sur la « Chine comme problème idéologique et théorique » ; un hommage à Jan Palach ; des poèmes de Miroslav Florian, T.R. Field ; une étude sur l'urbanisme moderne ; Josef Skvorecky, études et bibliographie, termine ce numéro. Dans celui de mars était annoncée la composition de la nouvelle direction de la revue : Karel Kosik en devenait le rédacteur en chef, avec pour adjoint Karel Kostroun, et au comité Milan Kundera, Lubomir Sochor et Josef Skvorecky. Une interrogation sur le sens de l'histoire tchèque, de Vladimir Hellmuth-Brauner ; une suite de poèmes et de dessins de Robert Desnos ; plusieurs pages de Marcel Jouhandeau ; poèmes et chroniques.

« Avril : rien au monde ne dure éternellement ! » Cette phrase d'Ovide occupait la couverture du dernier numéro. Au sommaire : un texte de Vladimir Dedijer « Staline prend l'offensive », un récit des enveloppements et des attaques staliniennes durant la période 1945-1948, en Yougoslavie ; « La nouvelle gauche européenne », une table ronde avec les principaux animateurs de la revue ; une magnifique série de poèmes d'Anna Akhmatova ; une histoire de Milan Vaculik ; une analyse de l'art du roman chez Soljenitsine (« la réhabilitation du roman russe ») ; une chronique d'ensemble consacrée à plusieurs poètes de la nouvelle génération, Antonin Bartusek ; diverses chroniques d'actualité.

Listy était très directement engagé dans la vie culturelle et idéologique du pays. C'était aussi le cas, compte tenu de sa périodicité, de Plamen. Leur disparition, les conditions dans lesquelles cela s'est passé, l'évolution de la politique intérieure, la pression qui s'exerce et, semble-t-il, de plus en plus fort, pour en finir avec le climat que janvier 1968 avait permis, tout ce contexte, qui serait à compléter, n'a pas manqué de jouer sur les attitudes et les choix des revues qui subsistent. Moins polémiques que Listy, moins politiques que Plamen, ces revues tendent à se cantonner dans les domaines de la littérature et des arts. Avec des soubresauts.

Orientace, qui paraissait tous les deux mois, il est difficile de savoir ce qu'il en est aujourd'hui, représente depuis longtemps les théoriciens. Très peu de chroniques mais des poèmes, des textes de productions littéraires et surtout de substantielles études marquées par les particularités de la problématique socialiste. Dans les derniers numéros, il convient de signaler les traductions de textes

de Lotman par Miroslav Cervenka. Ce dernier s'efforce, dans divers articles (par exemple : « L'œuvre littéraire en tant que signe ») d'étudier les rapports possibles entre les travaux de l'école de Prague, ceux de Jan Mukarovsky notamment, ceux des chercheurs soviétiques actuels, le marxisme et, avec plus de retenue, le freudisme. Une entreprise, on le voit, qui n'a rien pour nous étonner et dont nous reparlerons.

Host Do Domu, publiée à Brno par la section morave de l'Union, est également une revue de réflexion sur les différents aspects de la littérature nationale.

Créée en 1967, *Seslty* est animée par de jeunes écrivains. le poète Petr Kabes en est le rédacteur en chef. La génération qui, pour l'essentiel, se situe autour de *Seslty*, est celle qui put être taxée d'« apolitique ». Il est symptomatique qu'elle reste quelque peu à l'écart des grands débats idéologiques en cours depuis deux ans. Elle s'est surtout attachée à réduire le retard pris dans le champ de l'information par rapport aux expériences ou aux recherches en cours de par le monde. La revue demeure largement ouverte aux traductions et aux textes à caractères dits expérimentaux. Marcel Duchamp, Man Ray, le Marquis de Sade, Allen Ginsberg, Henri Michaux, William Carlos Williams, le surréalisme, le dadaïsme, le LSD, la poésie concrète, se retrouvent aux sommaires. C'est avec une sorte d'angoisse qu'on se trouve ainsi confronté à cette boulimie, cette enquête frénétique dans toutes les marges, cette volonté d'ingurgiter au plus vite, pendant qu'il en est encore temps, comme si la rechute dans les ténèbres était prévue au plan, comme si l'on amassait pour le rude hiver à venir.

Dans la tension actuelle, les revues slovaques, plus sévères, parce que plus contrôlées peut-être, prennent un air modeste, parfois conformiste. N'était l'intérêt pour le dadaïsme et le surréalisme dont on sait que les écrivains slovaques furent toujours à l'affût des manifestations les plus récentes, on imaginerait mal, à la lecture de *Slovenské Pohľady* ou de *Mlada Tvorba* le climat dans lequel le travail littéraire ou artistique s'effectue.

De nouveaux organes à caractère culturel sont, dit-on, en préparation. Reste à savoir s'ils se développeront sur les ruines des anciens, pour les ruiner ou pour aller eux-mêmes très vite à la ruine hâtive des constructions sans appui, sans fondements comme sans horizon.

H. D.

Parmi les livres reçus :

- **Jean Hercourt.** — « Matière Friable ». (Rencontre)
- **Pericle Patocchl.** — « Horizon vertical ». (Rencontre)
- **Francis Glauque.** — « Terre de dénuement ». (Rencontre)
- **Marcel Raymond.** — « Poèmes pour l'absente ». (Rencontre)

Quatre recueils qui nous viennent de Suisse, quatre série de textes, poèmes et proses, où se perçoivent au travers des cris et des méditations, au fil d'écritures toutes occupées au travail d'expression, la solitude et le sérieux, une fidélité, qui ne laisse pas de paraître aujourd'hui mal placée, à la quête, au pourvoi que le lyrisme ainsi conçu rejette sans cesse. Les causes ici ne sont pas en jeu mais l'authentique de ces poètes arrache de nombreuses pages aux laborieux travaux des comptes rendus « du bonheur, du désespoir et de la haine ».

● **Aurel Baranga.** — « Les mois de la semaine » (Seghers). Un des meilleurs poètes roumains d'aujourd'hui.

● **Joseph Guglielmi - G.H. Renolleau - Georges Drano - Alain Maumejean - James Sacré** (Seuil). Volume collectif « Poésie » de la collection « Ecrire ». Nous devons déjà de nombreuses découvertes à cette collection, ce recueil en cinq parties, sur d'inégales distances, souligne des parcours divers et inégaux. Mais pourquoi pas ? Et nous avons ainsi la possibilité de lire une suite cohérente et dense de Guglielmi.

● **Jean Tortel.** — « Relations » (Gallimard). Obstiné, pur et d'une honnêteté avec ses propres choix que plusieurs recueils ont déjà démontrée, Jean Tortel serre calmement chaque mot dans la réserve qu'il nous livre. Un beau livre, transparent et dru, où le fruit toujours naît de la fleur et la surprise de ce que la fleur elle-même révèle.

● **Anthony Phelps.** — « Mon pays que voici... » (Oswald). Un poète haïtien, un grand poète de langue française.

● **Claude Péleu.** — « Ce que dit la bouche d'ombre dans le bronze-étoile d'une tête ». (Soleil noir).

● **Jean Rousselot.** — Les sonnets de Shakespeare (Seghers). Les 154 sonnets en édition bilingue. Un petit monument.

● **Jean-Paul Besset.** — « Capitale de la résurgence » (Caractères). Malgré le pathos dans lequel bascule le

sur-pathétique, malgré le manque d'un langage soustrait à ce que le texte voudrait attaquer, la deuxième partie de ce mince recueil, « Quinze jours en mai » (mai 1968), est bien plus captivante que la première. Et pas seulement en tant que phénomène. Il y a là quelques fragments d'un lyrisme auquel je reste sensible.

● **Jean-Luc Steinmetz.** — « L'écho Traversé ». Postface de Jean Malrieu (Guy Chambelland). Premier volume d'une nouvelle collection, « Le Pont de l'épée », présentée avec soin.

● **Georges Chatain :** « Etat Civil » (Oswald). La plupart des poèmes de ce recueil portent deux dates comme une fourchette entre les dents de laquelle s'inscrirait le passage de l'émotion au texte. Cela se lit. N'empêche qu'il y a là des approches d'une réussite (« Trop tard », par ex.) et qu'on peut attendre les prochains poèmes avec intérêt.

Parmi les revues :

● **Europe** — Cahier huit de poésie : Pierre Bamboté, Yves Broussard, Yolande Cassin, Claudine Chonez, Péricle Patochi, René Ravera, Joseph Reis, J.-L. Steinmetz, F. Viala, Roland Victor.

● **Mantéla** — (39, allées L.-Gambetta, Marseille 1^{er}), n° 6. Un fort numéro consacré pour une part à la nouvelle littérature de langue allemande : Max Bense, Helmut Heissenbüttel, Franz Mon, Jürgen Becker, Ludwig Harig, Reinhard Döhl. Puis : G. Arseguel, J.-J. Viton, Charles Grivel, Michel Butor, Antonio Porta (dont le nom apparaît également au sommaire de « Change 2 »).

● **Carte Segrete** — (via di Ripetta, 67 - Roma - Italia), n° 8. Une présentation par Milan Jungman (rédacteur en chef de « Listy », l'hebdomadaire de l'Union des écrivains tchécoslovaques, avant l'interdiction) de trois narrateurs du « nouveau cours » : Milan Kundera, Ludvik Vaculik, Jaroslav Putik. Excellentes adaptations, par Angelo Maria Ripellino, de fragments de Velimir Klabnikov. Chroniques de Gianni Toti, Renzo Paris, Emilia Villa, etc...

n° 9. Walker Benjamin, par Rosemarie Hase, et le texte d'une polémique avec Adorno. Un ensemble de textes de la « littérature murale » de Prague. « Poèmes pour chanter » de Wolf Biermann. Le théâtre futuriste : présentation

recueils publiés par « action poétique » :

« **Cet oblique rayon** », poèmes de **Gérald Neveu**, lithographies de **Pierre Ambrogiani**, **Louis Pons**, **Michel Raffaelli**, **Pierre Vitali**, **Jacques Winsberg** : 20 F.

« **Un poète dans la ville** », poèmes de **Gérald Neveu**, montage de **Jean Malrieu** et **Jean Todrani** : 3 F.

« **On n'en finit jamais** », poèmes de **Pierre Guéry**, illustrations d'**Odile Savajols-Carle** : 10 F.

« **For intérieur** », poèmes d'**Henri Deluy**, couverture de **Michel Raffaelli** : 5 F.

« **L'amour privé** », poèmes d'**Henri Deluy** : 5 F.

Titres disponibles dans la collection « Alluvions » :

Yves Broussard : **Du jour au lendemain**

Pierre Guidi : **Stricte vérité**

Gérald Neveu : **Les 7 commandements**

Jean-Jacques Viton : **Au bord des yeux**

Luc Boltanski : **Poèmes**

Galil : **Le maître-mur**

Michel Flayeux : **Fenêtres ouvertes**

André Portal : **On peut vivre**

Denise Miège : **Gestualre**

Chaque volume : 2,50 F — 8 volumes : 16,00 F

A NOS LECTEURS

Pour tout achat groupé de 5 volumes des Editions P.J. Oswald vous pouvez choisir un sixième gratuit d'une valeur égale à la moyenne des 5.

action poétique n^{os} disponibles :

22. — **POETES AFRICAINS D'EXPRESSION PORTUGAISE** et R. Depestre, G. Loubet, V. Bodini...
25. — **POESIE MODERNE JAPONAISE** et Trakl, Hermlin, Gonçalves, Ch. Dobzynski, B. Vargaftig, P. Bamboté...
26. — **INEDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POETES ET UN CRITIQUE** (Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin)...
27. — **POEMES ESPAGNOLS DE COMBAT** et Tzara, Lowenfels, Volker Braun, Paul Chamberland...
- 28.29. — **CREVEL** (Choix de textes — Pourquoi Crevel aujourd'hui ?) et Manuel del Cabral, Georg Heym...
30. — **NOUVEAUX POETES HONGROIS, POETES DE LA R.D.A.**, et Sten, Malrieu, Zili, Venaille...
31. — **UMBERTO SABA** (traductions et étude de Georges Mounin) et Alberti, Enzensberger, R.-F. Retamar...
- 32-33. — **VLADIMIR HOLAN** et Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Depestre...
34. — **OU EN EST LE ROMAN ?** par René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas...
35. — **POEMES DU SUD-VIETNAM — NOVOMESKY — KHLEBNIKOV** et J. Rousselot, C.M. Cluny...
36. — **LA 1^{re} POESIE LYRIQUE JAPONAISE** et A. Liehm (Intervention au 4^e congrès des écrivains tchécoslovaques) et A. Barret, P. Lartigue, F. Venaille...
38. — (Formule « poche ») : **POETES POPULAIRES CHINOIS**, trad. et prés. par M. Loi, quatre poètes tchécoslovaques, Wilhelm Reich, Jouffroy, Faye...
39. — **POETES IRANIENS D'AUJOURD'HUI**, trad. et prés. par A. Lance, et A. Adamov, Biermann, Bialik, Frénaud, M. Regnaut, Michel Vachey, F. Venaille...
40. — **PROSES POETIQUES**, et Celaya, Kirsanov, Bouritch.
- 41-42. — « **TEL QUEL** » et les problèmes de l'avant-garde, et Regnaut, Vargaftig, Deluy, Ritsos.

N'attendez pas, pour compléter votre collection, que ces numéros, dont certains ne sont plus disponibles qu'à très peu d'exemplaires, soient épuisés !

Chaque n^o : 3,90 F — numéro double : 6,30 F
Quatre n^{os} au choix : 14 F (France) — 16 F (Etranger)

action poétique

**bulletin d'abonnement
ou de réabonnement (1)**

Nom :

Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne ou me réabonne pour an (s) à la
revue **Action Poétique**, à partir du numéro

— **TARIF** : 1 an (4 n^{os}), France : 14 F - Etranger : 16 F
2 ans (8 n^{os}), France : 28 F - Etranger : 32 F
Soutien : (4 n^{os}) : 50 F - (8 n^{os}) : 100 F

— Je désire également recevoir : (2)

● 10 titres sur les 22 parus dans la collection « Allu-
vions » pour la somme de 20 F.

● Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par
Action Poétique :

● Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles
de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de F par (2) :
chèque postal - mandat-lettre - mandat postal - chèque
bancaire :

C.C.P. Editions P.J. OSWALD 2 201 05 V ROUEN

A

le

Signature :

**P.S. — Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part
un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin
d'abonnement, aux personnes dont les noms et
adresses suivent :**

**1. A adresser aux Editions Pierre Jean OSWALD, accom-
pagné de votre versement**

2. Indiquez d'une croix les mentions utiles.



P. J. OSWALD

EXTRAITS DU CATALOGUE :

Collection « L'aube dissout les monstres » :

| | |
|---|---------|
| Robert Mallat : Poèmes de la Mort Juive | 12,00 F |
| Gérald Neveu : Fournaise Obscure | 15,00 F |
| Nordine Tidaft : Le Toujours de la Patrie | 10,50 F |
| Oliven Sten : Le Sentiment Latéral | 9,00 F |
| Marcel Destot : Que notre Règne arrive | 9,75 F |

Collection « J'exige la parole » :

| | |
|---|---------|
| Guy de Bosschère : A l'Est de Dieu | 12,00 F |
| Gabriel Cousin - Jean Perret : Nommer la Peur | 12,00 F |
| Rafael Alberti : Sermons et Demeures | 9,75 F |
| Pierre Bamboté : Chant Funèbre | 5,70 F |
| Anna Grékl : Algérie Capitale Alger | 10,50 F |
| Hubert Juin : Chants Profonds | 9,75 F |

Franck Venaille L'APPRENTI FOUROYÉ

Couverture de Peter Klasen

9 F

Dernières parutions :

GILLES PLAZY

LIBERTE COULEUR D'AIGLE

Premier recueil du chroniqueur de « Combat » 10,50 F

BERNARD JAKOBIAK

IL Y AURAIT UN NOUS

Pour un théâtre de la parole : un poème et sa version scénique par l'un des animateurs de « Souffles ».

Série « Théâtre en France » 7,50 F

Rappel :

LE CAPITAINE PALE, par Pierre Lalande 12,00 F

Hors-collection :

| | |
|---|---------|
| Claude Adelen : Ordre du Jour | 7,50 F |
| J. Anquetil : Chant pour une Grande Marée | 6,00 F |
| Andrée Appercelle : Au Cru des Mots | 10,50 F |
| Jean-Paul Besset : Les Amours Difficiles | 7,50 F |
| Denise Borlas : L'Amandier | 9,60 F |
| Yves Broussard : Commune Mesure | 6,00 F |
| Maurice Bruzeau : L'Eternel Eté | 10,50 F |
| Sikhé Camara : Poèmes de Combat et de Vérité | 15,00 F |
| Georges Chatain : Etat Civil | 9,00 F |
| H. Clair : A Main Armée, au Combattant Vietcong | 7,50 F |
| Alain Claus-d'Holne : Provision de lumière | 9,00 F |
| Françoise Corrèze : D'un Soleil à l'autre | 9,60 F |
| Maurice Cury : Royaume | 9,00 F |
| André-Marcel d'Ans : Partager votre errance | 12,00 F |
| Assane Y. Diallo : Leyd'am | 5,10 F |
| Farba : Reflets dans la Nuit des Temps | 9,00 F |
| B.Y. Flamand : Ecrasés sous pneu de Jaguar | 12,00 F |
| Pierre Foray : Visage du Sens | 13,20 F |
| Pierre Foray : L'Ecriture de la Nuit | 10,50 F |
| P. Gallissaires : Onze Poèmes Militants | 7,20 F |
| Jacques Gaucheron : Liturgie de la Fête | 9,60 F |
| Michel Géa : La vie triomphe toujours | 12,00 F |
| Fanny Gondran : Cet Espace où je tremble | 8,40 F |
| Max Guedj : Poèmes d'un homme rangé | 10,80 F |
| A. Hamouda : La Terre Maternelle | 6,00 F |
| Yves Lemolne : Espace Médian | 12,00 F |
| D. Lenormand : Egocentre et le rictus | 7,50 F |
| M.-E. Le Roy : Non pas la gloire mais la paix | 7,50 F |
| Jean-Paul Liégeols : Cris ! | 9,00 F |
| François Luxereau : Milieu du Gué | 7,50 F |
| Juan Marey : Océanique | 9,90 F |
| Jean-Paul Massé : Le Graveur d'Avenir | 9,60 F |
| Jean-Paul Massé : Le Mai de Celia | 4,50 F |
| P. Mathias : Fables du Lion Chansons du Rat | 12,00 F |
| Yves Pingully : Racines | 7,50 F |
| Jeanpyer Poels : Génésique | 9,00 F |
| Gérard Prémel : Nous n'irons plus au bois | 7,20 F |
| F. Rahnema : Chant de Délivrance | 9,60 F |
| Daniel Schmitt : Pages | 4,50 F |
| François-Noël Simoneau : Cilices | 6,00 F |
| J.-L. Steinmetz : Le Clair et le Lointain | 15,90 F |
| J.-B. Tati-Loutard : Les Racines Congolaises | 7,50 F |
| J.-B. Tiémélé : Chansons Païennes | 6,00 F |
| J.-P. Védrières : Capitale Interdite | 10,50 F |
| André Verdet : Vers une République du Soleil | 6,00 F |
| Denise Zlgante : Poèmes | 12,00 F |

Série « Contes et poèmes » :

| | |
|--|----------------|
| JEAN-PIERRE DARMON : AUTOMNES | 12,00 F |
| CLARISSE FRANCILLON : 29 CONTES | 9,00 F |
| JEAN TODRANI : CANO | 9,90 F |

Collection "théâtre africain"

Une collection nouvelle : un théâtre nouveau



1. Cheik A. Ndao : L'exil d'Albouri

Premier prix du Festival d'Alger 1969.

Sénégal : Préf. de Bakary Traoré 12 F

**2. Daniel Boukman : Chants pour
hâter la mort du temps des
Orphée**

Martinique : « Un bel Orphée nègre »
La Quinzaine Littéraire 12 F

**3. Charles Nokan
Les Malheurs de Tchakô**

Par l'auteur ivoirien de
« Le Soleil Noir Point » 9 F

4. Ola Balogun : Shango

Par un nouvel auteur nigérian 9 F

5. Gérard Chenet : El Hadj Omar

Haïti : Préf. de Jean-F. Brièrre 12 F

**6. Auguste Macouba
Eïa ! Man-maille là !**

(Décembre 1959 à la Martinique)

Préface de René Depestre 9 F

Paraîtra fin 1969 :

**7. Condetto Nénékhaly-Camara
Continent-Afrique/Amazoulou**

Guinée : Préf. de Mario de Andrade 9 F





"théâtre en france"

ANDRÉ BENEDETTO

12 F. NAPALM

Sur le problème vietnamien, la pièce la plus violente qui ait été écrite et jouée en France.

**ZONE ROUGE
FEUX INTERDITS 5 F.**

« Un inquiétant psychodrame où le théâtre trouve une dimension nouvelle » (Dépêche du Midi) et qui, écrit début 68, préfigure Mai : à travers le personnage d'un rebelle de bas quartier, il s'agit de poser la question : « Comment être révolutionnaire dans la France de notre temps ? »

« Le spectacle le plus explosif à tous égards... » (B. Polrot-Delpech, « Le Monde »).

« Constamment nous nous trouvons contraints de nous définir par rapport à ce qui se passe sur la scène. » (F. Kourilsky, « Le Nouvel Observateur »).

**5 F. LE PETIT TRAIN
DE
MONSIEUR KAMODÉ**

grand jeu politique sur le capitalisme monopoliste d'état dans un style de participation-environnement sur une France tricolore en polystyrène expansé en prenant pour exemple le démantèlement des voies ferrées.

Pièce créée le 13 mai 1969 à Avignon.

Paol Quéinnec



Hommes liges des talus en tranches

suivi de Vent de Harlem

Préface de Gwenc'hlan Le Scouëzec.

Une grande voix révolutionnaire revendique, accuse, attaque. Avec la plus intense émotion Paul Quéinnec donne la parole au peuple breton. Un cri de colère et d'espérance.

Collection « L'aube dissout les monstres » 7,50 F

Un livre - Trois disques

Anthony Phelps

Mon pays que voici...

Découvrir Anthony Phelps, poète de Haïti, ne sera que justice. Son œuvre doit accéder aujourd'hui au rayonnement universel dont elle est digne. René Lacôte (Les Lettres Françaises).

1 volume de 144 pages

10,50 F

et, pour nos lecteurs, en vente directe,
3 disques produits par Anthony Phelps :

- | | |
|---|---------|
| Anthony Phelps : Mon pays que voici (dit par l'auteur) 33 T, 30 cm : | 30,00 F |
| Anthony Phelps : Les araignées du soir (dit par l'auteur) 33 T, 30 cm : | 30,00 F |
| Paul Chamberland : Terre Québec (dit par A. Phelps) 33 T, 17 cm : | 12,00 F |



les poètes contemporains en poche

1|2 Pierre Morhange
Le sentiment lui-même
Précédé d'une étude
par Valentin Nikiprowetzky.
Prix René Laporte, 1967.
Couverture Goya. 216 p.

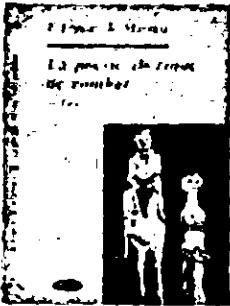
6 Ridha Zili
Ifrikyia ma pensée
Précédé d'une étude
par René R. Khawam.
Un grand poète du Maghreb.
Couverture P. Olivier. 128 p.

3 Oliven Sten
L'enterreur
et autres poèmes
Couverture C. Boltanski. 160 p.

7|8 Jean Malrieu
Le nom secret
Précédé d'une étude
par Georges Mounin.
Prix Apollinaire, prix Artaud :
un de nos plus grands poètes.
Couverture G. Eppelé. 208 p.

4|5 F. Lopez - R. Marrast
Anthologie de la poésie
ibérique de combat
Couverture José Ortega. 196 p.

9|10 Mario de Andrade
La poésie africaine
d'expression portugaise
Anthologie.



A paraître :

11 Tchicaya U Tam'Si
L'arc musical

Le nouveau recueil du Grand
Prix de Poésie du Festival
Mondial des Arts Nègres
(Dakar 1966).

Précédé d'une étude
par Claire Césaire.

Abonnement :

6 titres : 25 F. - 12 titres : 50 F.

Pour vous abonner il suffit
de nous envoyer vos nom et
adresse accompagnés de la
somme correspondante; de
même pour tout achat à
l'unité :

P.J. OSWALD, 14 - Honfleur
C.C.P. Rouen 2 201 05 V.

■ **N° 3 et 6 : 3,50 F.**

Tous les autres n° : 5 F.

A partir du n° 7/8 tous nos
titres seront vendus au prix
uniforme de 5 F., quel que
soit le nombre de pages, sans
modification du prix de l'a-
bonnement.

**NOTA : La plupart de nos titres comportent un tirage
de tête, renseignements sur demande.**

collection **action poétique**

les plus affirmés des poètes nouveaux.

Bernard Vargaftig | **Chez moi partout**
« Je cherche un éditeur pour ce poète ». Louis Aragon.

Andrée Barret | **Jugement par le feu**
Prix René Blicck, 1967.

« Un petit livre bouleversant, dans un langage constamment maîtrisé et constamment convaincant ». René Lacôte.

Franck Venaille | **Papiers d'identité**
« Une poésie discursive, émouvante et belle ». R. Lacôte.

Michel Enaudeau | **Le jeune homme
interpellé**
« Le beau livre de Michel Enaudeau ». Pierre Morhange.

Guy Bellay | **Bain public II**
« Des poèmes forts et beaux ». Georges Mounin.

Vient de paraître :

GIL JOUANARD
BANLIEUE D'AEREA

(Nouvelle présentation pelliculée)

Un recueil recommandé par René Char.



Vol. 1 à 5 : 6 F

Nouvelle présentation : 9 F



TCHECOSLOVAQUIE

LACO NOVOMESKY

VILLA TEREZA

et autres poèmes

Traduit du slovaque par Henri Deluy et François Kérel. Postface de Jozef Felix. Entretien de l'auteur avec Antonin Liehm sur « Les problèmes de la liberté d'expression en Tchécoslovaquie ».

« Le plus grand poète de cette langue minoritaire... », selon l'expression d'Aragon, et l'un des plus grands de notre temps, dont le nom fut plusieurs fois avancé pour le prix Nobel : une figure politique et littéraire exemplaire.

« La poésie des pays socialistes » n° 4 13,50 F

Pierre & Jean Malrieu



Penne d'Albigeois

à travers l'histoire

« L'histoire d'un village est l'histoire de tous les villages et de la France entière ». Des Cathares aux maquisards, un des hauts lieux de notre histoire vu par un poète doublé d'un historien.

Coll. « Les villages » 204 p. dont 12 de photos 15 F

Rappel : LE THUIT-SIMER, par Pierre Ferran,

5,70 F

Picasso
 par **Evrouchenko**
Kerenski
Saul Bellow

La Quinzaine
 par **Aron**
Michaux
Censure en France

La Quinzaine
 Lettres inédites de **Pavese**
 Pour ou contre **Lacan**
 Le Guide de la Démocratie
 Démocratie et Socialisme
 Lettres de Byzance

La Quinzaine
 par **Aront**
Michaux
Censure en France
 Le roman de **Baudelaire** ?
 Les romans de **Leibovitch** et **Chien de**
Mao

La Quinzaine

littéraire

La Quinzaine
 par **Moris Vian**
et les jeunes
Arp et Dada
Qui a tué Kennedy ?

Le 1^{er} et le 15
 de chaque mois
 Tout sur
 tous les livres

La Quinzaine
Lukacs
s'explique
 Pour tous
 Livres de **L.S.D.**
 Livres pour café
 L.S.D.
 Le Commerce, l'Industrie et le
 Capitalisme

La Quinzaine

La Quinzaine
Sartre

La Quinzaine
Lac
& Po

LES LETTRES françaises ARTS, SCIENCES, SPECTACLES

ARAGON

dirige

LES LETTRES françaises

**l'hebdomadaire qui publie très souvent
des textes de jeunes poètes et d'une
manière permanente la critique de
poésie de René Lacôte.**

Abonnement d'essai de 3 mois : 25 F

**Les Lettres Françaises, 5, rue du Fbg-Poissonnière
Paris 9^e — C.C.P. 152 25 Paris**

MAGNY 68-69

Le dernier Colette Magny

« NOUS SOMMES LE POUVOIR »

Essai sur Mai/Juin 1968

Documenta sonores William Klein et Chris Marker

LA PIEUVRE - LE BOA - ENSEMBLE

L'ECOLIER SOLDAT

DUR EST LE BLE

(Poème de Louis Soler)

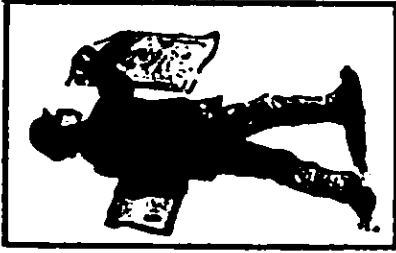
LORSQUE S'ALLUMENT LES BRASIERES

(José Martí - Ernesto Guevara - Colette Magny)

Productions TAI-KI TK-01

Un 33 tours 30 cm : 21 F

**Commandes à Colette Magny
52, rue de Flandre - Paris 19^e**



PARTISANS

Revue bimestrielle

Le peuple vietnamien à la veille de la victoire

Études par G. Chaliand, Pham Cuong, Chomsky, Schurmann, Burchett,... (48).

Théâtres et politique (bis)

Études de E. Copfermann, J.-P. Vincent, Lounatcharski, P. Chéreau, M. Kustow, discussion : Davis, Schumann, Valdez,... (47).

Parus précédemment :

Garde-fous arrêtez de vous serrer les coudes (46)

Rosa Luxemburg vivante (45) ■ Le complot international (44)

Sport, culture et répression (43) ■ Ouvriers-étudiants, un seul combat (42)

chaque n° : 8,70 F

**FRANÇOIS
MASPERO**

1, place Paul Fribourg
Paris V.





"la poésie des pays socialistes"

COLLECTION DIRIGÉE PAR HENRI DELUY.

Cette collection publiera soit des anthologies, soit des ouvrages des poètes contemporains les plus marquants des pays socialistes. La place tenue dans l'histoire de la poésie nationale et la qualité de l'œuvre seront nos seuls critères.

| | | |
|-------------------|----------|--|
| 15 F. | 1 | Dix-sept poètes de la R. D. A. Anthologie bilingue : Pour la première fois, la nouvelle génération des poètes est-allemands : Bobrowski, Biermann, Braun, etc. 192 p. |
| 12 F. | 2 | Vladimir Holan : Douleur Traduit et présenté par Dominique Grandmont. Le plus grand poète tchèque vivant enfin traduit en France : une œuvre de portée universelle. Avec quatre hors-texte. 128 p. |
| 18 F. | 3 | Vélimir Khlebnikov Choix de poèmes Traduit du russe et présenté par Luda Schnitzer. Edition bilingue. Un des plus grands poètes soviétiques que l'on redécouvre aujourd'hui. Publié à l'occasion du 50 ^e anniversaire de la Révolution russe. Avec huit hors-texte. 248 p. |
| 13,50 F. | 4 | Laco Novomesky Villa Tereza et autres poèmes « Le plus grand poète de cette langue minoritaire (le slovaque)... » (Aragon - Les Lettres Françaises). Traduit et présenté par H. Deluy, Jozef Felix, F. Kérel et Antonin Liehm. |
| 18 F. A paraître. | 5 | Poètes du peuple Anthologie des poètes populaires chinois contemporains, traduite et présentée par Michèle Loi. |

Ch. vol. ft 13x18, Cv. pelliculée, illust.-photo, imp. 3 couleurs

On peut commander ces titres aux Editions P.J. Oswald, 14 - Honfleur (C.C.P. Rouen 2201-05 V) soit à l'unité, soit pour 60 F. au lieu de 78 F. les cinq premiers volumes.

Pour tout achat groupé de 5 vol. vous pouvez choisir un 6^e gratuit d'une valeur égale à la moyenne des 5.



La poésie des pays ibéro-américains

Sous la direction de Claude Couffon

Cette collection publiera des anthologies et les poètes contemporains les plus marquants de l'Amérique latine et de la péninsule ibérique.

ARGENTINE

ATAHUALPA YUPANQUI : AIRS INDIENS

Traduit et présenté par Sarah Lebovici.
Première traduction des poèmes du célèbre artiste argentin.

9 F.

CUBA

ROBERTO FERNANDEZ RETAMAR AVEC LES MEMES MAINS

Traduit et présenté par René Depestre.
Postface d'Alejo Carpentier.

Un des plus grands poètes de la nouvelle génération cubaine.

12 F.

ARGENTINE

A paraître.

CESAR FERNANDEZ MORENO ARGENTIN JUSQU'À LA MORT

Traduit et présenté par Claude Couffon
et Pierre Kalfon.

Un cri de guerre, un défi, une révolte dans la poésie argentine actuelle.

SAINT-DOMINGUE

A paraître.

SILVANO LORA : DIALOGUE AVEC VENUS

Un des jeunes poètes dominicains les plus violents d'aujourd'hui.

Tous ces titres sont bilingues

Ch. vol. sous cv. pelliculée, 3 couleurs, ill. d'un dessin.

informations **SEGHERS**

COLLECTION "POÈTES D'AUJOURD'HUI"

Nouveautés :

185. **GEORGES CHENNEVIÈRE**
par André Cuisenier
186. **CHARLES VAN LERBERGHE**
par Hubert Juin
187. **EDMOND VANDERCAMMEN**
par F. Verhesen et E. Willaime
(à paraître en septembre :)
- GABRIEL CELAYA**
par Pierre Seira
- LUC DECAUNES**
par Jean-Marie Auzias

Rééditions : (revues et mises à jour)

1. **ELUARD** • 4. **COCTEAU** • 31.
BAUDELAIRE • 60. **PÉGUY** • 80.
TAGORE • 82. **SENGHOR** • 116.
ANNA DE NOAILLES •

(en septembre :)

3. **MAX JACOB** • 5. **HENRI**
MICHAUX • 20. **FRANCIS**
JAMMES

Nouvelle formule, sous couverture renouvelée ; 50 à 60 illustrations in-texte, essai critique, choix de textes, chronologie bio-bibliographique avec tableau de concordances. Le volume : 9,50 F

AUTRES COLLECTIONS

- **SONNETS DE SHAKESPEARE**
nouvelle version établie et présentée par Jean Rousselot.
Édition bilingue : 9,50 F
- **COMBATS AVEC TES DÉFENSEURS** suivi de **LA LIBERTÉ GUIDE NOS PAS**
de Pierre Emmanuel. Première réédition depuis 1942 et 1945
Édition de poche : 6 F
- **SOLYANE** de Charles Van Lerberghe
présentation par Robert Goffin : 9,50 F

Catalogue général gratuit sur demande

ÉDITIONS SEGHERS
118 rue de Vaugirard - Paris-6^e